

Des yeux dans le ciel

Ligny Jean-Marc

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



DES YEUX DANS LE CIEL

JEAN_MARC LIGNY

SOON

Ce livre numérique est une création originale notamment protégée par les dispositions des lois sur le droit d'auteur. Il est identifié par un tatouage numérique permettant d'assurer sa traçabilité. La reprise du contenu de ce livre numérique ne peut intervenir que dans le cadre de courtes citations conformément à l'article L.122-5 du Code de la Propriété Intellectuelle. En cas d'utilisation contraire aux lois, sachez que vous vous exposez à des sanctions pénales et civiles.

Jean-Marc Ligny

DES YEUX DANS LE CIEL

SYROS

Collection Soon

Dirigée par Denis Guiot

© Syros, 2012

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

ISBN : 978-2-74-851151-2

Sommaire

Couverture

Copyright

Sommaire

PREMIÈRE PARTIE - Le voyageur perdu

CHAPITRE 1 - Le rêve de Jasmin

CHAPITRE 2 - La panthère et le démon

CHAPITRE 3 - L'homme tombé du ciel

CHAPITRE 4 - Dans la nuit hostile

CHAPITRE 5 - Chez le sorcier

CHAPITRE 6 - Une relique des Âges Sombres

CHAPITRE 7 - Espoirs et angoisses

CHAPITRE 8 - L'enlèvement

CHAPITRE 9 - Le Pays de la Malemort

CHAPITRE 10 - Les sauveteurs

CHAPITRE 11 - MAARS 713-B

CHAPITRE 12 - Un départ douloureux

DEUXIÈME PARTIE - Des chemins divergents

CHAPITRE 13 - Une utopie en marche

CHAPITRE 14 - La patte de lapin

CHAPITRE 15 - Phobos

CHAPITRE 16 - Réminiscences

CHAPITRE 17 - Le Grand Projet de l'Humanité

CHAPITRE 18 - Le loup gris

CHAPITRE 19 - Erreur humaine

CHAPITRE 20 - Le feu bleu

CHAPITRE 21 - Un statut de VIP

CHAPITRE 22 - Des empreintes dans le sable

CHAPITRE 23 - Bienvenue sur la Terre

CHAPITRE 24 - Légendes

L'auteur

Note de l'auteur : Une première version de cet ouvrage a paru en 1992 dans la collection « Je Bouquine » (Bayard éditions) et, légèrement remaniée, en 2002 dans la collection « Le Cadran bleu » (éditions Degliame) sous le titre *Le voyageur perdu*. Toutes deux ne comportaient que la première partie de cet ouvrage. Celle-ci a été modifiée en profondeur, et la seconde partie est totalement inédite.

« Le plus long des voyages commence toujours par un pas. »

Lao-Tseu

PREMIÈRE PARTIE

Le voyageur perdu

CHAPITRE 1

Le rêve de Jasmin

Marguerite ne dormait pas. Elle avait légèrement écarté le rideau de lin et, depuis son lit, elle observait Jasmin qui s'agitait dans son sommeil. Il remuait et gémissait, comme s'il avait peur. La lampe à résine, suspendue à une solive, faisait danser les ombres sur les murs de torchis, tels les fantômes d'un rêve.

Marguerite se souleva sur un coude, prête à intervenir : Jasmin faisait un cauchemar, et cela l'inquiétait. Non seulement pour la vie ou la santé de son fils – les cauchemars, même ordinaires, annoncent toujours du malheur –, mais également pour l'avenir de la famille ou celui du village.

Car parfois, Jasmin rêvait l'avenir : Mère-Nature dévoilait dans son sommeil un coin du mystère du Temps. Il possédait ce don de prémonition depuis sa naissance, en tout cas depuis qu'il était en âge de raconter ses rêves. Tout comme Mère-Nature avait donné à Lierre – qui déplaçait les objets sans les toucher – une parcelle de sa force ; ou à Nénuphar – qui entendait les pensées d'autrui – un élément de sa toute-puissance ; ou encore à Violette – qui apaisait d'un sourire un homme en colère ou un animal enragé – un fruit de son amour... Plusieurs enfants du village avaient reçu un don de Mère-Nature. Jasmin était de ceux-là, un fils béni.

Or cette nuit-là, son rêve tournait au cauchemar.

Jasmin poussa un cri, s'éveilla en sursaut. Marguerite se leva d'un bond, accourut à son chevet, posa une main apaisante sur son front, murmurant des mots tendres et rassurants.

La peur reflua dans les yeux du garçon. Il se mit à tripoter machinalement sa patte de lapin fétiche, pendue à son cou, qu'il ne quittait jamais. Il reconnaissait le décor familial de la maison dans laquelle il était né et avait passé les quinze années de sa vie : la jarre à grain, ventrue mais presque vide ; les bouquets de plantes séchées au-dessus de la cheminée ; la table massive, taillée dans un arbre fendu en

deux par la foudre, sentant toujours le bois brûlé. La lampe à résine brasillait d'un éclat falot, cerné par une pénombre fumeuse. Mélèze, son père, ronflait bruyamment derrière le rideau. Airelle, sa petite sœur avec qui il partageait sa paillasse, ne s'était même pas réveillée.

Jasmin leva ses yeux noirs sur sa mère et lui sourit. Elle lui rendit son sourire, ses traits tannés et burinés se détendirent. Néanmoins, Jasmin lut dans son regard fatigué une interrogation muette.

– J'ai fait un rêve étrange, chuchota-t-il.

– Un rêve de l'avenir ? s'enquit-elle sur le même ton.

– Je ne sais pas. (Jasmin frissonna.) J'étais au Pays de la Malemort...

Resserrant contre elle les pans de sa chemise de nuit, Marguerite s'assit au bord de la paillasse pour écouter avec attention le récit de son fils.

– J'avais très peur, reprit-il, mais je ne pouvais pas reculer. Il fallait que j'avance. Que je rejoigne l'homme tombé du ciel.

– L'homme tombé du ciel ? s'étonna Marguerite.

– Oui... (Les yeux dans le vague, Jasmin se remémorait son rêve.) Il portait un habit d'argent... Ses yeux étaient très clairs. Sa machine volante était tombée au bord d'une grande place. Des ruines horribles s'étendaient alentour, des plantes grises et vénéneuses rampaient par terre...

Jasmin s'interrompit, jeta un regard angoissé à sa mère. Elle lui caressa les cheveux pour l'apaiser. Mais elle-même n'était pas rassurée : une machine volante ? Un homme vêtu d'argent ? Elle ne comprenait pas. Cela frôlait le blasphème. Jasmin n'avait jamais rêvé de telles choses.

– L'homme tombé du ciel m'appelait, poursuivit-il d'une voix atone. Mais quand j'ai traversé la place, j'ai senti des présences derrière moi... J'ai voulu courir, mais je me suis empêtré dans les plantes rampantes, et je suis tombé... Et elles... elles m'ont bondi dessus...

– Qui t'a bondi dessus ?

– Les Créatures des Ruines ! s'écria Jasmin, au bord des larmes, encore terrifié par son cauchemar.

Marguerite le serra contre sa poitrine. Elle comprenait sa peur : de

toutes les légendes et rumeurs qui couraient au sujet du Pays de la Malemort, celles concernant les Créatures des Ruines étaient parmi les plus effrayantes. Même les adultes ne les évoquaient qu'à demi-mot, avec réticence.

Son cri réveilla Airelle, la petite sœur, qui se mit à pleurnicher. Marguerite dut la reconforter à son tour. Derrière le rideau, le père interrompit ses ronflements pour bougonner :

– Y a plus moyen de s'écouter dormir dans cette baraque !

– Si tu t'écoutais, justement, tu ronflerais moins fort, lui reprocha Marguerite.

Mélèze ne l'entendit pas, ronflant de plus belle. Jasmin sourit en tripotant sa patte de lapin. Pas de doute, il était bien de retour chez lui. Disparu, l'affreux Pays de la Malemort.

*
* *

Le lendemain matin, Jasmin parut aussi insouciant qu'à l'ordinaire, ses pensées accaparées par la belle et douce Violette, qui vivait au bord de la rivière et qu'il brûlait d'envie d'aller retrouver, sitôt sa part de travaux champêtres accomplie. Mais Marguerite, elle, n'avait pas oublié le rêve, ni compris davantage. Une machine tombée du ciel ? Au Pays de la Malemort ? C'était loin, sinistre, personne ne s'y rendait jamais. En quoi cela concernait-il le village ? Et Jasmin ? Et qui était cet homme à l'habit d'argent ?...

Au marché, Marguerite en parla à certaines de ses amies, prudemment, évitant d'employer des mots tels que « machine volante » ou « habit d'argent » utilisés par Jasmin, des mots tabous. Les marchandes la dissuadèrent vivement de consulter Genêt, leur chef et chaman, prompt à jeter l'anathème et crier à l'hérésie.

– Pourquoi n'irais-tu pas visiter le vieux Chêne ? suggéra Pervenche, la rondlette mère de Violette, penchée au-dessus de son étal de poissons.

– Le vieux Chêne ?

– Mais oui ! renchérit Primevère, la boulangère aux longues mains enfarinées. Il s'est rendu jadis au Pays de la Malemort. C'est même ça

qui l'a rendu aveugle et chauve, à ce qu'on dit.

– Lui, il pourrait t'éclairer sur ton rêve, reprit Pervenche.

– Ce n'est pas mon rêve, mais celui de Jasmin, rappela Marguerite.

Si c'est un rêve prémonitoire...

– Bah, ne te fais donc pas de souci ! (Primevère haussa les épaules.) Ton fils veut juste se donner de l'importance. Comme tous les gamins de son âge.

Pervenche prit avec véhémence la défense de Marguerite :

– Tu dis ça parce que le tien n'est qu'un avorton bon à rien ! Mais Jasmin est béni de Mère-Nature tout comme ma fille ! Quand Ajonc a été emporté par la crue à l'automne dernier, eh bien Jasmin l'avait rêvé !

– C'est facile d'interpréter un rêve après coup, grimaça Primevère, sceptique.

– Jasmin avait raconté son rêve à Violette *avant* ! s'écria Pervenche, cramoisie.

Marguerite laissa les deux commères à leur dispute et, suivant leur conseil, monta rendre visite au vieux Chêne.

Celui-ci vivait dans une masure à flanc de colline, dont il ne descendait qu'une fois l'an, à petits pas tâtonnants et précautionneux, pour la Grande Célébration de Mère-Nature. Le reste du temps, il le passait assis sous un énorme et antique chêne devant sa maison, quand le climat le permettait, ou bien ratatiné devant un brasero chétif au fond de son antre. Il était non seulement aveugle et chauve, mais aussi édenté, grisâtre et squelettique, la peau toute parcheminée sous ses guenilles malodorantes. Il parlait d'une voix chevrotante. Il évoquait à Marguerite une très vieille araignée tapie au fond d'une toile poussiéreuse, incapable d'attraper la moindre mouche. Malgré sa répugnance, elle le respectait en tant qu'ancêtre du village, détenteur du savoir et de la sagesse (même s'il s'égarait parfois dans sa mémoire). Comme la plupart des villageois, elle montait chaque semaine lui apporter un peu de nourriture et recevait en échange – pas toujours – un conseil, une morale, une histoire.

Calé entre deux racines noueuses de son arbre favori, caressé par un tiède soleil printanier, Chêne paraissait momifié sur place, ses yeux blancs fixant le néant. Néanmoins, il entendit Marguerite arriver et la

reconnut :

– Bonne journée, Marguerite, chevrotait-il. Que Mère-Nature t'abreuve de bienfaits. Tu viens m'apporter à manger ?

Ses narines racornies palpitèrent en quête d'une odeur de pain ou de galette chaude.

– Pas cette fois, vieux Chêne. C'est Lilas qui doit monter aujourd'hui, je crois... Je suis venue t'entretenir d'un rêve étrange qu'a reçu Jasmin, mon fils.

Chêne hocha son crâne ridé et tendit l'oreille. Marguerite lui raconta tout, cette fois sans rien omettre. Il confirma d'un signe de tête la description du Pays de la Malemort, puis réfléchit longuement, les yeux clos, le menton appuyé sur ses mains crochues. Au point que Marguerite le crut endormi... Dépitée, elle se relevait pour partir quand Chêne émit un profond soupir. Elle se pencha sur lui, tout ouïe.

– Ce rêve ne signifie rien, décréta-t-il. Il ne nous concerne pas. Ce n'est qu'un rêve ordinaire... pas une prémonition.

Marguerite attendit des précisions, mais rien d'autre ne vint. Elle se redressa, remercia le vieux Chêne et commença à s'éloigner, quand il marmonna encore :

– Jadis, il existait des machines volantes...

Elle n'était pas certaine d'avoir bien entendu ces paroles qui frisaient l'hérésie. Genêt le martelait souvent au cours de ses sermons : toute machine, toute fabrication, tout stratagème ou manigance destiné à accroître la puissance humaine est un blasphème et une insulte à la face de Mère-Nature, qui a rendu l'homme humble et soumis. Remercions-la de nous accorder la survie !

Toutefois, Chêne était très vieux, Mère-Nature allait bientôt le rappeler à elle ; si ses paroles s'égarraient parfois, à l'instar de sa mémoire, qui oserait le lui reprocher ? Même Genêt, pourtant très à cheval sur le dogme, faisait semblant de ne pas entendre quand, lors de la Grande Célébration, Chêne évoquait de sa voix chevrotante les choses impies et les objets tabous qu'il avait découverts au Pays de la Malemort.

Chêne était vieux, donc sage et béni de Mère-Nature. Il avait probablement raison au sujet du rêve de Jasmin : le Pays de la

Malemort ne concernait en rien le village. N'empêche... Marguerite n'était pas tranquille. Elle avait assez vu son fils rêver et écouté ses récits pour savoir distinguer un rêve ordinaire d'un rêve prémonitoire. Sauf en certains cas comme celui-ci... Après tout, Marguerite n'avait reçu aucun don de Mère-Nature dans son enfance : qui était-elle pour prétendre connaître l'empire des rêves ?

L'avenir donna raison au vieux Chêne : l'été qui suivit fut des plus paisibles pour le village. Pas de morts à déplorer, pas d'attaques de bêtes féroces, pas de tempêtes ni de grand courroux de Mère-Nature exigeant des sacrifices, pas même de ces épreuves insidieuses que sont les insectes, parasites et maladies. Comblés par d'abondantes récoltes et des cueillettes à profusion, ravis de cette rare générosité de Mère-Nature, tous oublièrent bien vite le cauchemar de Jasmin... Lequel était accaparé par la douce Violette, au point d'en bâcler les travaux des champs et de s'attirer les colères tonitruantes mais peu contraignantes de son père.

Ainsi la vie suivit son cours, dans le village cerné par la Grande Forêt, jusqu'à cette lumineuse journée d'automne où le rêve de Jasmin se réalisa brusquement.

CHAPITRE 2

La panthère et le démon

Le soleil était radieux, le ciel pastel. Les oiseaux batifolaient dans les arbres qui commençaient à dorer, une douce brise véhiculait les senteurs musquées de la forêt. L'âme légère, Jasmin se dirigeait d'un pas guilleret vers l'orée du bois, en quête de châtaignes, sifflotant un air que Violette lui avait joué la veille au soir sur sa flûte de roseau. Il envisageait aussi, secrètement, de cueillir un bouquet de fleurs pour elle... même si Genêt blâmait cette pratique : « Les fleurs, assurait-il, doivent être contemplées là où Mère-Nature les a placées, et non se flétrir sur la table d'une chaumière. » En son for intérieur, Jasmin croyait plutôt que Mère-Nature avait inventé les fleurs pour exprimer l'amour, c'était donc gracieux d'en offrir à sa bien-aimée. Mais il n'aurait jamais osé en parler à Genêt. Toutefois, il prenait garde à ne pas écraser d'insectes ou de jeunes pousses sur son chemin, afin de ne pas s'attirer le courroux de Mère-Nature. *Les animaux prennent moins de précautions, songeait-il, pourtant il ne leur arrive rien...* Hum ! Heureusement que Nénuphar n'était pas en vue ! Il aurait rapporté cette mauvaise pensée à Genêt, qui aurait puni Jasmin pour son manque de ferveur.

Il traversa le champ de maïs aux feuilles desséchées que fauchaient délicatement quelques paysans et pénétra dans la forêt ombreuse, fraîche, silencieuse. Il quitta le chemin principal et s'engagea dans une sente à peine tracée entre les fougères, vers un grand châtaigner qui trônait au milieu du sous-bois. Jasmin ne sifflotait plus : ce grand silence et la pénombre verte et profonde l'oppressaient soudain. Pas un chant d'oiseau, pas un craquement de brindille...

Inquiet, il leva la tête vers les frondaisons, perçut une présence derrière lui – un feulement – trop tard.

La panthère se jeta sur lui du haut d'une branche, toutes griffes dehors.

Plaqué dans les fougères, Jasmin hurla, se débattit. Les griffes

acérées de la bête labouraient son dos, sa gueule écumante cherchait son cou pour l'égorger, son odeur fauve se mêlait au relent suave de la terre humide.

Criant au secours, Jasmin réussit un instant à se dégager de l'étreinte mortelle. Mais la panthère revint à l'assaut, bondit en rugissant sur ses épaules. Impuissant, il hurla de souffrance.

Alertés par ses cris, les villageois se précipitèrent, armés de leurs faucilles et râtaux. Quelqu'un s'exclama :

– Violette ! Qu'on aille chercher Violette !

Les gens firent cercle autour de Jasmin, mais personne n'intervenait, n'osait approcher. Les griffes plantées dans les épaules du garçon, la panthère les défilait de lui ravir sa proie, babines retroussées sur ses crocs pointus, feulant sauvagement. Personne ne le défendrait, Jasmin le savait : il allait mourir... C'était la volonté de Mère-Nature.

Soudain des pas écrasèrent les fourrés, une silhouette argentée apparut entre les arbres, pointa un objet noir d'où fusa un fin rayon de lumière blême. La panthère culbuta – bref rôle déchirant – et s'abattit sur le flanc, raide morte.

Les villageois restèrent pétrifiés. Leurs regards atterrés allaient de cet homme argenté à la panthère, dont la blessure carbonisée fumait sur son crâne, entre les oreilles.

Jasmin demeurait prostré dans les fougères à ses côtés, trop choqué pour réagir. Il saignait abondamment de profondes griffures à travers son pourpoint lacéré. Personne n'esquissait le moindre geste pour le secourir.

Violette accourut sur les talons de Nénuphar. Au premier regard, elle comprit que la panthère était morte. N'écoutant que son cœur, elle voulut se porter au secours de Jasmin – mais un bras l'arrêta.

C'était Genêt, le chaman du village, son intercesseur auprès de Mère-Nature. La peur et la colère allumaient ses yeux sombres, plissaient ses traits émaciés :

– N'approche pas, Violette ! Jasmin est maudit désormais. Ce démon de métal, là-bas, a tué la panthère par sorcellerie !

Violette observa le « démon » : grand, vieux, de rares cheveux blancs, la figure mangée de barbe et sillonnée de rides. Son habit était

sale, déchiré en maints endroits et ne semblait pas fait de métal, en vérité.

À part ce détail, il correspondait en tous points à l'homme tombé du ciel que Jasmin avait vu en rêve, au printemps dernier. Violette en eut le souffle coupé.

L'étranger rangea son arme magique dans un étui accroché à sa ceinture, parmi d'autres objets mystérieux. Puis il montra Jasmin qui gémissait à terre.

– Lui mourir si vous... pas soigner. Maintenant.

Sa voix était rauque, son accent bizarre, ses mots hésitants.

– Ce n'est pas un démon, intervint Nénuphar de sa voix fluette, ses grands yeux fixés sur l'homme d'argent. C'est un étranger... un voyageur perdu. Il pense que...

– Silence, graine d'hérétique ! s'emporta Genêt, enflammé par la haine. C'est un démon, je vous dis ! Un sorcier ! Arrière, sorcier !

Il lança sa faucille en direction de l'étranger, qui l'évita sans mal. Mais ce geste déclencha l'hallali. Ignorant Jasmin en sang, recroquevillé dans les fougères, tous se ruèrent sus au sorcier, brandissant fourches, râteaux, bâtons. Violette se tordait les mains de frayeur, ne sachant que faire.

– À mort le démon ! Que Mère-Nature te foudroie ! Retourne au Pays de la Malemort ! hurlaient les villageois hystériques.

L'homme d'argent ne recula pas : il dégaina de nouveau son arme magique, stoppant net l'élan de la troupe furieuse, qui reflua en désordre.

À l'écart, Violette, les yeux clos, les bras étendus, émettait des ondes apaisantes, tentait de calmer cette folie meurtrière. Mais les gens étaient trop nombreux et trop excités pour que son talent agisse efficacement. Elle sentait la haine, la colère et la peur émaner d'eux comme autant d'odeurs répugnantes. Cependant les villageois n'osaient attaquer, intimidés par l'arme noire de l'étranger. De nouveau, celui-ci désigna Jasmin, qui s'était évanoui.

– Lui mourir bientôt, répéta-t-il. Soigner ! Vite !

– Qu'il meure ! s'écria Genêt. Tu as contrarié les desseins de Mère-Nature et blasphémé contre elle en tuant la panthère. Elle exige son

tribut maintenant ! Sinon son châtiment sera terrible et s'abattra sur nous tous !

– Jasmin doit mourir ! Jasmin doit mourir ! clamèrent les villageois fanatiques.

Violette sentait la haine l'envahir elle aussi, tel un poison. Non pas envers l'étranger, mais envers ces hommes peureux et bornés qui préféraient laisser mourir Jasmin plutôt que de braver le courroux de Mère-Nature.

Marguerite pleurait, les traits ravagés par la douleur. Elle aimait Jasmin de tout son cœur, mais la foi en Mère-Nature était trop enracinée en elle pour qu'elle osât intervenir en faveur de son fils, braver l'anathème de Genêt. Si Mélèze avait été là, il aurait osé, lui, emporté par sa colère ! Mais il était parti aider ceux de la colline aux vendanges. Marguerite était trop faible, seule contre tous – contre Mère-Nature... C'était l'obscur volonté de la Déesse toute-puissante. Peut-être Jasmin avait-il blasphémé en rêvant de l'homme d'argent et mérité ce terrible châtiment... Malade de chagrin, Marguerite préféra s'enfuir, laissant Mère-Nature décider à sa place.

De son côté, l'étranger voyait bien que les villageois laisseraient mourir l'adolescent. Il ne pouvait l'admettre. Son arme pointée vers eux, il s'approcha de Jasmin, le prit délicatement dans ses bras. Le garçon saignait toujours, respirait avec peine. Son visage était livide, une sueur froide perlait à ses tempes.

Les villageois protestèrent, voulurent s'interposer. L'arme noire cracha sans bruit son rayon blême, qui creusa un sillon fumant dans la terre aux pieds de Genêt. Celui-ci bondit en arrière en glapissant de terreur.

– Vous pas me suivre, prévint l'étranger entre ses dents serrées. Sinon, tous morts !

Sur cet avertissement, il s'enfonça dans la forêt, emportant Jasmin inconscient.

*
* *

Le soir venu, un orage d'une rare violence déferla sur le village. Des

éclairs aveuglants déchiraient le ciel noir et boursoufflé, les arbres grinçaient et craquaient sous les bourrasques, le tonnerre grondait à faire trembler les murs. Des grêlons gros comme des œufs de caille transperçaient les toits de chaume et déchiquetaient les jardins.

Dans un vacarme de fin du monde, la foudre tomba sur la maison de Genêt et la réduisit en cendres. Par chance, Genêt était dehors, à genoux dans la boue sur la place centrale, à demi nu sous l'orage, fouetté et lapidé par la grêle. Il psalmodiait des incantations, se couvrait les cheveux de glaise, s'efforçait d'apaiser le courroux de Mère-Nature.

Quand la foudre le culbuta dans la boue et qu'il découvrit sa maison en feu, le doute s'insinua un bref instant dans son esprit – mais sa foi aveugle triompha : il sut que Jasmin avait survécu, que Mère-Nature exigeait son sacrifice.

Pour que la paix et les jours heureux reviennent sur le village, il fallait récupérer Jasmin – et le tuer.

L'homme tombé du ciel

Quelque chose tombait du ciel.

Ce n'était pas une étoile filante : le trait de lumière ne s'éteignit pas, au contraire, il grossissait à vue d'œil. Un sifflement l'accompagnait, qui fendit puis déchira le silence. Le fil de lumière devint une traînée de feu, le sifflement un rugissement assourdissant ! Jasmin se boucha les oreilles, mais le tonnerre perça ses tympans. Il ferma les yeux, mais le sillon de feu laboura ses paupières. Le sol vibrait sous ses pieds, des ruines craquèrent et s'effondrèrent. Aveuglé, assourdi, Jasmin se jeta à plat ventre au milieu des lichens visqueux. La chose embrasée vrombit au-dessus de sa tête, s'engouffra entre les moignons d'immeubles, s'écrasa à grand fracas de métal déchiré, de béton éventré.

Le silence revint, s'étendit parmi la fumée et la poussière. Abasourdi, Jasmin s'arracha aux lichens rampants, se dirigea d'un pas chancelant vers le lieu de l'impact. Vers cette chose cabossée et noircie qui gisait au fond de la grande place vide, à demi encastrée dans la façade d'un bâtiment en ruine.

Car c'était avec cela qu'il avait rendez-vous, ou plutôt avec l'homme à l'intérieur. L'homme vêtu d'argent, l'homme tombé du ciel. Jasmin ne pouvait qu'avancer – tant pis pour les conséquences.

Parvenu au milieu de la place jonchée de débris, il sentit leur présence derrière lui. Il savait qu'elles allaient l'attaquer. Il ne pouvait l'empêcher ni s'y soustraire. Il se mit à courir, courir éperdument vers l'homme d'argent apparu au seuil de sa machine – mais c'était trop tard.

Le traître lichen rampant s'enroula autour de ses chevilles et Jasmin tomba. Aussitôt les Créatures des Ruines se jetèrent sur lui, toutes griffes dehors, beuglant des cris gutturaux.

Jasmin ne hurla pas, car il savait qu'il rêvait : il était revenu au Pays

de la Malemort.

Cette pensée suffit à le réveiller. Il se redressa d'un sursaut, les yeux écarquillés. Une douleur cuisante fusa de son dos et de ses épaules, lui arrachant un cri cette fois. Elle lui rappela qu'il avait vraiment été attaqué – non par les Créatures des Ruines, mais par une panthère... Et il avait été sauvé. Par l'homme d'argent ? Qui serait sorti de son rêve pour tuer la panthère ? Ou bien Jasmin, dans sa fièvre, confondait-il rêve et réalité ?

La douleur s'estompa, devint un élancement sourd, supportable. Alors il reconnut avec surprise l'endroit où il s'éveillait : c'était la « grotte secrète » où il venait souvent avec Violette, Lierre, Nénuphar et les autres... Au flanc de la colline qui surplombait la rivière, camouflée par des ronces et des buissons, ignorée des adultes. Comment était-il arrivé là ? Qui l'avait amené ?

Près de l'entrée de la caverne, un petit feu crépitait, cerclé de pierres. Ses vêtements lacérés mais lavés séchaient devant, sur un trépied de branchages. Quand il voulut se lever de sa couche de sable pour s'approcher du feu, la douleur irradiait de nouveau dans son épaule gauche. Serrant les dents, il y porta une main hésitante, toucha de profondes entailles, engluées d'une substance collante. Il se tordit le cou pour voir : sa blessure était couverte d'une fine pellicule brillante qui ressemblait à de la bave de limace. Il réprima une grimace de dégoût, car il sentait que c'était cela qui le guérissait, lui évitait de trop souffrir.

Jasmin frissonna. Il était nu, et le feu repoussait à peine l'humidité suintant de la grotte et montant de la rivière à l'approche du soir. Il décrocha des branchages ses vêtements encore humides et les enfila avec mille précautions, car chaque mouvement propageait des douleurs cuisantes dans son dos et ses épaules. Il s'immobilisa soudain, aux aguets : il avait cru entendre... oui, des craquements de brindilles, des bruissements de feuilles mortes... des voix ! On venait !

Alarmé, Jasmin se réfugia au fond de la caverne, derrière un renflement rocheux. Les pas s'approchaient sans discrétion : bris de branches, roulements de cailloux. La peur lui tenaillait les tripes. Il savait que Genêt le rechercherait pour achever ce que la panthère avait

commencé. Le chaman était impitoyable sur ce point : en aucun cas, un sacrifié choisi par Mère-Nature ne devait lui être enlevé. À plusieurs reprises, Genêt avait achevé lui-même des blessés abandonnés par les bêtes sauvages ou des malades agonisant sur leurs grabats.

En principe, les adultes ignoraient l'existence de cette grotte... à moins que Nénuphar, qui n'osait rien cacher à Genêt, n'ait trahi le secret !

– Mais où est Jasmin ?

Cette voix féminine, douce et mélodieuse, ce ne pouvait être que...

– Violette !

Et avec elle, l'homme à l'habit d'argent, tombé du ciel, sorti de son rêve !

Jasmin surgit de sa cachette et se précipita vers les arrivants.

– Oh, je suis si contente que tu ailles mieux ! s'écria Violette en se jetant dans ses bras.

– Doucement ! tressaillit-il. C'est sensible !

Il ôta les mains de Violette de ses épaules, les prit dans les siennes et l'embrassa. Malgré tout, il dut s'écarter de son amie, car elle le serrait trop fort et lui faisait mal.

L'homme d'argent laissa tomber près du feu un lapin mort, un trou carbonisé dans le flanc. Jasmin sursauta d'horreur.

– Tu l'as tué ! chuchota-t-il, effrayé, s'attendant au châtiment imminent de Mère-Nature.

– Je lui ai bien dit que c'était tabou, grimaça Violette. Il n'a pas voulu en démordre...

– Moi faim, se justifia l'étranger. Vous pas ?

– ... Mais j'ai trouvé des baies et des fruits, poursuivit-elle, faisant mine de ne pas l'avoir entendu. (Elle désigna un petit baluchon qu'elle avait également posé près du feu, d'où s'était échappée une pomme sauvage toute racornie.) Mère-Nature est bonne pour nous, je le sens, conclut-elle.

Jasmin regarda, horrifié et fasciné à la fois, l'homme d'argent qui avait dégainé de sa ceinture un poignard aux formes bizarres et commençait à dépecer le lapin avec dextérité. Il préféra détourner les yeux.

– C'est toi qui m'as amené ici ? demanda-t-il, afin d'éviter de penser qu'il avait bien faim en vérité, que des pommes et des baies ne suffiraient pas à combler son appétit, et qu'il goûterait bien à ce lapin, vu qu'il était mort...

C'est Violette qui répondit à la place de l'étranger, se détournant elle aussi, avec un rictus de dégoût non dissimulé :

– J'ai rattrapé Kruger dans la forêt, quand il t'a emporté. C'est moi qui lui ai suggéré de te cacher dans la grotte.

– Il y a longtemps ?

La jeune fille lui prit de nouveau la main, qu'elle serra entre ses paumes.

– Tu as dormi ici toute une nuit et tout un jour, pendant que Kruger te soignait. La fièvre te faisait délirer, et parfois tu geignais dans ton sommeil... Tu as fait de nouveau cet horrible cauchemar, n'est-ce pas ?

Jasmin hocha lentement la tête, caressant sa patte de lapin (qu'on ne lui avait pas enlevée) d'un geste machinal, tandis qu'il digérait cette information : inconscient une nuit et un jour entiers... soigné par Violette et l'homme d'argent... Donc Nénuphar ne les avait pas trahis.

– Kruger te soigne avec des choses magiques, déclara Violette à mi-voix, l'air impressionnée.

– Comment dis-tu qu'il s'appelle ?... Gruyère ?

– Kru-ger, articula celui-ci, penché sur sa besogne. Kruger Williamson.

– Drôle de nom ! Il désigne une plante ? (Interloqué, l'étranger ne répondit pas.) D'où viens-tu ? insista Jasmin.

Kruger réfléchit, cherchant ses mots, puis tendit un doigt vers le ciel.

– La machine volante ! s'exclama Jasmin. Elle existe vraiment !

L'étranger le dévisagea, stupéfait, brandissant son couteau sanguinolent.

– Tu sais cela ? dit-il enfin. Voyager... ciel... étoiles. C'est possible. Tu sais ?

– J'ai rêvé de toi !

Jasmin lui raconta ses rêves du Pays de la Malemort, tels qu'il s'en souvenait, choisissant des mots simples afin que Kruger comprenne.

Celui-ci l'écouta avec attention, le front plissé de concentration. Mais ses traits s'épanouissaient à mesure que Jasmin parlait. À la fin, il s'écria, bégayant d'excitation :

– Alors toi s... savoir où... où être mon... ma...

Cherchant le mot, il mima sa machine volante virant sur l'aile. Jasmin secoua la tête :

– J'ignore où se trouve le Pays de la Malemort.

– Oh ! (Kruger était déçu.) Qui savoir ?

– Le vieux Chêne, au village, intervint Violette. Mais Jasmin ne peut pas y retourner : il se ferait lapider à mort !

– Toi non plus, rétorqua Jasmin. S'ils apprennent que tu es avec moi, tu seras accusée d'être complice d'un paria, et Genêt jettera l'anathème sur toi aussi.

– Oh, ils savent déjà... (Violette baissa la tête, ses boucles brunes masquèrent son fin visage ovale.) Nénuphar a vu dans ma tête : il sait que je t'aime et que je te suivrai partout.

Le cœur serré d'émotion, Jasmin glissa un bras autour de sa taille. Elle s'abandonna contre lui. Il n'avait plus du tout mal à l'épaule à cet instant.

Kruger leur adressa un sourire de sympathie, puis reprit son sérieux :

– Moi je peux, proposa-t-il. Voir vieux Chêne.

– Surtout pas ! s'écria Violette. Ils te tueraient aussi, malgré ton arme magique qui crache des éclairs. Ils te prennent pour un démon, un sorcier... Mais tu n'es pas un sorcier. N'est-ce pas, Jasmin ?

– Les sorciers ne tombent pas du ciel, opina Jasmin. Du moins, pas dans une machine volante.

Kruger réfléchissait en triturant sa barbe.

– Je pas comprendre, avoua-t-il enfin. Pourquoi... eux vouloir vous morts ?

– Parce que tu as tué la panthère, expliqua Jasmin. Tu m'as sauvé la vie alors que j'aurais dû mourir. Tu t'es opposé à la volonté de Mère-Nature ! Et ça, Genêt ne peut pas l'admettre.

– Mais moi, je suis sûre que Mère-Nature voulait que Jasmin vive, ajouta Violette. C'est pourquoi elle t'a fait venir avec ton arme magique.

Sinon Jasmin serait mort, et toi aussi avec tous tes objets impies. Tu as même tué un lapin !

– Pour manger...

Kruger avait déjà tenté de l'expliquer à Violette, lorsqu'elle avait assisté, horrifiée, à la mort du lapin : la nature était sauvage et hostile, il fallait lutter pour vivre, chasser pour se nourrir, c'était ainsi depuis la nuit des temps. Mais il manquait de mots pour s'exprimer clairement. Et puis cette croyance semblait tenace chez les adolescents, cette étrange superstition indigène : la nature est une Déesse qui réclame des sacrifices humains. Étrange... et mortelle.

*
* *

Quand Kruger avait quitté la Terre, il y avait bien longtemps, pour son long périple vers l'étoile Gliese, la planète était à l'agonie, et la nature violée chaque jour. Pour nombre de ses habitants, elle n'était qu'une source de nourriture et de matières premières à exploiter et consommer sans vergogne – tant pis pour les conséquences. Celles-ci furent désastreuses, dramatiques : les mers polluées, les forêts réduites à une peau de chagrin, le désert qui s'étendait comme un cancer, le climat bouleversé, vacillant entre sécheresses et inondations, tornades et ouragans... Et ces cités immenses, tentaculaires, surpeuplées, en proie à la misère et à la violence... Et ces guerres et conflits qui éclataient sans cesse, à cause de la famine, de l'eau infectée, de la pauvreté, du manque d'espace vital... Et toutes ces catastrophes et ces épidémies qui dévoraient les êtres humains par milliers, mais il y en avait encore trop, toujours trop... La Terre était devenue hostile, invivable.

Kruger Williamson était l'ultime espoir de cette humanité au bord du gouffre, comme une bouteille jetée dans l'océan de la nuit, une bouée dérivant au gré des courants de l'espace, vers de nouveaux rivages, espérait-on... Car telle était sa mission : étudier cette planète découverte quelque temps auparavant, qui tournait autour d'une étoile nommée Gliese, à vingt années-lumière de la Terre ; une planète de type terrestre semblait-il, peut-être un monde vivable où l'humanité pourrait

émigrer... Une planète neuve où elle ne recommencerait pas les mêmes erreurs. C'était un voyage long de deux siècles, un voyage sans retour. Kruger le savait mais il s'en fichait : personne ne le retenait sur ce monde malade. Il n'avait rien à perdre, qu'une vie chétive et souffreteuse.

Deux siècles à dormir dans un caisson de cryogénisation, tandis que son vaisseau filait dans l'espace infini... Et la mission réussit – enfin presque : quand son vaisseau éveilla Kruger, il se trouvait bien en orbite autour d'une planète verte et bleue, lardée de nuages blancs, qui ressemblait étrangement à la Terre... Mais il n'eut pas le loisir de l'étudier davantage, car il se réveillait en pleine alerte, au milieu d'une procédure d'urgence : quelque chose s'était produit, il ne savait quoi, un choc peut-être, une collision avec une météorite ? Quoi qu'il en soit, son module était en phase de largage sur la planète, sur ce monde dont il ignorait tout, qu'il aurait dû étudier de longs mois avant de décider s'il pouvait s'y poser sans risque. De plus, au lieu de pénétrer en douceur dans l'atmosphère et d'atterrir en vol plané, le module se rua vers le sol et s'y écrasa. Un choc terrible pour Kruger, à peine réveillé dans son cryococon brisé par le crash et réduit à l'état de larve après deux siècles de vie suspendue.

Affaibli, traumatisé, sans mémoire, il hanta plusieurs mois durant cette forêt luxuriante, se nourrissant, s'abreuvant, se nichant comme une bête, évitant tout contact avec les villages qu'il entrevoyait parfois au fond des clairières et des vallées, se défendant par pur réflexe des attaques des animaux sauvages.

Peu à peu, Kruger reprit des forces et recouvra sa conscience, ainsi qu'une partie de sa mémoire. Il se mit à observer ce monde avec un intérêt d'astronaute, d'explorateur. Il fut étonné de sa ressemblance avec la Terre – pas celle qu'il avait quittée, mais la Terre d'*avant* –, d'après les lambeaux de souvenirs qu'il en avait : plantes, animaux, humains... jusqu'à la langue employée par les indigènes, dont il croyait reconnaître certains mots... Ou l'imaginait-il ?

Il fut tenté, naturellement, d'établir des contacts avec les autochtones. Partout il reçut le même accueil que lors du sauvetage de Jasmin : peur, haine, colère, jets de pierres ou portes qui claquaient.

Manifestement, on n'aimait pas les étrangers par ici. Cette religion absurde et mortifère y était sans doute pour quelque chose. Mais peut-être, grâce à Violette et Jasmin, allait-il mieux comprendre...

Il fut brusquement tiré de ses pensées par des cris d'effroi de ses jeunes compagnons :

– Ceux du village ! Ils arrivent !

CHAPITRE 4

Dans la nuit hostile

En effet, de toutes parts leur parvenaient des bruits furtifs – buissons froissés, courses dans les feuilles, cailloux qui roulent... –, cernant progressivement la caverne. Il faisait trop sombre à présent pour discerner quoi que ce fût dans la végétation touffue qui couvrait le coteau. Kruger éparpilla le petit feu à coups de pied et recula vers le fond de la grotte, Violette et Jasmin, terrorisés, collés à ses basques. Il dégaina son laser, scruta les formes noires des broussailles qui s'esquissaient à peine aux dernières lueurs du couchant.

Les présences les entouraient, se rapprochaient telles les mâchoires d'un piège... Plus un bruit, soudain. La forêt se taisait, comme en attente. *Comme avant l'attaque de la panthère*, se rappela Jasmin.

Une voix s'éleva. Ils reconnurent le timbre aigret de Genêt :

– Sorcier ! Livre-nous Jasmin, et tu seras épargné !

Kruger ne répondit pas : il tendait l'oreille, essayait de situer le chaman dans l'obscurité. Une autre voix résonna, sur la droite :

– Violette ! Reviens avec nous ! Tu seras pardonnée, je te le promets !

C'était Buis, son père. Violette frémit, mais garda le silence, fixant ses yeux écarquillés sur le dos de Kruger, devant elle, qui opérait des réglages sur son arme.

– Inutile de résister ! cria de nouveau Genêt. Vous êtes cernés !

Cette fois Kruger repéra la voix avec précision – confirmée par la visée infrarouge de son laser : en contrebas, légèrement sur la gauche, derrière ce gros fourré. Il rampa jusqu'à l'entrée de la grotte, visa posément...

Une masse tomba sur lui du haut des rochers qui surplombaient la caverne. Son tir fut dévié, se perdit parmi les arbres. Jasmin reconnut Nénuphar, qui tentait d'arracher son arme à Kruger. Tous deux roulèrent dans le sable, luttèrent confusément – bref éclair livide.

Nénuphar se rejeta en arrière avec un cri étranglé, heurta la paroi rocheuse au pied de laquelle il s'écroula, l'air étonné. Sa chemise de laine fumait sur son ventre, autour d'un trou calciné. Il voulut y porter la main... ne le put. La vie s'éteignait dans ses grands yeux noisette... Tandis que Kruger regagnait en rampant l'entrée de la caverne, Jasmin s'agenouilla près du garçon, le cœur serré, une grosse boule dans la gorge. Il saisit sa main inerte.

– Pourquoi, Nénuphar ? Pourquoi as-tu fait ça ? On était amis...

Nénuphar ne l'entendait plus : l'étonnement s'était figé sur son visage, ses yeux fixes et voilés ne voyaient plus ce monde.

– Il est mort ? demanda Violette d'une voix blanche, au fond de la grotte.

Jasmin se redressa pour lui répondre – un caillou percuta son épaule blessée, lui arrachant un cri de douleur. Tout à coup, une volée de pierres, pieux, flèches s'abattit dans la caverne. D'un geste impérieux, Kruger fit signe à Jasmin de rejoindre Violette au fond de la grotte, puis il s'aplatit de nouveau derrière un rocher et visa et tira, visa et tira, visa et tira... Les éclairs blêmes striaient l'obscurité, embrasaient fougères et buissons, tranchaient les branches des arbres, déchiquetaient les frondaisons. La nuit résonnait de hurlements, de râles horribles, de fuites éperdues. La brume déchirée exhalait des relents de feu et de chairs brûlées...

Au fond de la caverne, Violette serrait Jasmin avec force, la tête enfouie sous son bras, et tremblait de tout son corps. Le garçon n'en menait pas plus large, outre son épaule qui l'élançait de nouveau cruellement : ce chaos de mort et de feu là-dehors était pire que les pires colères de Mère-Nature ; c'était le mal et la destruction absolus, l'Enfer surgit des vieilles et terribles légendes, les Démones des Âges Sombres ressuscités !

Or malgré sa terreur, Jasmin regardait, car au fond de lui, sans se l'avouer, une telle puissance le fascinait...

Kruger cessa enfin de tirer. Le silence s'étendit sur la colline, ponctué par les crépitements et grésillements des buissons qui brûlaient. Mais l'incendie ne s'étendait pas, étouffé par la brume qui montait de la rivière et se mêlait à la fumée, donnant à cette scène de

désolation un aspect irréel, cauchemardesque.

Kruger soupira, se releva prudemment, rejoignit Violette et Jasmin au fond de la caverne. Violette le regarda comme s'il était un Démon des Âges Sombres incarné. Il n'y prit pas garde.

– Ils partis, annonça-t-il. Peut-être revenir la nuit... Nous pas rester ici. Partir aussi. Maintenant !

Mais Violette était trop choquée pour s'aventurer dans la nuit : ses jambes tremblaient, et dès qu'elle vit le corps de Nénuphar affalé contre la roche, elle eut un hoquet, s'en détourna vivement et tomba à genoux dans le sable, la tête dans les mains.

– Quoi arrive elle ? s'étonna Kruger, se tournant vers Jasmin.

Il distingua alors, à la lueur des feux de broussailles, que la blessure à l'épaule s'était rouverte et saignait de nouveau. Jasmin serrait les dents, blanc comme un linge.

– Je soigner toi. Enlever ça.

– Je vais t'aider, proposa Violette, qui avait repris contenance.

Ses yeux étaient humides, deux sillons de larmes en avaient débordé. Avec des gestes délicats, elle ôta le pourpoint de peau lacéré et taché de sang. Jasmin se retenait de crier : il était presque un homme, après tout, et les hommes souffrent en silence.

Kruger sortit d'un étui accroché à sa ceinture un cylindre brillant, muni à un bout d'une sorte de bec et d'un bouton blanc.

– Qu'est-ce que c'est ? s'inquiéta Jasmin.

– C'est magique, tu vas voir, avertit Violette.

C'est plutôt impie, songea le garçon, qui se laissa faire néanmoins. Il venait de voir bien plus impie, et Mère-Nature ne les avait pas encore foudroyés de son courroux... Kruger approcha le bec de la blessure, pressa le bouton. Une vapeur blanchâtre fusa du cylindre, moussa sur la peau de Jasmin, qui se rétracta :

– Hou ! C'est glacé !

Mais déjà la douleur s'amenuisait, il le sentait nettement. Le sang ne coulait plus. La mousse, en séchant, formait cette pellicule translucide, un peu gluante, qu'il avait prise pour de la bave de limace. Pour faire bonne mesure, Kruger vaporisa aussi les autres griffures, dans le dos, qui commençaient à cicatriser.

– Toi pas remettre ça maintenant, recommanda-t-il, indiquant le pourpoint que Violette frottait avec du sable, afin d'estomper les taches. Attendre être sec, sinon toi mal encore.

– Mais j'ai froid !

– Il vaut mieux avoir froid et guérir qu'avoir chaud et souffrir, déclara Violette accroupie, qui frottait le vêtement avec énergie – une façon d'évacuer sa tension, sans doute.

Jasmin lui adressa un sourire mi-figue mi-raisin, puis se pencha sur elle pour l'embrasser.

– Ça ira ? s'inquiéta-t-elle, frôlant du bout des doigts la mousse qui commençait à devenir translucide.

Jasmin se redressa, bougea le bras prudemment, puis avec assurance.

– Ça ira, affirma-t-il, grelottant.

– Alors nous partir, intima Kruger.

– Qu'est-ce qu'on fait de Nénuphar ? s'enquit Violette, désignant le cadavre du ponce – sans le regarder.

La tradition voulait que celui qui mourait parmi les siens soit transporté en grande cérémonie au profond des bois et laissé en offrande à Mère-Nature, afin que son âme rejoigne la Déesse tandis que son corps profitait à Ses créatures. Mais ni Violette ni Jasmin ne connaissaient exactement le rituel, et puis Kruger semblait impatient.

– Il nous a trahis, rappela Jasmin, les traits butés. Qu'il reste où il est. Mère-Nature saura quoi faire de lui. Après tout, elle l'a eu, son sacrifice !

Violette lui jeta un regard déconcerté : ça ne ressemblait pas au Jasmin qu'elle connaissait, ces poings serrés, cette rage contenue, ces paroles frôlant l'hérésie.

Il se détourna de Nénuphar, récupéra son pourpoint sans l'enfiler et rejoignit Kruger, qui sortait de la grotte avec la prudence d'un fauve et s'engageait dans la pente. Violette les suivit presque à contrecœur.

*
* *

Lorsqu'ils traversèrent le champ de bataille, Violette ne regarda

strictement rien d'autre que ses pieds et ceux de Jasmin qui marchait devant elle. Elle ne voulait surtout pas voir ce qu'éclairaient les braises moribondes des broussailles incendiées – carnage, sang et cendres, assurément. Elle ne voulait pas écouter ce qu'elle crut pourtant entendre au creux de la nuit – un gémissement, un râle d'agonisant... Homme ou animal, elle ne voulait pas savoir. Elle suivait Jasmin, aveuglément.

Ils atteignirent le sommet de la colline et, s'éloignant toujours du village, pénétrèrent bientôt en territoire inconnu, du moins de Violette et Jasmin. Malgré la puissance démoniaque de l'arme de Kruger, la jeune fille n'était pas du tout rassurée. C'était la première fois qu'elle marchait de nuit en forêt, et la forêt de la nuit n'avait rien à voir avec celle du jour. Elle recelait des ombres étranges et inquiétantes, des bêtes qui poussaient des cris effrayants, des choses qui la frôlaient et se rétractaient dans les ténèbres, des yeux phosphorescents qui la scrutaient... Elle résonnait d'une multitude de bruissements, frou-frous et cris inconnus, parfois à glacer le sang ! Comme ces hurlements qui s'incrustèrent dans sa peur bien après que Violette eut cessé de les entendre : des loups à la curée... Oh oui, Genêt avait raison d'interdire aux gens de sortir après le coucher du soleil : « La nuit, c'est la face cruelle et prédatrice de Mère-Nature qui se manifeste, expliquait-il. La nuit, c'est le temps de la bête en chasse, ce n'est pas celui de l'homme. La nuit, restez chez vous et priez ! »

Comme elle aurait aimé se trouver chez elle en ce moment, devant la réconfortante chaleur de la cheminée, à écouter murmurer la rivière et à penser à Jasmin comme elle l'avait fait durant tant de soirées... Or elle était avec lui maintenant, perdue au sein de la nuit hostile. Sur un coup de tête, elle avait décidé de le suivre, de rester avec lui, parce qu'elle l'aimait, tout simplement, sans penser aux conséquences. Et les conséquences, elle commençait à les percevoir... Regrettait-elle pour autant sa fuite éperdue dans la forêt, sur les traces de l'homme d'argent, sourde aux appels des siens ? Elle ne savait pas – pas encore. Tout ce qu'elle désirait, c'était être au chaud, à l'abri. Avec Jasmin.

Celui-ci marchait vaillamment dans les pas de Kruger, un solide bâton à la main – « pour nous défendre », avait-il dit. Car il n'était plus

question de subir passivement les pièges ou embuscades que Mère-Nature pouvait leur tendre. Jasmin avait compris cela : pour survivre, il faut lutter, se défendre ; se résigner, accepter son sort, c'est mourir... Pourquoi Mère-Nature permettrait-elle aux panthères d'attaquer les hommes si elle ne donnait pas aux hommes un moyen de se défendre contre les panthères ? Cependant, l'arme magique de Kruger l'inquiétait : elle lui semblait trop... radicale. Qui pouvait parer une telle puissance ? Les forces devaient être égales pour que la lutte soit équitable. Sinon – comme il est dit dans les légendes des Âges Sombres –, à nouveau l'homme dominerait le monde et asservirait Mère-Nature à ses besoins dénaturés... jusqu'à ce qu'elle se venge avec fureur et démesure, car elle est toujours la plus forte. N'est-ce pas Mère-Nature qui donne la vie – et la reprend ?

Pour Jasmin aussi, c'était la première fois qu'il s'aventurait de nuit si loin du village. Il avait beau être muni d'un bâton et savoir l'arme de Kruger invincible, il n'était guère plus rassuré que Violette : qui a poussé ce cri dans les frondaisons ? Qui vient de l'effleurer d'un frisson d'ailes ? Et ce bruissement qui les suit depuis un moment, à droite, à gauche, derrière ?... Or Kruger avançait avec détermination, sans prêter attention aux menaces qui les cernaient, en vieux rôdeur des bois qu'il était, si l'on croyait son histoire. Jasmin s'efforçait de calquer son attitude sur celle de son sauveur, autant pour rassurer Violette que pour s'encourager lui-même, mais le doute et l'appréhension ébranlaient sa vaillance : à tout moment Mère-Nature pouvait décider de se venger. Que deviendrait l'arme de Kruger contre le courroux d'une Déesse ? Ne devait-il pas renoncer tant qu'il était encore temps ? Retourner au village, se rendre à Genêt, sauver Violette de l'anathème ? Non, non, c'était trop tard...

Tout à ses pensées, il percuta Kruger qui venait de stopper devant lui.

– Qu'est-ce qui... ?

– Chchtt, intima le vieil astronaute. Quelque chose... devant, murmura-t-il.

Violette et Jasmin scrutèrent l'obscurité. Ils descendaient un versant assez raide, boisé de hautes futaies, au bas duquel gargouillait

un torrent.

Un grondement animal – tout proche – les pétrifia. Devant eux, perçant les ténèbres, deux yeux jaunes les fixaient...

Tout doucement, Kruger dégaina son laser. La bête bougea – un rayon de lune glissé entre les arbres la révéla : un vieux loup solitaire, gris et efflanqué. Il observait le trio, en posture de défense, babines retroussées sur ses crocs élimés, et grognait sourdement.

Kruger visa... Jasmin retint son geste.

Car Violette s'avavançait, bras écartés, paumes ouvertes, ses yeux rivés aux prunelles jaunes du loup.

Elle n'avait plus peur : ce qu'elle redoutait depuis des heures était là, maintenant, devant elle. Elle savait quoi faire, ce qui devait être fait : cela émanait d'elle, naturellement, comme un soupir d'amour.

Kruger se tendit, aux abois, mais Jasmin l'empêchait de viser correctement et Violette était dans sa ligne de mire. Elle s'approchait du loup, d'un pas lent et ondulant... Celui-ci grogna de nouveau, rabattit ses oreilles, se coucha dans l'herbe humide. Violette s'approcha encore... jusqu'à le toucher. Elle s'accroupit, le caressa. Son poil rêche et sale dégageait un fort fumet de tanière. L'animal baissa la tête, posa son menton sur les pieds de Violette.

Elle lui sourit, s'écarta doucement. Le loup se releva, remua la queue comme pour la remercier, puis s'en fut au petit trot dans la nuit.

Violette se tourna vers Kruger qui la contemplait, médusé, son arme pendant au bout de son bras.

– Il ne faut pas toujours tuer, lui dit-elle.

CHAPITRE 5

Chez le sorcier

L'aube surprit les trois fuyards blottis sous une roche humide, transis de froid et abrutis de fatigue. Jasmin tremblait dans son sommeil, son front était moite et chaud : il avait de nouveau de la fièvre. Violette avait peu dormi, sursautant à chaque bruit insolite, percevant tous les drames, douleurs et passions de la faune nocturne. En outre, elle mourait de faim. Ils n'avaient pas emporté le lapin que Kruger avait tué la veille, ni les pommes qu'elle avait ramassées, et son dernier repas remontait à une autre vie désormais... Quant à Kruger, il avait veillé toute la nuit, semblait-il, adossé au rocher, son arme sur les genoux.

Il étira ses membres engourdis par le froid, se leva non sans mal, fit quelques pas chancelants.

– Je chasser, proposa-t-il. Nous faim, non ?

Violette allait rétorquer que chasser, c'était outrager Mère-Nature et que Genêt l'interdisait formellement, mais son estomac se mit à gargouiller, réclamant pitance. Or elle avait trop froid, était trop engourdie pour partir en quête de fruits sauvages.

– Si tu trouves aussi des fruits... se contenta-t-elle de répondre d'une petite voix

– Vous rester ici, ordonna Kruger. Je revenir vite.

Il s'enfonça dans la pénombre de la forêt, pétillante de milliers de chants d'oiseaux qui saluaient le lever du jour.

Jasmin s'éveilla peu après le départ de Kruger. Les traits tirés, les yeux cernés, les cheveux emmêlés et collés par la sueur... Violette n'avait pas meilleure figure : nauséuse, abattue, épuisée par le manque de sommeil. Ils se sourirent malgré tout. Les premiers rayons du soleil qui s'infiltraient sous la roche dorèrent leurs visages engrisailés.

– Ça va ? s'enquit-elle, avec une tendre caresse sur la joue de son ami.

Il opina, mais la grimace qu'il affichait – et qui voulait être un sourire – disait le contraire. Violette lui ouvrit ses bras... Le baiser qu'ils

échangèrent leur réchauffa le cœur, à défaut du corps.

– Tu as rêvé ? dit-elle encore, blottie contre lui.

Jasmin secoua la tête. S'il avait rêvé, il ne s'en souvenait pas. Dommage... Il aurait bien aimé savoir quel sort Mère-Nature leur réservait, à présent qu'ils étaient des fuyards, des bannis, des maudits.

– Où est Kruger ? demanda-t-il, constatant son absence.

– Parti chasser, répondit Violette avec une moue amère.

Jasmin s'abstint de tout commentaire. Si l'on en croyait Genêt, ils avaient déjà tellement blasphémé qu'ils auraient dû être foudroyés cent fois. Or Mère-Nature les avait épargnés jusqu'ici... Et si les loups et les panthères avaient le droit de chasser, pourquoi pas les hommes ? D'ailleurs certains, comme Mélèze son père, ne se privaient pas de poser des pièges, prétextant ensuite – mais personne n'était dupe – qu'ils avaient trouvé le lapin comme ça, déjà mort. *Quelle hypocrisie !* songeait-il. *Au moins, Kruger ne se cache pas, lui... Et Mère-Nature ne l'a pas foudroyé.*

Un bruit de pas et de fougères froissées interrompit leur étreinte et leurs réflexions. C'était Kruger, qui accourait à travers les fourrés.

– Feu ! criait-il. Je voir feu ! F... fumée. Fumée je voir par là ! Maison !

*
* *

Blottie en bordure d'une clairière, la maison était plutôt une mesure de piètre allure : de la mousse poussait sur le chaume du toit, des fissures lézardaient les murs d'argile, la porte de planches grossières fermait de guingois. Dans le jardin à moitié en friche, de chétifs légumes luttaient péniblement contre une invasion de mauvaises herbes. On aurait pu croire l'endroit abandonné, sans le filet de fumée qui s'échappait de la cheminée et montait nonchalamment dans le ciel clair du matin.

Kruger frappa à la porte. On remua et grommela à l'intérieur.

– Je ne suis pas là ! s'écria une voix.

– Nous faim, répondit Kruger. Très marché... fatigués. Garçon blessé...

Un long silence. Allait-on leur refuser l'hospitalité ? Le vieil astronaute posa la main sur la crosse de son arme, prêt à s'en saisir au cas où... L'accueil – ou plutôt le manque d'accueil – hostile des gens des villages l'avait rendu méfiant. Son geste n'échappa pas à Violette, qui esquissa une moue désapprobatrice.

Kruger allait frapper de nouveau quand la porte s'entrouvrit, juste assez pour laisser filtrer un regard.

– Oh oh ! Des étrangers ? Qui vous envoie ?

Violette s'interposa :

– Personne. Nous avons trouvé votre maison par hasard... Nous avons beaucoup marché. (Elle soupira, ses épaules s'affaissèrent.) Laissez-nous entrer, s'il vous plaît. On a très faim et on est très fatigués...

La porte s'ouvrit sur un vieil homme en guenilles qui les observa d'un air soupçonneux. Il avait dû être grand, mais l'âge l'avait voûté. L'âge et la maladie sans doute, car ce qui apparaissait de son visage foisonnant de poils gris était couvert de taches et de pustules. Ses yeux ronds et globuleux étaient bordés de jaune, et ses mains tavelées étaient noueuses comme des sarments.

– Oh oh ! s'exclama-t-il, détaillant Kruger. D'où viens-tu donc, avec ton habit d'argent ?

– C'être longue histoire, éluda celui-ci.

– Il fait froid dehors, insista Violette. Et Jasmin est blessé...

Les gros yeux du vieil homme glissèrent de Kruger à Jasmin qui tenait à peine debout, claquant des dents et tremblant de tous ses membres.

– Entrez donc, s'effaça-t-il. Je n'ai pas grand-chose à manger, mais j'ai un bon feu.

L'intérieur de la mesure était à l'image de l'extérieur : sale, négligé, rempli d'objets hétéroclites, dans un désordre indescriptible – à peine si l'on pouvait se frayer un chemin ou distinguer les murs lépreux. Violette et Jasmin se blottirent devant la cheminée où pétillait un feu joyeux, qui léchait un vieux chaudron noirci suspendu à une crémaillère. Kruger s'excusa auprès de leur hôte :

– Je soigner garçon... Lui blessé.

– J’ai là quelques remèdes...

Le vieil homme désigna un assortiment de bocal troubles et poussiéreux alignés sur le manteau de la cheminée, ainsi que des bouquets de plantes indistinctes suspendus aux poutres enfumées du plafond. C’était la première fois que Kruger voyait des bocaux en verre dans ce monde, mais sur le coup il n’y fit pas attention. Il s’agenouilla près de Jasmin qui grelottait dans les bras de Violette.

– Moi j’ai pour soigner. Enlever ça encore.

Violette aida Jasmin à ôter son pourpoint. Le vieil homme regarda attentivement Kruger vaporiser les blessures de mousse blanche. La plus profonde, à l’épaule, saignait de nouveau.

– Oh oh ! De la magie ? Moi aussi, je sais quelques tours...

Il fouilla dans un tas de haillons et de fourrures mités, en sortit une peau de léopard toute racornie, avec laquelle il se couvrit. Puis, les yeux brillants de malice, il esquissa un curieux geste de la main gauche... et disparut.

À sa place était assis un énorme léopard, qui rugit et montra les crocs. Violette hurla, Jasmin blêmit d’effroi, Kruger porta la main à son laser. Le léopard leva une patte griffue, comme pour se gratter l’oreille... et redevint le vieil homme, le corps secoué d’un gros rire.

– Ho ho ho ! Je vous ai fait peur, hein ! Ce n’était qu’une illusion. Bienvenue, collègue. (Il tendit la main à Kruger, qui la serra machinalement, encore abasourdi.) Mon nom est Biloba.

– Kruger, se présenta l’astronaute. Violette... et Jasmin.

– Étranger, hein ? Méfie-toi : les gens d’ici n’aiment pas les étrangers. Ni les chercheurs comme moi, qu’ils qualifient volontiers de sorciers.

À ce mot, Violette tressaillit, apeurée. Combien de fois Genêt avait-il mis les villageois en garde contre les démons et les sorciers qui offensent et torturent Mère-Nature par leurs expériences impies et leur magie infernale issue des Âges Sombres... Et voilà où elle atterrissait : chez un sorcier !

Biloba remarqua son angoisse :

– Ne t’inquiète pas, Violette. J’ai aussi des choses plus douces... réservées aux jolies demoiselles.

Il lui adressa un clin d'œil, puis tira d'un vieux coffre d'osier avachi une boîte en bois, qui, jadis, avait dû être finement marquetée, à présent rongée par les vers et déformée par l'humidité. Il tourna quelque chose sur le fond de la boîte, qui émit un grincement de métal rouillé, puis la tendit à Violette.

– Ouvre-la.

Indécise, elle quêtait l'avis de Jasmin. Mais celui-ci dodelinait devant le feu, tenant sa patte de lapin, sur le point de s'endormir.

– Prends-la ! insista Biloba. Ce n'est pas dangereux. Tu l'ouvres simplement.

Kruger s'était rapproché, également méfiant. Violette saisit gauchement la boîte à deux mains, souleva le couvercle... qui s'ouvrit d'un coup, poussé par un ressort. Surprise, elle lâcha la boîte qui tomba à ses pieds. Survint alors une chose extraordinaire : de la musique en sortait !

Deux petits personnages tournaient à l'intérieur, l'un vêtu d'un habit blanc à gros boutons noirs, et l'autre, une jeune fille, assise un peu en hauteur sur ce qui évoquait un croissant de lune. Tous deux évoluaient selon la musique aigrette et métallique qui s'échappait de la boîte. Violette écoutait et regardait, fascinée malgré elle : c'était sans nul doute une magie impie, mais c'était tellement joli ! Dommage que Jasmin n'écoutât pas... Elle fut tentée de le réveiller.

Kruger, lui, était au comble de la stupeur. Car il reconnaissait non seulement cet objet « magique » – qui n'était rien d'autre qu'une boîte à musique – mais également l'air qu'il jouait.

C'était *Au clair de la lune*...

Kruger ramassa la boîte, l'agita sous le nez bubonneux du vieux sorcier. Il en bégayait d'excitation :

– Où... où... où toi avoir ça ?

– Au Pays de la Malemort, se rengorgea Biloba, très fier de l'effet produit sur Violette et son « collègue ». Pays ensorcelé, terre de mystères ! Bien des merveilles y gisent encore parmi ses ruines... Oh oh ! Mais j'oublie tous mes devoirs d'hôte ! Vous m'aviez dit avoir très faim, n'est-ce pas ?

– Oui ! s'écria Violette, battant des mains. (Elle secoua Jasmin,

écroulé devant la cheminée.) Réveille-toi, on va manger ! (Il souleva lourdement la tête, les yeux bouffis de sommeil.) Et puis écoute ça...

Elle reprit la boîte à musique des mains de Kruger, l'ouvrit d'un déclic sous le nez de Jasmin – qui sursauta. *Au clair de la lune* s'égrena de nouveau, tandis que les personnages valsaient sous les yeux médusés du garçon.

Biloba sortit la marmite de la cheminée, la posa sur une vieille table bancale et encombrée, qu'il débarrassa de la façon la plus radicale : il poussa tout du bras. Il y eut des chutes, des chocs, des bruits de casse.

– Toi savoir où, Pays de la Malemort ? demanda Kruger, qui s'était repris.

– Bien sûr ! J'y suis allé plusieurs fois, quand mes jambes pouvaient encore me porter. Une très ancienne malédiction rôde là-bas : c'est un mal étrange et insidieux, qui vous ronge les os et vous pourrit le sang. Mes meilleures potions, mes charmes les plus puissants n'ont pas su m'en préserver. Maintenant, je suis vieux et chenu avant l'âge, et je perds peu à peu tous mes pouvoirs... Ce que vous avez vu tout à l'heure, c'est le mieux que je puisse faire maintenant. Oh oh ! Il n'est pas bon d'aller au Pays de la Malemort, ça non. Installez-vous, pendant que j'essaie de trouver des écuelles.

Biloba débarrassa les bancs de la même façon que la table, explora son fourbi et dénicha trois écuelles de bois qui traînaient par terre, garnies de déchets à divers stades de décomposition. Il les emporta dehors pour les laver dans le ruisseau derrière la cahute. Tandis que Jasmin s'affalait sur la table, la tête dans les bras, Violette souleva le couvercle de la marmite et renifla son contenu. Ce qui lui arracha une grimace, mais bon, elle avait trop faim, elle n'allait pas faire la fine bouche. En attendant le retour de leur hôte, elle découvrit le moyen de relancer la boîte à musique : une petite clé rouillée, en dessous, qu'il fallait tourner. La ritournelle s'éleva de nouveau, grelottante.

Kruger détaillait du regard toutes ces choses qui emplissaient la mesure, glanées sans doute au cours des pérégrinations de Biloba. Beaucoup d'outils et d'objets artisanaux à l'utilité pas toujours évidente à ses yeux, mais également des morceaux de ferraille, des pièces

mécaniques, un rouleau de câble, un écran brisé... Le cœur battant, il s'approcha d'une armoire béante, scruta son contenu à la lueur fluctuante du foyer.

Il découvrit pêle-mêle un volant de voiture, une poupée animée en plastique (sans piles), un clavier d'ordinateur (auquel il manquait la moitié des touches), une lampe (sans ampoule), des cartes de circuits électroniques, une cafetière programmable (démontée) et surtout plusieurs livres très abîmés. Il en saisit un délicatement, mais il s'effrita entre ses doigts, rongé par le temps, les souris et l'humidité. Kruger réussit toutefois à lire, sur un débris resté dans sa main, ces quelques mots :

*été 2075, les forces coalisées du géné
les rebelles massés dans la pl
massacres furent indescr
meuse année 2075 où
quand soudai
l'eau man*

La tête lui tournait, tandis que l'évidence s'imposait, terrible, aveuglante : Kruger était revenu sur Terre.

Tout s'éclairait brusquement : la faune et la flore si « terrestres », les indigènes si humains, leur langue dont il croyait reconnaître certains mots... et maintenant ces vestiges pourrissants conservés dans une armoire, chez ce vieux « chercheur ». Kruger était de retour chez lui... des siècles plus tard.

Il n'avait jamais atteint l'étoile Gliese, jamais découvert de nouvelle planète.

Ce n'était pas seulement l'atterrissage qui avait foiré dans son voyage : c'était le voyage lui-même. Pour une raison inconnue, un *bug*, un défaut du programme peut-être, son vaisseau était demeuré en orbite autour de la Terre.

Oublié. Des siècles durant.

CHAPITRE 6

Une relique des Âges Sombres

– Oh oh ! On s'intéresse à mes trouvailles ?

Kruger sursauta. Il avait déniché dans l'armoire un antique flacon de parfum, qui ne recelait plus qu'un vague dépôt brunâtre. Quand il l'avait ouvert, s'en était échappée une ultime bouffée, un soupçon de fragrance que ses narines avaient captée, le plongeant aussitôt dans un tourbillon de souvenirs, de visages connus jadis – engloutis dans l'abîme du temps... Vertige de nostalgie pour un monde à jamais disparu, son monde, tout entier concentré dans ce fantôme d'odeur... La voix grêle du vieux sorcier le ramena brutalement à la réalité. Il renifla de nouveau le flacon, qui ne sentait plus que la poussière.

– Cette fiasque a dû contenir un nectar précieux, voire une potion magique, supputa Biloba. (Il posa sur la table les écuelles plus ou moins propres, ce qui réveilla Jasmin). Si je pouvais en retrouver la formule, qui sait quels pouvoirs...

– Pas magie. (Kruger secoua la tête.) Non, c'est juste... bonne odeur. Pour femmes. C'était...

Il reposa le flacon dans l'armoire et vint s'asseoir à table. Biloba leur servit une espèce de brouet à la couleur incertaine et au fumet peu ragoûtant. Violette grimaça de nouveau, mais mangea tout de même, ainsi que Jasmin, qui se découvrit affamé. Kruger goûta une bouchée, mais il était trop excité et bouleversé pour avaler quoi que ce soit.

– Tu m'as l'air féru en science des Âges Sombres, fit remarquer Biloba. La plupart de ces objets que tu vois ont perdu leur pouvoir magique ou exigent un sésame que je n'ai su décrypter... Pourrais-tu m'éclairer à leur sujet ?

Kruger se gratta la barbe. Comment expliquer à ce vieux sorcier ce qu'étaient une voiture, un ordinateur, une cafetière programmable ? Tout cela avait disparu dans l'abîme du temps...

– Ce sont des choses taboues, rappela Violette. (Elle jeta un œil inquiet vers l'armoire, comme si un démon allait surgir du flacon de

parfum.) Il ne faut pas chercher à savoir.

Biloba se pencha vers elle, qui recula, car il avait l'haleine fétide.

– Jeune fille, c'est justement parce qu'on ne cherche pas à les connaître qu'on en fait des choses taboues. Et c'est ainsi que l'homme régresse. Au contraire (il revint à Kruger), comprendre leur usage ne peut qu'accroître notre connaissance du monde et du passé, et fait donc évoluer la civilisation.

– D'accord, opina Kruger. Je expliquer usage si toi me conduire au Pays de la Malemort.

– Oh oh ! Je suis bien trop faible pour aller si loin désormais. Mais je puis t'indiquer le chemin. Ce n'est pas difficile.

– D'accord, répéta Kruger. (Il réfléchit un moment aux mille questions qui le tourmentaient, maintenant qu'il connaissait la vérité.) Quoi ça être, Âges Sombres ? Quand ça être ?

– C'était il y a très, très longtemps, répondit Biloba. Maintes légendes évoquent cette époque et ce qui s'ensuivit. Tout le monde les connaît. Vraiment, tu les ignores ? Oh oh ! Tu dois venir de très loin...

Violette et Jasmin – que la nourriture avait revigorés – se lancèrent alors dans des narrations confuses, compliquées encore par les versions différentes du vieil homme. Kruger ne put tout suivre. Il devina néanmoins une avalanche de désastres : des guerres contre les Hordes de l'Enfer munies d'armes démoniaques, des Années d'Apocalypse durant lesquelles Mère-Nature fit tonner sa Grande Colère ; il y eut des déluges, d'immenses incendies, la Terre s'ouvrit pour engloutir les Profanateurs ; il y eut l'Ère des Machines Folles qui se rebellèrent contre les humains avant de s'autodétruire ; il y eut des Dragons soufflant un feu corrosif qui ronge encore le Pays de la Malemort ; il y eut le siècle de la Sécheresse et celui de la Mort Lente. Il y eut, comprit Kruger, tant de misères, d'horreurs et de malheurs que ce qui restait des humains régressa presque à l'état animal... « Bien plus tard », Mère-Nature ressuscitée consentit à leur accorder une seconde chance et fit don à certains d'entre eux de « talents », de pouvoirs de l'esprit. Grâce à cela, les hommes sauvages se reconnurent, se regroupèrent, puis fondèrent des villages, réapprirent à cultiver la terre pour se nourrir... et se mirent à vénérer la Déesse pour avoir survécu aux Âges Sombres,

pour être redevenus des humains véritables.

– Malheureusement, le culte de Mère-Nature a stoppé l'évolution de cette société nouvelle, conclut Biloba. Toute cette science étrange des Âges Sombres est devenue taboue, toute innovation est vue comme de la sorcellerie, toute atteinte à Mère-Nature – comme détourner un ruisseau pour irriguer des cultures ou abattre quelques arbres pour agrandir un champ – est considérée comme un blasphème...

– On n'a même pas le droit de secourir quelqu'un attaqué par une panthère, grogna Jasmin.

– Tout juste, mon garçon. Bref, cette soumission générale fait que plus rien ne change. Les gens stagnent dans leur vie rude et routinière, au point que la plupart des adultes perdent les « talents » de leur enfance, ce merveilleux don de Mère-Nature. Oh oh, c'est bien dommage...

Si Violette jugeait ce discours hérétique et impie, en son for intérieur elle s'interrogeait : et si ce vieux sorcier avait raison ? Il suffisait de fréquenter Genêt pour se rendre compte que l'humanité n'avait aucun espoir d'évolution. Et c'était vrai que les adultes s'épuisaient tellement à la tâche qu'ils vieillissaient trop vite et perdaient leurs pouvoirs d'enfance. Ensuite, ils en parlaient avec nostalgie, comme du « bon temps »... Mais le bon temps était toujours derrière eux, jamais devant.

Quant à Jasmin, il buvait les paroles de Biloba tel du petit-lait. Elles confirmaient ce qu'il avait toujours cru au fond : jadis, les hommes étaient immensément puissants, ne craignaient pas Mère-Nature, n'avaient pas peur des panthères, ni de la nuit ni des orages. Ils avaient plié le monde à leurs besoins, à leurs désirs. Jusqu'à devenir trop puissants... et provoquer la juste colère de la Déesse. Certes, ils avaient franchi des limites et avaient pâti de leur arrogance. Mais comment étaient les hommes aujourd'hui ? Guère plus forts que des lapins et tout aussi couards.

Il quitta la table et s'approcha à son tour de l'armoire, fasciné par tous ces objets mystérieux. Il empoigna le volant, le tourna dans ses mains. À quoi cela pouvait-il servir ?

– Fais attention, ce sont des choses taboues, rappela Violette. Et

toi, tu n'es pas un sorcier.

– Bah, ça n'a plus de pouvoir, de toute façon...

Il reposa le volant, s'empara d'une boîte cubique aux couleurs vives. Des symboles ésotériques étaient reproduits sur chaque face :

Surprise !

Il repéra le système d'ouverture du couvercle : un simple bouton-poussoir. Il le pressa, sous le regard inquiet de Violette.

Le couvercle sauta et un démon jaillit de la boîte.

Jasmin la lâcha, bondit en arrière, s'affala par terre, se releva et se jeta par la porte ouverte, Violette sur ses talons. Ils furent poursuivis jusque dehors par les éclats de rire des deux hommes.

Il fallut beaucoup de patience et de persuasion à Kruger pour convaincre Violette et Jasmin qu'il n'y avait aucun danger à revenir dans la maison. Il avait beau leur montrer que la boîte ne recelait qu'une simple figurine de plastique montée sur ressort, ce diable cornu et grimaçant effrayait Violette au plus haut point et laissait Jasmin plus que sceptique. Encore heureux, songeait Kruger, que ses yeux ne clignotent pas et qu'il n'émette pas de ricanements infernaux, la pile ayant depuis longtemps fondu à l'intérieur. Ce fut Biloba qui eut gain de cause, en leur assurant qu'il avait « exorcisé » ce démon mineur, à présent tout à fait inoffensif. En outre, la pluie s'était mise à tomber...

Blottie contre Jasmin sur une vieille peau mitée devant la cheminée, Violette glissait souvent des regards anxieux sur toutes ces choses taboues des Âges Sombres qui l'entouraient, luisant d'un éclat trouble et menaçant dans la pénombre. Or Jasmin ne tarda pas à s'endormir et elle finit par en faire autant, vaincue par la fatigue.

*
* *

Quand la pluie cessa, Biloba jeta sur son épaule un havresac de toile grossière et invita son « collègue » à l'accompagner à la cueillette de champignons et de plantes curatives de sa connaissance. Kruger

déclina l'offre, car lui aussi était fatigué de leur course nocturne et avait surtout besoin de réfléchir : où il était, *quand* il était et comment il était arrivé là...

Biloba sorti, il fut tenté par son grabat, mais la crasse et la vermine qu'il y voyait grouiller l'en dissuadèrent. Il se cala tant bien que mal au coin de la cheminée et tenta de faire le point dans ses pensées en ébullition.

Une chose était certaine en tout cas : il était bel et bien revenu sur Terre. Son vaisseau n'avait jamais quitté l'orbite terrestre ou, s'il l'avait fait, il était revenu à son point de départ. Pour quelle raison ? Kruger ne le saurait jamais : il s'était réveillé en pleine alerte, avait été largué en urgence, sans avoir eu le temps de rien voir ni comprendre, à peine extirpé d'un coma sans fond, le cerveau encore à moitié gelé – ou du moins ses pensées. Peut-être que son module, écrasé au Pays de la Malemort, lui fournirait quelques indications... au moins sur le temps passé. Car il savait que son voyage vers Gliese devait durer deux siècles, mais avait-il vraiment été réveillé au bout de deux siècles ? Peut-être que le programme avait bugué et qu'il avait tourné en vain autour de la Terre durant des centaines et des centaines d'années, oublié de tous... Peut-être y serait-il encore, s'il ne s'était produit cet accident mystérieux.

Du coup, ce n'était pas un voyage dans l'espace que Kruger avait accompli, mais *dans le temps*... Il était un homme du passé, d'un passé bien révolu.

Car, pendant ce temps-là, les hommes avaient détruit leur monde et s'étaient anéantis eux-mêmes... Puis au fil des siècles (combien ?), la planète s'était rétablie, avait de nouveau étendu jungles, prairies et forêts sur les continents, avait enseveli les ruines, digéré les poisons, rongé les vestiges des Âges Sombres. Et une poignée d'hommes avaient survécu, se hissant lentement de la sauvagerie vers un embryon de civilisation, héritant au passage de mystérieux pouvoirs psychiques... Du moins, c'était ainsi qu'il comprenait les anciennes légendes. Et lui, Kruger, l'astronaute tombé des étoiles, revenu de l'abîme du Temps, qu'était-il sur cette Terre nouvelle ? Une légende vivante, une relique des Âges Sombres ressuscitée : pas étonnant qu'on le prenne pour un

démon !

Il soupira, désespérément seul. Même l'amitié de Violette et de Jasmin ne comblerait jamais cet isolement absolu : à des siècles des siens et même de quiconque capable de le comprendre, d'imaginer d'où il venait...

En était-il vraiment sûr ?

La Terre était vaste : qu'en avait-il parcouru, au cours de son errance ? Une portion de forêt, c'était tout. Qui sait si ailleurs, sur une île, un autre continent, l'autre face du globe, n'avaient pas perduré quelque enclave technologique, une survivance de son époque, une société capable d'avoir capté la chute de son module, peut-être en train d'envoyer des secours ?

Kruger redressa la tête, reprit espoir : rien que pour cette chance infime, il devait retrouver son module d'atterrissage, contacter son vaisseau en orbite, guetter toutes traces d'ondes radio, de communications attestant d'une société évoluée – du moins telle qu'il la connaissait.

Demain matin, dès qu'ils auraient repris des forces, il demanderait à Biloba le chemin du Pays de la Malemort.

Espoirs et angoisses

Du sable. Du sable rouge et de la rocaille, à perte de vue. Pas un arbre, pas un buisson, pas le moindre brin d'herbe. De mornes étendues caillouteuses, ondulant jusqu'à l'horizon où se devinaient les premiers contreforts de montagnes tout aussi désertiques. Un ciel beigeasse, glauque, diffus. Un vent lugubre et gémissant, soulevant çà et là quelques volutes de poussière.

Jamais Jasmin n'avait contemplé pareille désolation. Comme si la terre avait été brûlée, recuite, stérilisée. Mais où se trouvait-il donc ? Était-ce une autre vision du Pays de la Malemort ?

À ses côtés se tenait un homme vêtu comme lui d'un étrange habit orange, muni d'une capuche, qui le couvrait de la tête aux pieds, chaussé de bottes à larges semelles, la bouche et le nez couverts d'un masque relié par un tuyau à une bonbonne fixée dans son dos. Jasmin reconnaissait cet homme, et pourtant il ne connaissait pas. Il savait, par exemple, que sous ce masque l'homme portait une barbe. Qui était-il ? Comment s'appelait-il ?

L'homme lui sourit et s'apprêta à lui dire quelque chose, mais c'est un autre son qui parvint aux oreilles de Jasmin : un genre de bourdonnement qui allait s'amplifiant et qu'il ne put associer à aucun animal connu.

La chose qui émettait ce bourdonnement apparut au sommet d'une éminence – et pétrifia Jasmin de stupeur. C'était un insecte énorme, dardant des antennes gigantesques... Non : c'était une machine. Ses six pattes étaient munies de roues, ses antennes étaient en fait d'immenses bras articulés, qui vaporisaient vers le sol, sur toute leur longueur, une fine bruine bleuâtre.

La machine stoppa dans la pente, scruta l'homme et Jasmin de ses yeux mécaniques pivotants. Elle se mit à parler d'un ton morne et métallique, dans une langue inconnue de lui. Pourtant, curieusement, il saisit le sens de ses paroles : « Vous êtes sur une

zone d'épandage. Veuillez dégager, s'il vous plaît. »

*
* *

– Voilà, c'est tout ce dont j'arrive à me souvenir, déclara Jasmin.

Il était allongé devant la cheminée où le feu se mourait, la tête reposant sur les cuisses de Violette. Celle-ci lui sourit et lui caressa les cheveux, mais en vérité elle était inquiète : ce rêve de désert l'effrayait même carrément.

– Crois-tu que ce soit un rêve prémonitoire ?

Jasmin esquissa une moue dubitative.

– Je n'en sais rien. Ces terres mortes m'ont paru très loin d'ici, mais... Le vieux Chêne, au village, croyait que mon rêve du Pays de la Malemort était un rêve ordinaire. Tu te souviens ? (Elle hocha la tête.) Pourtant c'est bien là qu'est tombé Kruger avec sa machine volante... et c'est bien là que nous allons.

– Je n'ai pas envie d'aller au Pays de la Malemort, avoua Violette, frissonnante.

– On ne restera pas, transigea Jasmin. Et puis Kruger nous protégera, avec son arme magique...

Violette ne répondit pas, mais elle n'en pensait pas moins. Depuis que celui-ci leur avait annoncé sa décision de rejoindre son module au Pays de la Malemort, elle était déchirée. Elle redoutait plus que tout cet endroit sinistre où voulait l'entraîner Jasmin, fasciné par Kruger et sa machine volante. Mais elle ne pouvait non plus quitter Jasmin, à qui elle avait lié son sort désormais. Retourner au village ? Elle serait pour le moins bannie, sinon sacrifiée par Genêt et ses disciples. Attendre Jasmin ici, en compagnie de ce vieux sorcier puant, entourée d'objets tabous, voire démoniaques ? C'était tout aussi angoissant.

Elle se redressa dans la pénombre qui s'épaississait à l'intérieur de la masure à la tombée du soir. Ils étaient seuls devant le feu brasillant : Biloba n'était pas rentré de sa cueillette et Kruger était parti chasser. Ce serait l'occasion de s'enfuir, réalisa Violette. Tourner le dos à toutes ces abominations... Mais où aller ? Pour la première fois de sa vie, elle se sentait seule, perdue, étrangère dans un monde hostile et menaçant,

avec toutes ses certitudes sur le Bien et le Mal qui s'effondraient...
Qu'allaient-ils devenir ?

Percevant le désarroi de son amie, Jasmin lâcha sa patte de lapin qu'il tripotait machinalement et glissa un bras sur ses épaules. Elle s'était bien moquée de cette manie, quand ils étaient encore enfants, mais maintenant elle n'avait plus envie d'en rire. Elle aussi aurait bien aimé avoir quelque chose de rassurant à caresser maintenant, et le bras de Jasmin ne lui apportait pas ce réconfort.

– N'aie pas peur, Violette, murmura-t-il. Kruger sait ce qu'il fait et où il va. Il nous protégera de toute façon.

– Il ne faut pas le prendre pour un dieu non plus, rétorqua-t-elle. Mère-Nature sera toujours plus puissante que lui.

Sur ces entrefaites, la silhouette massive et brillante du vieil astronaute se découpa sur le seuil, dans la lueur du crépuscule. Il brandissait fièrement deux perdrix mortes, qu'il tenait par les pattes.

– Oiseaux, annonça-t-il. Bon manger ce soir. Refaire feu !

Violette frémit d'horreur et de dégoût. De toutes les créatures engendrées par Mère-Nature, les oiseaux étaient les plus sacrés, car libres et joyeux. Et voici que ce démon argenté venait d'en tuer deux pour les manger ! Elle chercha l'appui de Jasmin qui s'affairait déjà à ranimer le feu et ne lui prêtait plus attention. Kruger posa les perdrix au bord de la cheminée et s'installa pour les plumer.

Dans la pénombre du soir, nul ne vit Violette pleurer.

*
* *

Le lendemain matin, elle reprit confiance. Sous un ciel limpide, Mère-Nature se parait des plus beaux ors et roux de l'automne. Dans les arbres, les oiseaux rivalisaient de vocalises et triolets, indifférents au sort funeste des deux perdrix rôties à la broche la veille au soir. Autant de signes encourageants aux yeux de Violette, qui ne ressentait que paix et harmonie dans les bois alentour.

Jasmin, de son côté, était impatient de prendre la route. Une journée et une nuit de repos l'avaient remis sur pied, et ses blessures cicatrisaient à vue d'œil, grâce à la gelée miraculeuse de Kruger. Il était

prêt à le suivre n'importe où. Il était convaincu, en son for intérieur, que l'homme tombé du ciel les guidait vers une destinée fabuleuse. Cependant, il n'avait pas osé lui relater son rêve, de peur que Kruger ne lui en confirme la véracité. Or cette vision de désert rougeoyant l'effrayait autant que Violette, même s'il ne voulait pas l'avouer...

Au moment de partir, Kruger réalisa que Biloba ne lui avait toujours pas expliqué le chemin du Pays de la Malemort. Il en fit part au vieux sorcier, qui sourit dans sa barbe grise :

– Oh oh ! Cela peut facilement s'arranger. Regarde-moi bien dans les yeux.

Intrigué, Kruger fixa les yeux globuleux... Le bleu des iris lui parut étonnamment vif et lumineux. De plus en plus vif... telles deux étoiles minuscules. Il eut l'impression de loucher, ce qui lui causa comme un vertige... Tout à coup un flot de souvenirs submergèrent son esprit. Il se rappelait cette route parcourue bien des fois, les villages traversés, les gens qui l'avaient accueilli, ceux qui l'avaient chassé, les animaux rencontrés, tel rocher dressé, tel vieil arbre voûté, tel ruisseau bienvenu, les plantes cueillies en chemin... et le Pays de la Malemort, ses ruines croulantes envahies d'une végétation grisâtre et malade, les créatures tapies dont il devinait les regards, et la Malemort elle-même qui lui rongeaient les os... Non...

Kruger s'ébroua, secoua la tête. C'était les souvenirs de Biloba, pas les siens. Ébahi, il fixa de nouveau le sorcier qui lui souriait, placide, les yeux mi-clos.

– Tu connais la science occulte des Âges Sombres, déclara-t-il, mais tu ignores tout des pouvoirs des sorciers. Me diras-tu enfin d'où tu viens ?

– C'est... très compliqué, éluda Kruger. Je expliquerai toi quand revenir.

– Tu ne reviendras pas. Mais je le devine : tu es un rescapé des Âges Sombres. Par je ne sais quelle magie, tu as survécu jusqu'à aujourd'hui.

Jasmin ne put s'empêcher de préciser :

– Il vient des étoiles ! Il est tombé du ciel dans une machine volante...

– Oh oh ! Voilà une bien étrange histoire. (Biloba fourragea dans sa barbe.) Elle me rappelle une antique légende : celle des hommes qui partirent vers un Autre Monde, dans le ventre de dragons rugissants...

– Ça intéressant, releva Kruger.

– Oui ? Eh bien, je te la conterai à ton retour.

Kruger fit la moue. Le sorcier l'avait bien appâté : il le savait avide de toute histoire concernant le passé de la Terre. Si l'astronaute voulait en apprendre davantage, il devait lui aussi narrer sa propre histoire. Car pour Biloba, rencontrer un survivant des Âges Sombres – ce qu'était Kruger en vérité – constituait une source de savoir inespérée...

Cependant la journée avançait, ils devaient partir : Kruger se rappelait – ou plutôt Biloba – que la route était longue jusqu'au prochain abri où passer la nuit.

Ils firent leurs adieux, quittèrent la clairière et s'engagèrent dans le sous-bois, suivant une sente le long du torrent. Biloba les rattrapa au bout de quelques pas, clopinant et haletant :

– Oh oh ! Pouf, pouf... Jeune fille... pouf... tu oublies ceci !

Il tendit la boîte à musique à Violette, qui la refusa.

– Non merci... Je préfère ma flûte en roseau.

Celle-ci pendait à son cou, entre ses petits seins juvéniles. Elle la porta à ses lèvres et souffla un joyeux trille. Les oiseaux lui répondirent.

– Tu as raison, jeune fille, approuva Biloba. Que Mère-Nature vous protège !

*
* *

Durant les quatre premiers jours de leur voyage – qui, d'après les « souvenirs » de Kruger, devait en durer huit –, Mère-Nature les protégea en effet et sembla favoriser leur périple. Elle fut prodigue en baies, châtaignes, pommes sauvages, et en petit gibier qui venait presque s'offrir au rayon brûlant de Kruger. Nulle bête féroce ne les attaqua, nulle menace insidieuse ne rôda dans les ténèbres, comme lors de cette terrible nuit de fuite... Le soleil était doux, le ciel clément, et les nuits fourmillaient d'étoiles.

Chaque soir, avant de s'endormir, fourbus de leur longue journée

de marche, autour d'un petit feu (Kruger possédait également un objet tabou pour allumer du feu, qu'il appelait « briquet »), le voyageur perdu racontait les étoiles à Violette et Jasmin, telles qu'ils ne les avaient jamais vues : il leur décrivait des grands soleils bleus, des couronnes de lumière, des nébuleuses incandescentes... Il leur évoquait la vie et la mort des étoiles, leurs embrasements grandioses, leurs accouchements de planètes. Et tandis que Violette, sur sa flûte de roseau, mettait en musique cette féerie de lumière, Kruger citait des noms qui sonnaient comme une autre musique aux oreilles de Jasmin : Rigel, Bételgeuse, Ras Algethi, la Chevelure de Bérénice, l'Anneau de la Lyre, la Dentelle du Cygne, le Baudrier d'Orion... Ensuite, blotti contre Violette, Jasmin perdait son regard parmi les constellations et rêvait tout éveillé sous ces myriades de points scintillants qui recelaient autant de mondes... Comme la Terre lui paraissait petite devant une telle immensité, et les caprices de Mère-Nature, minuscules ! Et ceux des hommes, insignifiants... Et lui-même, infime grain de poussière porté par l'infini...

Il avait du mal à en parler à Violette : il manquait de mots pour lui communiquer cette écrasante extase, cette terreur mystique d'être infiniment petit devant l'infiniment grand. Violette, elle, sentait bien que Jasmin changeait au contact de Kruger – ou, du moins, sa vision des choses. Mais elle ne voulait pas le perdre, oh non : elle n'avait plus que lui au monde désormais. Jour après jour, elle réalisait qu'elle ne reviendrait plus jamais dans son village, qu'elle ne reverrait plus Pervenche sa mère, ni Buis son père, ni Lilas, ni Lierre, ni aucun de ses amis... Cette pensée la rendait triste et mélancolique, et elle se consolait en se disant qu'au moins elle était avec Jasmin, qu'elle avait choisi et aimé de toute son âme.

Ou bien... s'était-elle, par habitude ou par faiblesse, résignée à le suivre ?

CHAPITRE 8

L'enlèvement

Au soir du quatrième jour de voyage, Kruger, Violette et Jasmin arrivèrent près d'un village.

De leur point de vue, au flanc d'une colline boisée de bouleaux argentés, la bourgade paraissait prospère et accueillante : nichée dans une vallée verdoyante, arrosée par une rivière vive et claire, cernée de petits champs cultivés. Ils aperçurent même quelques chevaux paissant dans un pré. (Certains paysans avaient réintroduit la domestication du cheval. C'était encore très rare et pas toujours bien accepté, mais son usage se répandait peu à peu. Violette et Jasmin en avaient déjà vu passer deux ou trois au village, montés par des cavaliers mystérieux qui interdisaient que l'on s'approchât des bêtes – nul n'aurait osé de toute façon.) Le soleil couchant qui s'infiltrait dans la vallée dorait les toits de chaume des maisons, les feuillages et la brume légère exhalée par la rivière, ce qui donnait à la scène un charme presque féerique.

Violette battit des mains, enchantée par la quiète beauté du paysage.

– Si on demandait l'hospitalité pour cette nuit ? proposa-t-elle. Je suis sûre que les gens d'ici sont très gentils !

Kruger fronça les sourcils, incertain. Il éprouvait envers ce village une impression néfaste mais très confuse : il ne pouvait discerner si c'était un souvenir de Biloba, qui y aurait été mal accueilli, ou l'un des siens propres, du temps où il errait, traumatisé, après la chute de son module.

– Ça pas sûr, dit-il. Je... mauvais sentiment.

– Tu es déjà venu ici ? s'enquit Jasmin.

Kruger secoua la tête :

– Je ne sais pas. Peut-être Biloba...

– Biloba, ce n'est pas nous, insista Violette. J'ai tellement envie d'un bain, d'un vrai repas et d'un bon lit !

– Si Kruger juge que c'est dangereux... commença Jasmin d'un ton

indécis, tenté lui aussi par ces agréables perspectives.

– Oh toi, explosa soudain Violette, tu ne peux plus rien faire sans demander l’avis de Kruger ! Eh bien moi, j’y vais, dans ce village ! Mangez vos oiseaux et dormez sur vos fougères mouillées si ça vous chante !

Elle fit volte-face et descendit la pente en courant, laissant Jasmin abasourdi.

C’était la première fois qu’il voyait Violette se mettre en colère – surtout contre lui. Ils se fréquentaient depuis leur plus tendre enfance et bien sûr, quand elle était gamine, elle avait eu son lot de crises et de caprices, comme tous les gosses. Mais depuis qu’elle était en âge de maîtriser son talent, jamais il ne l’avait vue se fâcher contre qui ou quoi que ce soit : au contraire, Violette était la faiseuse de paix, celle qui par ses ondes apaisantes calmait les esprits échauffés, dissolvait les plus noires colères.

– La rattraper, intima Kruger. Dormir au village. Je rester ici.

– Tu es sûr ?

– Oui. Plus sage pour moi. (Jasmin allait filer, Kruger le retint.)

Attends. Tu prendre ça.

Il glissa dans sa main un petit cylindre gris, métallique, compact.

– Ça, heu... magique, expliqua Kruger devant l’air circonspect du garçon. Garder avec toi, toujours, si nous séparés.

Jasmin glissa l’objet dans une poche de son pourpoint et s’élança sur les traces de Violette, à travers genêts et fougères.

*
* *

Il la rattrapa à l’entrée du village, signalée par un portique taillé dans le tronc torsadé d’un très vieux lierre. Le chemin était large, boueux, raviné par les roues des charrettes et marqué d’empreintes de chevaux, signes du commerce important du bourg avec l’extérieur.

Violette marchait d’un pas raide, l’air buté, une larme perlant au coin de la paupière. Elle ne se retourna pas quand Jasmin accourut derrière elle, essoufflé, ni même quand il lui saisit le bras – elle se dégagea d’une secousse.

– Violette, je ne voulais pas...

– Va dormir dans les bois, persifla-t-elle. C'est là qu'est ta place désormais. Avec Kruger et les bêtes sauvages.

– Violette !...

C'était un tel cri du cœur que cette fois elle stoppa, pivota sur elle-même. Jasmin était planté dans le crottin de cheval, bras ballants, sur le point de pleurer lui aussi. Cette scène émouvante et grotesque déclencha à la fois le rire et les larmes de Violette, qui se jeta dans ses bras. Ils s'enlacèrent, sanglotant de concert, soulagés de se retrouver, de se laisser aller, harassés par tant d'épreuves et de bouleversements.

Une femme robuste et rougeaude, chargée de fagots, qui s'en revenait sur le chemin, remarqua ces deux enfants inconnus, en guenilles, frileusement serrés l'un contre l'autre, leurs visages baignés de larmes. Elle les prit aussitôt en pitié :

– Mes pauvres chéris ! s'écria-t-elle. D'où venez-vous donc ainsi, misérables et dépenaillés ?

– On a très faim et on est fatigués, gémit Violette, levant de grands yeux implorants.

Ce n'était pas nécessaire : la femme était déjà conquise. Elle transféra les fagots sur sa large épaule et prit la main de Violette.

– Chez moi, il y a une bonne soupe et une chaude paillasse de crin. Il ne sera pas dit que Pétunia aura laissé deux pauvres orphelins dans l'indigence !

Elle les croyait orphelins, nota Jasmin. Cela lui donna une idée pour inventer une histoire plausible, car elle ne manquerait pas de leur poser des questions. Or il valait mieux ne pas parler de l'homme tombé du ciel...

La maison de Pétunia était vaste, propre et confortable – tout l'opposé de la cahute de Biloba, dernier toit les ayant abrités. Elle possédait plusieurs pièces, dont une avait été occupée jadis par des enfants devenus adultes, partis ou disparus... Les paillasses étaient bien en crin, garnies de couvertures de laine soigneusement pliées, dont la vue produisit chez Violette un bâillement de convoitise.

– Vous dormirez ici, confirma Pétunia. Mais avant, vous allez prendre un bain chaud, car vous puez comme des putois, permettez-moi

de vous le dire.

Efficace et diligente, elle ranima le feu dans l'imposante cheminée, mit à chauffer une marmite d'eau, tira un grand baquet de bois d'une remise et cueillit au jardin un bouquet de saponaires. Pendant que l'eau chauffait, elle se mit à éplucher les légumes pour la soupe, et elle voulut – comme Jasmin l'avait prévu – savoir quel malheur avait jeté ces deux pauvres orphelins sur les chemins et quelle fortune les avait amenés dans son village.

Jasmin avait eu le temps de peaufiner son histoire : il raconta sans hésiter qu'ils avaient été attaqués par une horde de loups tandis qu'ils glanaient des châtaignes, loin de leur logis ; c'était un miracle de Mère-Nature si tous deux en avaient réchappé, d'ailleurs lui-même avait été blessé ; ils avaient été poursuivis toute une nuit par la meute furieuse et s'étaient égarés ; depuis, ils erraient dans la Grande Forêt, affamés et désemparés, pleurant leur foyer perdu... Ah, Mère-Nature est bien cruelle parfois !

– À qui le dis-tu ! opina Pétunia, cramoisie d'émotion. Elle m'a pris mes deux fils dans la fleur de l'âge... (Elle essuya ses yeux mouillés de ses doigts boudinés aux ongles terreux, puis se leva vivement.) Bon, l'eau est chaude. Déshabillez-vous.

Violette et Jasmin se regardèrent, cramoisis à leur tour. S'ils avaient souvent dormi dans le même lit, s'ils s'étaient maintes fois embrassés et caressés, jamais ils ne s'étaient retrouvés tout nus ensemble depuis leur petite enfance, quand ils jouaient dans la rivière. Maintenant, c'était différent : ils n'étaient plus des gamins. Et ils s'aimaient.

– Eh bien quoi ? s'étonna Pétunia, décelant leur trouble. (Elle versa l'eau fumante dans le baquet, y plongea les fleurs savonneuses, puis déclara d'un ton sentencieux :) J'ignore quelles sont les coutumes chez vous, mais ici, ce n'est pas un péché pour un frère et une sœur, nés d'une même mère, de se voir la zézette. Allez zou, ôtez-moi ces hardes infectes.

Violette et Jasmin étaient obligés d'obéir, sous peine de trahir leur mensonge. Voilà où ça menait, de raconter des histoires... Ils tentèrent d'éviter de se regarder, mais leurs yeux ne purent s'en empêcher.

Heureusement, l'eau chaude où trempaient les fleurs de savonaire eut tôt fait de masquer leur émotion, que les frictions énergiques de Pétunia au gant de jute calmèrent tout à fait.

C'est ainsi, baignant dans le baquet, détendus et amoureux, que les découvrit le mari de Pétunia, qui rentrait des champs à la nuit tombée. C'était un homme aussi robuste que sa femme, mais plus trapu encore, les membres cagneux, le front bas, les sourcils broussailleux.

– Y a un cheval qui s'est échappé, déclara-t-il d'une voix bourrue. L'a fallu courir après... Hein ? (Il cligna des yeux, loucha sur le baquet fumant devant la cheminée.) Qu'est-ce que c'est que ça ?

– Des enfants, répondit Pétunia.

– Tu les as mis à cuire ?

Violette écarquilla des yeux horrifiés. Pétunia plissa les siens, courroucée :

– Charme, tu as encore bu !

– Je te dis, femme, qu'on a dû courser un canasson, grogna son mari. Raconte-moi plutôt d'où sortent ces oiseaux-là.

Pétunia se lança alors dans une explication volubile, enjolivant l'histoire inventée par Jasmin jusqu'à en faire un combat épique, un miracle surnaturel, exhibant les cicatrices du garçon comme gage de vérité. Charme l'écouta sans mot dire, assis à table, la tête dans les mains. Et durant tout ce temps, il ne cessa d'observer Violette et Jasmin tour à tour, d'un regard renfrogné qui s'éclairait peu à peu, tandis qu'un sourire mauvais lui étirait les lèvres.

*
* *

– Charme est sournois, confia Violette à l'oreille de Jasmin. Je n'ai pas aimé comme il nous a lorgnés toute la soirée.

– Bah, il avait bu, c'est Pétunia qui l'a dit. Les ivrognes ont souvent le regard torve.

Tous deux étaient assis, épaule contre épaule, sur l'une des paillasses de la chambre des fils disparus – dont ils portaient d'ailleurs les vêtements, usés mais propres : des braies et une chemise de lin pour Jasmin, des hauts-de-chausses et un justaucorps trop grand pour

Violette, qui lui servait de tunique. Le ventre plein, les yeux mi-clos, ils contemplaient la flammèche grésillante d'une petite lampe à résine posée sur le sol de terre battue, qui faisait valser les ombres sur les murs.

– N'empêche, je le sens mauvais, cet homme-là, insista Violette à mi-voix. J'ignore ce qu'il a en tête, mais...

– Mais tu n'es pas Nénuphar pour le savoir, la coupa Jasmin. (Il bâilla.) Tu as peur de tout, Violette. On n'est plus dans la Grande Forêt, mais dans une maison chaude et confortable, où...

– Chut, le coupa-t-elle à son tour. Écoute.

On remuait dans la pièce principale. Ils entendirent de lourds pas bottés, puis la porte de la maison s'ouvrit et claqua, et les pas s'éloignèrent dans la nuit. Violette soupira. Jasmin sourit :

– Eh bien voilà, il est sorti. Tu ne crains plus rien maintenant... Et de toute façon, nous sommes protégés.

Devant la moue peu convaincue de son amie, il sortit de ses braies le petit cylindre gris qu'il fit tourner entre ses doigts. L'objet jeta un éclat d'argent satiné sous la lumière de la lampe à résine.

– Qu'est-ce que c'est ? se pencha Violette.

– Une chose magique que Kruger m'a donnée. Pour nous protéger.

– Une chose taboue, corrigea-t-elle. C'est censé faire quoi ? C'est une arme ?

– Je ne sais pas. Je dois toujours la garder avec moi, c'est tout.

Ils examinèrent le cylindre. Juste un bout de métal lisse, sans rien d'autre qu'un minuscule orifice à une extrémité. Un mystère total.

Leur curiosité s'émoussa bien vite, car le sommeil étendait sur eux ses ailes cotonneuses. Ils déplièrent la couverture, se pelotonnèrent dessous, soufflèrent la lampe. Violette s'endormit presque aussitôt, Jasmin ne tarda pas à sombrer lui aussi. L'image qui s'imposa à son esprit, au seuil de ses rêves, ne fut pas celle, inquiétante, de Charme au regard sournois, mais celle de Violette nue se glissant dans le baquet d'eau mousseuse... ses formes et courbes qui n'étaient plus celles d'une enfant. Cette vision lui donnait chaud... pas seulement au cœur.

Ils ne sentirent rien venir : ils dormaient, enlacés, souriant comme s'ils étaient ensemble dans le même rêve. Le rideau fut vivement écarté sur des pas lourds, des souffles rauques. Violette s'éveilla une seconde avant Jasmin, le temps de pousser un cri bref – un chiffon crasseux pressé sur sa bouche, une face sombre aux yeux brillants au-dessus d'elle – Jasmin se débattait à ses côtés, émettant lui aussi des râles étouffés – Violette fut plaquée brutalement sur la paille, retournée, pieds et poings liés en un tournemain, jetée sur une épaule – Jasmin lança des ruades, mais fut vite entravé aussi, chargé sur un dos rond et massif. Les deux ravisseurs traversèrent la maison au pas de course, sans se soucier de faire du bruit à présent, balancèrent comme des sacs leurs victimes ligotées sur des chevaux qui attendaient au-dehors et quittèrent le village au galop.

Derrière eux, Pétunia se pointa à la porte de son logis demeurée ouverte, en chemise de nuit, les yeux rougis de larmes et bouffis de sommeil.

– Quel dommage ! marmonna-t-elle. Ils avaient l'air si gentils... Enfin ! (Elle haussa les épaules et ajouta en refermant la porte :) Il faut bien gagner sa vie...

À l'orée de la forêt, les deux cavaliers ralentirent l'allure. L'aube se levait à peine et le chemin était indistinct sous les frondaisons, ce qui rendait la progression incertaine. Cahotant en travers du dos des chevaux, la tête ballottant contre leur flanc, Violette et Jasmin craignaient de tomber à chaque instant.

– T'es bien sûr que c'est eux ? demanda l'homme qui transportait Violette.

– Aussi sûr que le jour se lève, affirma le ravisseur de Jasmin, qui reconnut la voix bourrue de Charme. Un garçon et une fille. Genêt me les a bien décrits.

– Et il nous donne quoi, Genêt, en échange ?

– Je te l'ai dit : vingt sacs de blé. Dix pour chacun.

– Dix pour toi, dix pour moi.

– Non, dix pour chaque gosse. Toi, t'auras cinq sacs.

– Et pourquoi j'aurais que cinq sacs ? J'ai pas fait ma part, peut-être ?

– Si, mais ta part, c’est cinq sacs. Parce que c’est moi qui ai amené l’affaire, c’est chez moi que les gosses – hé !

Un éclair, bref et blême, jaillit dans les arbres au-dessus d’eux, une grosse branche s’effondra avec fracas en travers du chemin, devant les chevaux qui se cabrèrent, effrayés, jetant Violette et Jasmin au sol. Pestant et jurant, Charme calma sa monture et mit pied à terre pour récupérer Jasmin. Il sentit tout à coup une présence derrière lui, pivota, sa main volant vers son couteau – reçut un coup violent sur le crâne et tomba à la renverse, assommé.

L’autre cavalier, qui descendait aussi de cheval, s’immobilisa, ébahi, devant une espèce de démon de métal qui tenait un gourdin dans une main et un objet noir dans l’autre. Charme gisait à ses pieds. Son acolyte se ressaisit, empoigna également le couteau à sa ceinture.

– Toi pas bouger, intima le démon argenté. Sinon...

De la chose noire fusa un pâle rayon qui enflamma les feuilles mortes aux pieds du ravisseur. Celui-ci beugla de terreur, lâcha son couteau, sauta sur son cheval, lui laboura les flancs de ses bottes et s’enfuit à bride abattue vers le village.

Kruger éteignit les flammèches, ramassa le couteau, trancha les liens de Violette et de Jasmin, dénoua leurs bâillons. Ils crachèrent, frottèrent leurs joues douloureuses, leurs membres engourdis, quelque peu hagards.

– Pas rester là, les pressa Kruger. Lui réveillé bientôt.

En effet Charme grognait dans les feuilles mortes, portant la main à la belle bosse qui fleurissait sur son crâne.

À la suite de l’astronaute, Violette et Jasmin s’enfoncèrent dans l’obscurité du sous-bois que le jour naissant ne perçait pas encore.

– Tu as vu, dit fièrement Kruger à Violette. Je pas tué cette fois.

CHAPITRE 9

Le Pays de la Malemort

Quand ils se furent suffisamment éloignés dans la forêt pour être certains que Charme ne risquait plus de les poursuivre, les fugitifs s'accordèrent une pause au sommet d'une colline herbue, baignée par les pâles rayons du soleil levant.

– Ton truc magique n'a pas marché, reprocha Jasmin à Kruger, en exhibant le petit cylindre de métal gris.

– Ça n'a rien fait du tout, renchérit Violette. On a été enlevés quand même... un peu par ma faute, avoua-t-elle piteusement.

Souriant dans sa barbe, Kruger sortit d'une des nombreuses poches de sa combinaison un petit boîtier noir muni de touches brillantes. Il en effleura certaines et – à la stupeur de Violette et de Jasmin – le boîtier se mit à parler, sur un fond de cavalcade :

« ... donne quoi, Genêt, en échange ?

– *Je te l'ai dit : vingt sacs de blé. Dix pour chacun. »*

Tous deux reconnurent la voix bourrue de Charme. Ils reculèrent, jetèrent autour d'eux des regards angoissés, s'attendant à voir surgir leurs ravisseurs sur leurs chevaux.

« *Dix pour toi, dix pour moi.*

– *Non, dix pour chaque gosse. Toi, t'auras – »*

Kruger coupa le son, riant franchement de la peur des deux adolescents. Il désigna le petit cylindre que Jasmin avait gardé dans la main.

– Ça prend sons, expliqua-t-il. Prend et envoie sons dans ça. (Il montra le boîtier noir.) Comme ça je écoute quoi dire vous et quoi dire gens autour. Et aussi, ça indique moi où être vous.

Jasmin fixa le boîtier, médusé, puis contempla avec respect le bout de métal dans sa paume.

– Et ainsi, comprit-il, tu as entendu notre enlèvement et tu as pu venir à notre secours...

Violette était également impressionnée par les performances

magiques de l'objet, mais elle en devinait un effet pervers : grâce à lui, Kruger pouvait écouter à distance tout ce qu'ils disaient... C'était plus dangereux que le talent de Nénuphar, qui au moins devait s'approcher des gens pour capter leurs pensées.

– Il vaut mieux le rendre, suggéra-t-elle. Comme ça, on ne risquera pas de le perdre.

Jasmin hésita, car c'était la première fois qu'il possédait un objet magique. Mais Kruger tendit la main pour le récupérer. Il le lui rendit à contrecœur.

– Je redonne à toi si nous séparés encore, promit le vieil astronaute. (Il ajouta, avec un clin d'œil à l'adresse de Violette :) Je pas envie tout écouter...

Ils se remirent en route, après que Kruger eut pris ses repères en fonction des souvenirs transmis par Biloba. D'un accord tacite, ils décidèrent d'éviter les villages dorénavant, même s'il y avait fort peu de chances que Genêt eût étendu son influence au-delà de cinq jours de marche. Violette et Jasmin commençaient à s'adapter à la vie nomade dans les bois, grâce à l'expérience de l'astronaute et à ses nombreux objets tabous : pour tuer les lapins, pour allumer le feu, pour soigner les écorchures, pour voir de près quelque chose d'éloigné...

À mesure qu'ils progressaient vers le Pays de la Malemort, la forêt se modifiait sensiblement : elle devenait moins dense, moins sombre, moins peuplée aussi. De jour en jour, les arbres se faisaient plus retors, plus chétifs ; ils s'éparpillaient, rachitiques ou moribonds, parmi une savane pelée. Le gibier se raréfiait, ainsi que les baies ou fruits comestibles. Et peu à peu, les chants des oiseaux s'éteignaient... Enfin la savane elle-même s'effaça, laissant place à une lande désolée, clairsemée de buissons revêches, parcourue par un vent qui gémissait lugubrement. Le soleil était voilé par des nuées cendreuse qui obstruaient le ciel et embrumaient les lointains.

Violette avançait avec une réticence croissante, car elle commençait à percevoir les miasmes de mort qui émanaient de ce trouble horizon vers lequel ils se dirigeaient : comme un souffle immatériel, corrosif et glacé, qui la faisait trembler de froid et de peur. En outre, la faim la tenaillait, car ils avaient fort peu mangé la veille et

elle savait qu'ils ne trouveraient rien au Pays de la Malemort – rien qui ne soit délétère ou empoisonné.

Tandis qu'ils s'en approchaient lentement, marchant avec peine sur un sol grumeleux, des formes indistinctes sourdaient de la brume. Des formes chaotiques, déchiquetées, qui n'avaient rien de naturel.

Comme Violette, Jasmin était empli d'anxiété devant ce paysage morbide, même s'il n'en ressentait pas les émanations mortelles avec autant d'acuité qu'elle, que son don rendait très sensible. Mais il faisait confiance à Kruger : il était tombé là, avait survécu, s'en était sorti ; pourquoi pas eux ? Et puis sa magie était certainement capable de tenir en respect les Créatures des Ruines...

Vers le milieu du jour, ils tombèrent sur les vestiges d'une ancienne route qui coupait la lande en droite ligne. Seul son tracé était encore visible, tantôt en creux, tantôt surélevé, compensant les reliefs du terrain. Sa largeur était impressionnante : Jasmin essaya d'imaginer la taille gigantesque des charrettes qui circulaient dessus, au temps des Âges Sombres. Par endroits, le sol était recouvert de plaques plus ou moins désagrégées d'une substance noire, ferme sous les pieds, mais qui n'était ni de la terre ni de la roche.

– Ça être... (Kruger employa un mot qu'ils ne comprirent pas : *autoroute*.) Mener droit à Pays de Malemort.

Ils suivirent donc ce tracé rectiligne à travers la plaine. Autour d'eux, de plus en plus nombreux, gisaient des vestiges des Âges Sombres, sur le chemin, les bas-côtés ou dans la lande : carcasses informes rongées par la rouille, squelettes d'immenses bâtiments envahis de ronces, panneaux brisés et enfoncés dans la boue... L'air véhiculait des relents acides, piquants, métalliques, et cette vibration qui faisait frissonner Violette, que Jasmin ressentait lui aussi à présent.

Quant à Kruger, il pressait le pas, et sa nervosité croissait tandis qu'ils approchaient de la cité dont les formes anguleuses déchiraient sinistrement la brume. Comme si son module qui l'attendait là-bas, sur la place, devait lui apporter toutes les réponses, décider de son avenir. Il n'osait envisager qu'il ne trouverait rien d'autre qu'un appareil écrasé, hors d'usage, pillé et saccagé. Il espérait un message, un signe, quelque chose attestant qu'une enclave technologique existait quelque part,

qu'on l'avait repéré, qu'on tentait de le rejoindre. Qu'il n'était pas l'ultime survivant d'un âge révolu...

*
* *

Au bout du huitième jour de marche, ils atteignirent enfin le Pays de la Malemort. Blafard dans le mauve du soir, dressant ses ruines crayeuses au milieu de la plaine désolée. Le décor était tel que Jasmin l'avait vu en rêve : pans de murs corrodés, rues défoncées et jonchées de débris, monticules de gravats où poussaient des plantes rampantes et incolores ; sol craquelé, parsemé de ces vilaines croûtes noirâtres ; odeur de rouille, d'acide et de pourriture. Et cette vibration ténue, imperceptible mais qu'ils ressentaient au tréfonds de leur corps et qui leur glaçait les os – cette très ancienne abomination, dont seul Kruger connaissait le nom : *radioactivité*...

Osant à peine respirer, Violette se cramponnait à Jasmin qui marchait dans les pas de l'astronaute. Pâle et silencieux, le garçon se demandait s'il avait bien fait de suivre Kruger au milieu de ce cauchemar – son cauchemar... Car ce pays était maudit. Tous deux connaissaient les légendes à son sujet, que le vieux Chêne racontait à la veillée, quand il avait encore toute sa tête : comment les sorciers des Âges Sombres bâtirent des tours montant jusqu'au ciel, dans des matériaux que Mère-Nature n'avait jamais créés ; comment ils construisirent des machines qui multipliaient leurs forces à l'infini, leur donnaient tous pouvoirs d'asservir Mère-Nature et même de modifier le climat ; comment les démons qu'ils avaient ainsi libérés se retournèrent contre eux et les détruisirent par le feu, le sang, le poison et la Malemort... La Malemort qui rôde toujours en compagnie des Créatures des Ruines – descendants dégénérés des sorciers des Âges Sombres –, la Malemort qui ronge et corrompt, souffle invisible du Chaos.

Kruger contemplait cette désolation avec d'autres yeux : ceux du souvenir. Il croyait reconnaître, sous ces vestiges qui dressaient leurs chicots de béton dans les feux du couchant, le tracé de rues familières. Cette morne étendue qu'ils abordaient, couverte de lichens rampants, n'était-ce pas jadis un square ombragé où gazouillait une fontaine ? Se

serait-il promené ici, avec son amie... quel était son nom déjà ? Il revoyait les amoureux sur les bancs, les anciens nourrissant les pigeons, les écureuils dans les arbres, les marchands de glaces et les gosses aux yeux gourmands... La gorge serrée, Kruger parcourut d'un regard circulaire le champ de ruines qui sombrait dans le crépuscule. Cet amas de décombres, là-bas, aurait pu être le cinéma... Et de ce côté se trouvait un petit café à la terrasse très agréable, où il s'asseyait souvent avec... comment s'appelait-elle ? Impossible de retrouver son nom. Il y avait des siècles de cela...

Que s'était-il passé ? Oh, il s'en doutait : guerre meurtrière, catastrophe nucléaire... Il préférerait ne pas savoir. Le passé était détruit, seul comptait le présent désormais, et peut-être l'avenir, s'il existait encore quelque part. Refoulant ses souvenirs – et ce vertige temporel qu'ils provoquaient en lui –, Kruger se remit en marche, Violette et Jasmin sur ses talons.

CHAPITRE 10

Les sauveteurs

La machine volante gisait bien à l'endroit dont Jasmin avait rêvé : au fond de la place, à demi encastrée dans un immeuble éventré, qui avait dû être somptueux naguère – peut-être un temple ou un palais... En s'écrasant, l'appareil avait creusé un sillon de feu dans le sol, une large tranchée calcinée que les lichens vivaces commençaient déjà à envahir. Une espèce de liane avait pris possession du module lui-même, qu'elle enserrait dans un réseau de tentacules gris, ligneux et visqueux. Bientôt, celui-ci ne serait plus qu'une ruine parmi les autres...

Pour le moment, le module avait encore une allure imposante : haut comme une maison, noir et sphérique, ses flancs carbonisés portant de mystérieuses inscriptions. Jasmin le contempla longuement, le souffle coupé. C'était donc avec cela qu'on allait dans les étoiles... Violette était effrayée par les dimensions de cette chose qui, malgré son état de décrépitude, semblait couvrir une puissance phénoménale. Pas question qu'elle y entre, jamais de la vie !

Jasmin suivit Kruger qui avait dégainé son laser et s'approchait du module à pas circonspects : qui sait ce qu'il pouvait abriter à présent... Il fit signe au garçon de rester en arrière, se plaqua contre le montant faussé du sas, risqua un œil dans l'obscurité de l'intérieur, son arme pointée. Silence, immobilité. Il se risqua à allumer sa torche solaire, dont il usait avec parcimonie car elle était très usée. Pas âme qui vive... Comme il s'y attendait, l'habacle avait été saccagé, ravagé, dépouillé de tout ce qui pouvait s'arracher, s'emporter. Seul le bloc radio avait été épargné : il était conçu pour résister à tout, même à un crash.

Le cœur battant d'émotion, Kruger pénétra dans son module, balaya du siège de pilotage défoncé les débris qui le couvraient, s'assit devant la radio, déverrouilla l'épaisse plaque de protection, l'enclencha – pourvu qu'elle ait encore assez d'énergie...

L'écran de contrôle de l'appareil s'alluma faiblement.

Pas de message, afficha-t-il.

Kruger s'affala contre le dossier, accablé par le désespoir.

Il n'y avait pas d'enclave technologique préservée, pas de civilisation évoluée sur l'autre face du globe, pas de satellite d'observation en orbite. Il était seul, seul depuis des siècles.

Depuis quand, au fait ? Il se pencha pour déchiffrer la date sur l'écran, mais elle était totalement fantaisiste : *20 juin 20317*. L'horloge interne du module avait dû être dérégulée par le crash. Même ça, il ne pouvait pas le savoir.

Il se ressaisit. Les secours éventuels ne connaissaient pas la fréquence de réception de son appareil, voilà tout : c'était à lui d'émettre, de se faire reconnaître. Et les fréquences d'urgence, il les connaissait par cœur. Peut-être, avec de la chance, n'avaient-elles pas changé...

Il lança des appels, balayant les fréquences :

– *Mayday, mayday*, ici module échoué, me recevez-vous ?...
Mayday, mayday, ici module échoué, SOS, *mayday*, vous me recevez ?...

Ne voyant pas Kruger ressortir, Jasmin avait pénétré à son tour dans l'habacle. Il n'avait pas assez d'yeux pour tout voir, de doigts pour toucher. Bien que ce lieu fût partiellement détruit, ce qu'il en restait était tellement étrange et incompréhensible qu'il doutait que cela pût être fabriqué jadis par des hommes – même de grands sorciers...

Quant à Violette, demeurée à distance prudente, elle n'avait qu'une envie : fuir, fuir au plus vite cette machine menaçante, ce pays maudit. Retrouver la forêt de Mère-Nature, exubérante et joyeuse... Tournant le dos au module, elle contemplait tristement les ruines qui se fondaient dans le crépuscule, sombres et sans vie...

Sans vie ?

Des ombres bougeaient parmi les gravats, des silhouettes décharnées se faufilaient entre les pans de murs, des formes grêles sautaient des fenêtres brisées, des créatures malingres accouraient vers le module !

Violette poussa un cri strident – d'alarme, d'effroi, d'horreur.

Ces créatures ressemblaient à des hommes, mais n'en étaient pas. Grisâtres, squelettiques, vêtues de chiffes immondes, couvertes de

plaies, furoncles et bubons purulents, elles crapahutaient dans la pénombre en bavant et ricanant. Leurs yeux luisaient rouge sang, et la folie émanait d'eux comme une odeur de pourriture.

Les monstres se déployèrent sur la place, cernant le module. Violette s'engouffra dans le sas – elle n'avait pas le choix. Elle se heurta à Jasmin qui découvrait la scène, effaré.

– Les Créatures des Ruines ! cria-t-il. KRUGER !!!

L'homme d'argent ne répondit pas, médusé. Son souhait s'accomplissait : à cet instant précis, sa radio recevait une réponse.

*
* *

Sans un mot, Kruger tendit son laser à Jasmin, puis se pencha sur l'appareil : l'instant était trop crucial pour le laisser échapper.

– *Mission de sauvetage à module échoué, est-ce que vous m'entendez ? Répondez. Je répète, mission de sauvetage à...*

– Oui, oui, je vous entends, répondit Kruger, la gorge nouée par l'émotion. (Ils parlaient sa langue !) Je vous reçois 3 sur 5. À vous.

– *Ne sortez pas du module. Nous rejoignons votre position dans environ huit minutes. Gardez le contact.*

Pendant ce temps, Jasmin tripotait gauchement le laser, intimidé par cette arme absolue. Son fonctionnement de base, tel qu'il avait pu l'observer, était simple : il suffisait d'appuyer sur le gros bouton rouge à l'emplacement de l'index. Il hésitait encore, mais un coup d'œil au-dehors le décida : les monstres les plus proches étaient sur le point de bondir dans le module. Dès qu'ils aperçurent Jasmin, ils se mirent à hurler et leurs yeux rouges s'allumèrent de convoitise.

Il tira. Une créature tomba, recroquevillée comme une araignée écrasée. Les autres reculèrent en glapissant d'effroi.

La main de Jasmin tremblait. C'était la première fois qu'il tuait un homme, même si ces êtres dégénérés ne méritaient guère ce nom... Il lança un regard anxieux à Violette – qui n'avait rien vu, accroupie au fond de l'habitacle, la tête dans les bras. Kruger, à ses côtés, restait absorbé par son appareil, communiquant les coordonnées du module aux sauveteurs.

Les Créatures des Ruines revenaient à l'attaque, hurlantes et furieuses. Jasmin tira de nouveau, longuement, opérant un balayage, les traits tordus de terreur. Il faucha plusieurs d'entre elles, mais cela n'arrêta pas les autres : l'effet de surprise était passé. Elles s'écartaient d'un bond des victimes, ou leur marchaient dessus, et s'élançaient vers l'appareil en grappes désordonnées.

Jasmin tirait sans cesse, le laser chauffait et vibrait dans sa main crispée, son rayon blême causait des ravages parmi les monstres mais freinait à peine leur offensive. L'air puait la chair carbonisée, résonnait de leurs cris d'agonie...

... Et peu à peu le rayon faiblissait, ne parvenait plus à contenir l'assaut : les créatures touchées ne tombaient plus recroquevillées comme des araignées ; elles criaient, trébuchaient, s'ébrouaient, puis revenaient à la charge, hurlant leur folie meurtrière, leur victoire imminente.

– Kruger ! cria Jasmin paniqué. Ça ne marche plus !

Le vieil astronaute prit soudain conscience de l'urgence de la situation. Il aperçut les faces grisâtres et vérolées à la porte du module. Ces êtres monstrueux tentaient d'agripper les montants de leurs doigts décharnés. Le rayon du laser les aveuglait encore – plus pour longtemps : sa batterie était épuisée. Jasmin reculait, au bord de la panique.

Kruger bondit à ses côtés, chercha frénétiquement dans ses nombreuses poches et étuis quelque chose qui pût servir d'arme. Il tomba sur le couteau de l'acolyte de Charme, qu'il avait conservé.

– Nous tenir, dit-il à Jasmin. Eux venir dans peu de temps.

– Qui ? coassa le garçon d'une voix étranglée.

– Je ne sais. Sauveteurs.

Kruger se rua en avant, avec de grands moulinets de son couteau, et parvint à repousser trois créatures qui se bousculaient dans le sas, blessant l'une d'elles. Mais il ne tiendrait pas longtemps avec une arme si dérisoire. D'autres se pointaient déjà, piétinant le blessé, écumanes et folles...

Jasmin aussi cherchait une arme, regardant avec affolement autour de lui. Il aurait voulu aider Kruger, mais le sas était trop étroit pour

qu'ils s'y tiennent à deux, et l'homme d'argent occupait tout l'espace, frappait de son couteau, du poing, du pied, se démenait comme un diable en hurlant de rage – or les créatures étaient trop nombreuses, montaient sans cesse à l'assaut – l'une d'elles réussit à lui agripper une jambe.

Ce qui le déséquilibra.

Il vacilla, tenta de se rétablir, se cramponna au montant du sas... Peine perdue : des dizaines de mains griffues crochaient dans son vêtement, l'attiraient à elles. Kruger tomba au milieu de la mêlée grouillante... qui se referma sur lui en poussant d'horribles gloussements et gargouillements. Il hurla, du sang jaillit sous les yeux de Jasmin horrifié, terrorisé.

Le garçon avait réussi non sans mal à arracher un tronçon d'un montant du siège et, avec ce bout de ferraille rouillé, faisait face à deux créatures qui levaient la tête vers lui, bouche sanguinolente, l'un d'eux mastiquant encore. Leurs yeux rougeoyants brasillaient d'une faim inassouvie, inextinguible.

Elles se hissèrent sur le seuil, Jasmin recula, son morceau de longeron tremblant dans sa main, jeta un coup d'œil à Violette toujours recroquevillée au fond du module, les mains sur la tête – un ultime regard... Pourvu que ces monstres les tuent vite...

Il y eut alors comme un flottement parmi les assaillants, un instant de silence, d'hésitation. Que se passait-il ? Se préparaient-ils pour l'assaut final ?

Les créatures levaient la tête vers le ciel... d'où tombaient une intense lumière blanche ainsi qu'un sifflement croissant. Strident. Assourdissant. Elles gémirent, les mains sur les oreilles, reculèrent en courbant l'échine, s'enfuirent ventre à terre en couinant de frayeur, se fondirent en un rien de temps parmi les ruines obscures.

Les jambes flageolantes, Jasmin gagna la porte du module. La première chose qu'il vit fut le corps de Kruger par terre, son vêtement tout déchiré, inondé de sang. Mort, sans doute, car il ne bougeait pas, ne réagissait pas à... ce qui descendait du ciel, émettant ce sifflement tonitruant, occultant les derniers feux du couchant : c'était une lumière comme Jasmin n'en avait jamais vu, une constellation de petits soleils

flamboyants, d'un blanc aveuglant.

Réalisant, du fond de son horreur, qu'un événement extraordinaire était en train de se produire, Violette émergea du cocon de ses bras, s'extirpa de son recoin et rejoignit d'un pas incertain Jasmin dans le sas. Elle se boucha les oreilles, mais ses yeux s'écarquillèrent.

Le vaisseau atterrissait au milieu de la place, dans une envolée de débris et de lichens. Les petits soleils s'éteignirent progressivement, le sifflement vrillant s'atténua jusqu'à un souffle sourd. L'engin mesurait au moins trois fois la taille du module de Kruger, et sa forme évoquait une espèce de crapaud géant. Il était tout entier d'un noir mat, sauf sa partie supérieure, vitrifiée et illuminée de l'intérieur. Cinq grandes lettres rouges ornaient les flancs de l'appareil :

M A A R S

Jasmin devina qu'il s'agissait là des « sauveteurs » avec lesquels Kruger parlait durant l'attaque des Créatures des Ruines. Il avait communiqué avec ceux qui occupaient cette nouvelle machine volante, à l'aide d'un instrument semblable au cylindre magique...

Une ouverture brillante s'élargit à la base du vaisseau posé sur de puissants vérins. Une rampe glissa jusqu'au sol. Deux silhouettes se dessinèrent dans la vive lumière, descendirent la rampe à pas lourds. Jasmin sursauta – car il reconnaissait les combinaisons orange qu'il avait vues dans son rêve de désert... Les mêmes masques respiratoires étaient appliqués sur les visages, cachant leurs traits. Les lettres MAARS s'étaient en noir et gras sur leur poitrine.

Violette et Jasmin, trop impressionnés pour oser s'approcher, suivirent des yeux ces deux humains orange qui venaient vers eux, enjambant avec précaution les cadavres encore fumants des Créatures des Ruines. Ils s'arrêtèrent devant Kruger, s'accroupirent pour l'examiner brièvement, se redressèrent en hochant la tête – ce qui confirma l'appréhension de Jasmin : Kruger était mort.

Puis ils levèrent les yeux sur les deux adolescents serrés l'un contre l'autre, tout tremblants, à la porte du module. L'un d'eux pointa vers eux un petit cylindre noir et Jasmin tendit la main, pensant qu'ils le

lui donnaient pour communiquer ou quelque chose comme ça. Mais le cylindre émit une brume légère, qui atteignit à la fois Violette et Jasmin...

... pénétra dans leurs poumons, leurs veines, leur cerveau, leur esprit, effaça leur conscience...

... Ils tombèrent...

... dans les bras des deux hommes orange.

CHAPITRE 11

MAARS 713-B

... Une étoile. Une petite étoile, couleur pêche, au doux éclat. Toute proche. Un ciel lisse et brillant, bleu nuit. Jasmin flottait sur un nuage. Nul doute qu'il rêvait. Sa main tâta le nuage sous lui, éprouva sa texture : une sorte de mousse épaisse et compacte. Puis elle se tendit vers le ciel, le toucha aussi. C'était lisse, tiède, soyeux. Une matière inconnue. Ses yeux accommodant, il distingua mieux l'étoile : elle était encastrée dans le plafond bleu nuit. Elle éclairait, mais ne chauffait pas, n'aveuglait pas non plus. Une sorte de torche protégée par une surface transparente.

Alors Jasmin réalisa qu'il ne rêvait pas : les détails étaient trop présents, trop concrets. Il constata qu'il était allongé sur un lit de mousse jaune et couvert d'une mince pellicule dorée qui lui tenait chaud. Cette couchette était insérée dans la paroi azur d'une étroite cabine. La paroi opposée présentait une alvéole semblable... où reposait... *Violette* !

Jasmin voulut se lever – un peu trop vite : sa tête heurta le plafond bas. Il retomba sur la mousse, saisi de vertiges. Tout se mélangeait dans son esprit, il ne savait pas où il était, ce qu'il faisait là, ce qui s'était passé...

La porte de la cabine coulisssa. Une douce lumière émana du plafond, s'aviva progressivement. Clignant des yeux, Jasmin distingua une femme élancée, moulée dans sa combinaison orange, arborant sur la poitrine les cinq lettres énigmatiques. Son visage allongé était très brun de peau, presque cuivré. Elle était chauve, sans sourcils, et ses yeux étaient tellement clairs qu'ils paraissaient incolores. Toutefois cet aspect étrange et froid était tempéré par un franc sourire qui enjolivait ses lèvres minces.

– Tu es un peu perdu, n'est-ce pas ? remarqua-t-elle. Mais ne t'inquiète pas : l'effet s'évanouit rapidement.

Elle avait un accent bizarre, néanmoins Jasmin la comprenait : elle

s'exprimait dans sa langue, mieux que Kruger.

– L'effet de quoi ? demanda-t-il.

– L'anesthésique. (Il fronça les sourcils, interloqué. Elle précisa :) Un genre de gaz. Tu comprends ? Incolore, inodore, indolore. Mais qui aussitôt t'endort.

Il hocha la tête. Un gaz... ce cylindre noir tendu vers lui... Les souvenirs lui revenaient peu à peu : les Créatures des Ruines... Kruger qui tombait... la lumière aveuglante... les deux êtres masqués... Kruger ! Était-il... ? Il s'apprêtait à poser la question quand un soupir lui parvint de l'alvéole d'en face : Violette émergeait à son tour.

La femme aida Jasmin à se lever. Peu assuré sur ses jambes, il tituba jusqu'à la couchette de Violette. L'expression égarée de la jeune fille se rasséréna à la vue de son ami. Elle lui tendit les bras et ils s'étreignirent, soulagés d'être réunis, sous le regard transparent de la femme chauve. Essoufflée, elle avait déplié un strapontin de la paroi pour s'asseoir.

Violette recouvra assez de clarté d'esprit pour demander :

– Où est-on ?

– Dans la machine volante, j'imagine, répondit Jasmin.

Il se tourna vers la femme.

– Tout à fait, confirma-t-elle. Vous vous trouvez dans le module d'intervention de la mission MAARS 713-B, dont je suis la commandante. Je m'appelle Elysia et je suis prête à répondre à toutes vos questions. Je suppose que vous n'en manquez pas.

Certes non, ils n'en manquaient pas. Elles se bousculaient dans leur tête, trop petite pour assimiler d'un coup tant de nouveautés. Ce fut Violette qui posa la première, la plus évidente, la plus angoissante aussi :

– Vous allez nous tuer ?

Elle frémit au souvenir de Kruger gisant sur la place et des deux êtres orange penchés sur lui... Orange, comme l'étrange vêtement que portait cette étrange femme.

– Certainement pas, sourit Elysia. Nous ne tuons personne.

– Et Kruger ? questionna Jasmin. Est-il... ?

Il ne put poursuivre : une grosse boule s'était formée dans sa gorge,

qui l'empêchait de parler. Il réalisa à cet instant qu'il avait beaucoup aimé Kruger, durant les quelques jours qu'ils avaient passés ensemble. Cet homme avait été comme un père pour lui, ou plutôt comme un oncle lointain, d'un autre pays ayant d'autres mœurs... Jasmin saisit sa patte de lapin qu'il se mit à caresser, en un geste machinal de réconfort.

Le sourire d'Elysia s'était évanoui :

– Je suppose que celui que tu appelles Kruger était cet homme sur la place, baignant dans son sang... Hélas, nous n'avons rien pu faire pour lui. Il était déjà mort quand nous avons fait fuir ces horribles créatures. (Elle soupira.) Vous le connaissiez bien ?

– Il m'a sauvé la vie, répondit Jasmin d'un ton morne.

– Oh, je vois. (Un bref sourire de compassion.)

– Il était magicien, mais pas sorcier, expliqua Violette. Il... il venait d'ailleurs. Du ciel, des étoiles. Comme vous peut-être, ajouta-t-elle, saisie d'une intuition. Et toi, tu le connaissais ?

Elysia secoua la tête.

– Non. Et c'est bien là le problème. Cet homme n'était pas des nôtres. Il venait... du passé, pour ainsi dire. (Elle soupira de nouveau.) Il aurait tellement pu nous en apprendre ! Mais nous sommes arrivés trop tard... juste un peu trop tard. Quel dommage, après trois mois de voyage et presque un mois de recherches... au moment où nous le tenions enfin !

– Qu'est-ce que vous lui vouliez, à Kruger ? demanda Violette d'un ton presque agressif.

– Qu'il nous parle. Nous explique. Nous raconte ce qu'il faisait en orbite, endormi dans son module depuis quatre cent cinquante ans. Nous parle de l'époque que vous appelez les Âges Sombres, où il avait manifestement vécu. Pendant nos recherches, nous avons pu analyser les restes du vaisseau mère en orbite et reconstituer une partie de son histoire, mais...

– C'est quoi, son histoire ? s'enquit Jasmin. On n'en a pas su grand-chose, hormis qu'il était tombé du ciel dans une machine volante. Il ne parlait pas très bien notre langue.

– Ah ? Dommage... J'aimerais savoir tout ce qu'il vous a dit justement. À propos de son... voyage, des Âges Sombres, tout ça. Vous

vous en souvenez ?

Violette et Jasmin se lancèrent alors dans un récit assez disparate et décousu de leur rencontre avec Kruger et des quelques jours qu'ils avaient passés avec lui. Elysia hochait la tête et posait des questions, mais une moue dépitée s'allongeait peu à peu sur son visage : ce n'était pas ce genre d'informations qu'elle recherchait.

Puis Jasmin insista pour qu'elle leur narre ce qu'elle savait de Kruger, car c'était ainsi que ça se passait dans les veillées au village : chacun à son tour racontait une histoire.

– Il n'y a pas grand-chose à en dire, répondit-elle. Il y a quelques mois, l'un de nos satellites d'observation – des « yeux dans le ciel », si vous préférez, qui regardent ce qui se passe sur la Terre, précisa-t-elle devant l'expression ahurie des deux adolescents –, l'un de nos satellites, donc, a repéré une collision en orbite, suivie du largage d'un élément vers la planète. Normalement, nous aurions classé cette information sans suite : il existe des milliers d'épaves et de débris en orbite, qui parfois se percutent et vont se désintégrer dans l'atmosphère, ça ne prête pas à conséquence. Mais notre satellite a suivi la chute de cet élément, qui, lui, ne s'est pas désintégré. Il est tombé dans une zone infectée, radioactive, et un *être vivant* en est sorti. Un homme, d'après les images. Cela justifiait largement que l'on vienne y voir de plus près. Car soit cet homme avait été envoyé récemment dans l'espace depuis la Terre – auquel cas quelque chose d'important avait totalement échappé à nos satellites –, soit il tournait en orbite depuis *très longtemps*, probablement cryogénisé – endormi, si vous voulez. Dans les deux cas, il était vital qu'on le récupère. Il nous a fallu du temps pour préparer et effectuer le voyage. À notre arrivée, bien sûr, cet homme avait disparu. Comment le retrouver dans cette jungle qu'est devenue la Terre ? Mais par chance, il est revenu à son module. Par chance, il a lancé un appel que nous avons pu capter. Par chance, nous étions assez proches. Et par malchance, nous sommes arrivés une minute trop tard...

Violette et Jasmin échangèrent un regard dubitatif. Ils n'avaient pas tout compris de la tirade d'Elysia, loin de là, mais une chose leur paraissait claire en tout cas : ces gens-là venaient de très loin. D'encore plus loin que Kruger qui, d'après ce que Jasmin avait saisi, s'était

contenté de tourner autour de la Terre.

– Tu viens de... du ciel ? demanda-t-il. Des étoiles ?

– Oui. Enfin, de Mars. Notre planète natale.

– Kruger nous a parlé des planètes, se rappela Jasmin. (Il soupira, le cœur lourd.) Ses yeux s'allumaient quand il en parlait. C'est très, très loin au fond du ciel... si loin qu'on ne les voit même pas.

– Immensément loin, oui, sourit Elysia. Il nous faut trois mois pour venir ici, sur Terre. Et autant pour le retour. C'est pourquoi nous n'effectuons pas souvent un tel voyage. (Elle soupira, s'affaissa sur le strapontin. Elle paraissait accablée.) Cette pesanteur terrienne... je ne suis pas habituée. Tout est plus léger sur Mars.

– Mais vous habitez si loin, et tu parles notre langue, releva Violette. Tu nous connais donc ?

– Bien sûr. Nous vous étudions depuis toujours. Nous avons des satellites... (Elle rectifia :) Des yeux dans le ciel. Qui observent ce qui se passe, surveillent ce que vous faites. Pas dans le détail, mais dans les grandes lignes...

– Pourquoi ? demandèrent ensemble Violette et Jasmin, qui échangèrent un bref regard de connivence.

– Pour nous assurer que vous n'évoluez pas trop vite, répondit Elysia avec un franc sourire. Que vous demeurez une société agraire et pastorale, primitive et globalement pacifique.

– Mais pourquoi ? ! s'exclama de nouveau Jasmin. Vous vivez comme des grands sorciers des Âges Sombres, vous avez toute cette magie sous la main et vous nous laissez croupir ignorants dans nos forêts, à rendre grâce à Mère-Nature pour quelques maigres épis de blé et à nous faire dévorer par les panthères ! Ce n'est pas juste !

– Mais c'est ainsi. (Elysia haussa les épaules.) Ce n'est pas nous qui avons lancé ce programme. Il a démarré il y a quatre cents ans, quand nos ancêtres ont quitté la Terre agonisante – du moins, l'humanité était agonisante, à cette époque que vous nommez les Âges Sombres – pour fonder sur Mars une colonie permanente. Au début, les conditions de vie étaient extrêmement difficiles, mais jamais nous ne sommes retournés vivre sur Terre. Nous l'avons mise en quarantaine, pour des siècles et des siècles. Cependant, nous étudions son évolution, sa

renaissance. Le retour de la nature, des forêts sauvages. La lente stabilisation du climat. La radioactivité qui décroît peu à peu. Et nous constatons que des hommes ont survécu. Certains dégénérés, mutants, condamnés à terme, mais néanmoins prolifiques : ceux que vous nommez les « Créatures des Ruines ». Et vous autres, les « normaux », qui avez réussi à vous hisser hors de la fange, à sortir de l'état sauvage. Qui avez péniblement, opiniâtrement rebâti une société, pleine de tabous, de craintes et d'interdits, certes, mais néanmoins saine et paisible. (Elle soupira, reprit son souffle.) Nous ne voulons pas que les Terriens accèdent trop vite à la technologie, recommencent à tout détruire et à se faire la guerre. Nous voulons que la Terre redevienne un paradis, même si les panthères y dévorent les garçons désarmés. Vous me suivez ?

– Non, avoua Jasmin.

– Oui, affirma Violette, qui sentait monter la révolte en elle. Si je comprends bien, vous décidez pour nous de ce qui est bon ou mauvais. Vous êtes comme des dieux, en quelque sorte ? Nous devons vous vénérer, peut-être ? Comme si Mère-Nature ne nous suffisait pas !

– Certainement pas, rétorqua Elysia. Nous sommes juste des gens comme vous, qui essayons péniblement, opiniâtrement de bâtir une société juste un peu différente de la vôtre. La différence étant que le monde où nous avons débarqué n'était pas malade comme la Terre, il était totalement mort. Nous avons dû lui insuffler la vie. C'est ce que nous faisons depuis quatre siècles : terraformer notre planète. N'est-ce pas là une belle et noble mission ?

La porte de la cabine s'ouvrit sur un homme aussi grand qu'Elysia, pareillement hâlé et buriné, portant le même habit orange moulant. Sans doute l'un des deux qui étaient sortis de la machine volante.

– Commandante, il faudrait qu'on décolle sans tarder. Ces saletés grouillent partout là-dehors et le délai d'intervention maximum, d'après le règlement...

– Le règlement, c'est moi qui en décide, répliqua sèchement Elysia. Je n'ai pas fini avec ces enfants. Il est hors de question de les embarquer sans qu'ils sachent ce qui les attend.

L'homme haussa les épaules et ressortit. La porte glissa toute seule

derrière lui.

– Vous voulez nous emmener ? s’alarma Violette. Dans les étoiles ?

– C’est vrai ? (Les yeux de Jasmin s’illuminèrent à cette perspective.)

– C’est bien possible, oui, confirma Elysia. Votre... capture, si j’ose dire, constitue une extension imprévue de la mission 713-B. Vous apporteriez un sang neuf à la colonie... et nous avons sur Mars les moyens de découvrir ce que vous a dit Kruger. Pendant que vous étiez endormis, j’ai appelé mes... supérieurs, qui m’ont donné le feu vert. Mais rien n’est imposé, vous avez le choix. Vous pouvez aussi rentrer chez vous.

– Avec tout ce qu’on sait maintenant ? douta Jasmin.

– Non, avoua la commandante. Si vous refusez, cette rencontre sera effacée de votre mémoire. Vous vous réveillerez quelque part dans la forêt, avec l’impression d’avoir fait un rêve bizarre, tout au plus.

Violette et Jasmin échangèrent un regard dubitatif, pas certains de pencher tous deux vers la même décision.

– C’est comment, la vie sur Mars ? interrogea le garçon.

– Très difficile. Il y fait froid. L’air est irrespirable, la pression très faible, et il y a des tempêtes de sable. Les trois quarts de la planète sont un désert de sable rouge et de cailloux, et le quart restant est semé d’une mousse bleuâtre qui ne ressemble guère à de la végétation. Bref, le paysage est parfois grandiose, mais plutôt morne en général. Les cités sont sous dôme, petites et confinées, on y vit dans la promiscuité. Les espaces de verdure sont rares et plutôt chétifs. L’eau, sans cesse recyclée, a un goût infect. On travaille très durement. On est souvent confrontés à des problèmes vitaux, concernant l’air, l’eau ou la nourriture. Oui, c’est une vie très difficile. (Elysia sourit, et son clair regard s’adoucit d’une nuance rêveuse.) Mais je ne l’échangerais pas contre la plus douce de vos forêts.

– C’est terrifiant, frémit Violette.

– C’est excitant, prononça Jasmin en même temps.

Ils se regardèrent de nouveau, troublés : chacun percevait la faille qui s’ouvrait entre eux.

Elysia se leva.

– Je vous laisse réfléchir. Prenez votre temps : c'est une décision importante pour vous.

Elle sortit doucement de la cabine, laissant Violette et Jasmin à leurs regards voilés par ce terrible dilemme.

Un départ douloureux

Le décollage du module et sa montée en orbite ne durèrent que sept minutes, mais ce furent les minutes les plus longues de la vie de Jasmin.

Tout d'abord, Elysia lui demanda de retourner dans l'alvéole, où des sangles automatiques sorties de la paroi l'arrimèrent solidement. Elle lui préconisa d'avalier sa salive ou de bâiller si ses oreilles se bouchaient ou se mettaient à bourdonner. Elle lui indiqua un masque à oxygène, placé sous la couchette, à utiliser s'il éprouvait des difficultés à respirer. Elle lui dit de ne pas s'affoler quoi qu'il arrive, de respirer calmement, et que les sangles se rétracteraient d'elles-mêmes une fois tout danger écarté. Puis elle le laissa seul.

Attaché sur sa couchette, tête penchée de côté, Jasmin contemplait celle où s'était éveillée Violette, quelque temps auparavant, et qui était vide à présent. Il poussa un profond soupir, le cœur à la fois gros de chagrin et serré par l'angoisse. De quel danger parlait Elysia – ou plutôt, n'avait-elle *pas* parlé ? Tous ces préparatifs et recommandations ne lui disaient rien qui vaille. Il avait envie de voir, savoir, découvrir, c'était sûr, il éprouvait une curiosité insatiable, mais...

Mais Violette n'était plus avec lui, elle n'avait pas voulu le suivre dans cette aventure. Il allait se retrouver seul dans un monde inconnu, peut-être hostile, peut-être encore pire que l'horrible Pays de la Malemort. Peut-être qu'il mourrait là-haut, ou qu'il ne reviendrait *jamaïs*. Rien qu'à cette idée, à la pensée de tout ce qu'il abandonnait derrière lui (*Violette...*), ses yeux s'emplirent de larmes et une grosse boule se forma dans sa gorge.

Il y porta la main, ressentit l'absence de la fine lanière de cuir au bout de laquelle pendouillait sa patte de lapin fétiche. Il y avait cinq ans de cela, il avait trouvé dans la forêt les restes de l'animal, sans doute dévoré par un loup ou un renard. Sa mère Marguerite lui avait dit que ça portait chance, son père Méléze l'avait nettoyée et apprêtée, et lui avait

fabriqué ce pendentif. Depuis, Jasmin ne l'avait plus jamais quittée. Violette l'avait souvent taquiné là-dessus, et sur sa manie de la tripoter à tout bout de champ. Lui avait-elle réellement porté chance ? Il n'aurait su le dire. Quoi qu'il en soit, au moment des adieux, quand il était devenu évident que Violette ne voulait pas l'accompagner sur Mars, Jasmin lui avait donné sa patte de lapin, saisi d'une impulsion subite. En principe, il n'avait pas le droit de donner quoi que ce soit à Violette : son souvenir de sa rencontre avec ces gens de Mars allait être effacé, et Elysia avait bien précisé qu'elle ne devait posséder *aucun* objet, écrit, enregistrement ou autre élément qui puisse le lui rappeler. Mais une patte de lapin, quand même ! Quoi de plus anodin ?

– Tiens, avait-il murmuré à Violette en larmes, en lui passant son pendentif autour du cou. Tu en auras plus besoin que moi.

Il doutait en effet que, dans la colonie martienne décrite par Elysia, sa patte de lapin serve à quoi que ce soit. La magie de ce monde reposait sur tout autre chose, pressentait-il : un pouvoir ancien et terrible, généré par les machines et issu tout droit des Âges Sombres.

Violette l'avait d'abord refusée, puis avait fini par l'accepter quand elle avait compris que ce serait le seul souvenir qu'il lui resterait des derniers moments passés avec le garçon qu'elle aimait. « Je reviendrai », lui avait-il affirmé, sans en avoir aucunement la certitude. Puis ils étaient restés serrés l'un contre l'autre, à pleurer et s'embrasser, ne trouvant plus de mots pour exprimer leur douleur, jusqu'à ce que Jasmin fût sur le point de renoncer – c'est alors que les deux subordonnés d'Elysia étaient venus chercher Violette pour l'emmener dans un autre compartiment du module.

– Qu'est-ce que vous allez lui faire ? s'était inquiété Jasmin, regrettant déjà leur séparation.

– Rien de méchant ni de douloureux, rassure-toi, avait répondu Elysia. On va lui mettre la tête dans une machine qui émet des ondes, elle va s'endormir, et quand elle se réveillera, elle ne sera plus ici et aura tout oublié de nous et de cette rencontre.

– Vous n'allez pas l'abandonner au Pays de la Malemort, quand même ? !

– Non, évidemment. Nous allons la confier à ce sorcier que vous

avez rencontré, là, que vous appelez Biloba. Je pense qu'il l'aidera à reprendre pied dans... sa réalité.

– Mais Biloba habite à huit jours de marche !

– Pas pour nous, avait souri Elysia. Nous avons un petit véhicule de surface antigra... Un engin sans roues qui peut se faufiler partout. Tout ça ne prendra pas plus de deux heures... si tu nous indiques le chemin, évidemment.

Ce que Jasmin avait fait, s'efforçant d'être aussi précis que possible, aidé par une vue satellite projetée sur la cloison. Les deux heures en avaient plutôt duré trois, au cours desquelles Elysia était souvent revenue le voir pour lui brosser un tableau plus positif de la vie sur Mars, que Jasmin avait à peine écouté tellement il s'inquiétait pour Violette – au point qu'il avait songé plusieurs fois à changer d'avis, à passer lui aussi dans la machine à oubli pour se réveiller auprès d'elle. Son insatiable curiosité était malgré tout demeurée la plus forte.

Toutefois, ce n'était pas à la nouvelle vie étrange qui l'attendait là-haut que Jasmin pensait à présent, sanglé dans sa couchette, mais à tout ce qu'il laissait ici-bas – et à Violette...

Au-dessus de sa tête, la petite lumière couleur pêche vira au rouge, un rouge qui pulsait comme un cœur. Une voix désincarnée, surgie de nulle part, prononça des mots incompréhensibles, puis répéta dans sa langue : « *Décollage dans une minute.* » Un sifflement, qui jusque-là lui avait échappé, se mit à augmenter de volume pour atteindre une sorte de rugissement aigu qui lui vrillait les oreilles. En même temps, la cabine vibrait de plus en plus fort, à se demander si elle n'allait pas se disloquer ! Puis il sentit qu'elle *bougeait* – oui, elle oscillait, elle... elle s'élevait. De plus en plus vite et puissamment, alors que le rugissement s'accroissait encore. De plus en plus haut...

Ses oreilles bourdonnaient et il avait l'impression de respirer un air de plus en plus épais. Puis survint la *pression* : la sensation de peser une tonne, d'avoir de la mélasse dans les veines, que chaque geste – même le simple fait de respirer – lui coûtait des efforts inouïs. Il avait beau avaler sa salive à s'en assécher la bouche, bâiller à s'en décrocher la mâchoire, rien n'y faisait : il était écrasé par une force invisible et *croissante* – jusqu'où tiendrait-il ? Laissant pendre son bras, il tâtonna

sous lui à la recherche du masque à oxygène, mais ses doigts gourds réagissaient avec peine et il dut abandonner, essoufflé. Il avait de plus en plus de mal à respirer, aplati sur sa couchette tel un crapaud sous le sabot d'une mule, il avait l'impression que son cœur pompait du lait caillé et allait bientôt éclater, il essayait de réunir assez de souffle pour pouvoir appeler à l'aide... quand soudain tout cessa.

Cette pression énorme s'estompa et disparut. Le rugissement assourdissant redescendit au niveau d'un zonzonnement facilement oubliable. Les vibrations stoppèrent, l'air s'allégea – *tout s'allégea*, en fait : Jasmin nageait dans ses vêtements, et ses cheveux ondoyaient autour de sa tête comme lorsqu'il plongeait dans la rivière. Il se sentait léger, léger comme l'air !

Les sangles se rétractèrent dans la paroi tandis que la petite lumière reprenait sa douce couleur pêche. Jasmin fit un mouvement pour se dégager, ou se redresser peut-être... et quelque chose d'extraordinaire se produisit.

Il se mit à flotter hors de sa couchette !

Toujours en position allongée, il dérivait dans l'air, ses cheveux fous sur son crâne, ses vêtements bouffant sur son corps. Ses bras ne pendaient pas, ses jambes non plus, il avait beau s'agiter, rien ne le faisait redescendre ou changer de direction. Il ne pesait aucun poids et son cœur battait allègrement dans sa poitrine, pulsait à ses tempes, dans ses oreilles. Il heurta doucement la paroi opposée, rebondit dans une autre direction. Il repéra des poignées disposées çà et là, qu'il n'avait pas remarquées jusqu'alors. Il en saisit une au passage et s'y cramponna ; son corps tourna autour de sa main jusqu'à heurter de nouveau la cloison et mollement rebondir encore.

Tandis qu'il reprenait son souffle et commençait à trouver cette magie-là – car c'en était une à coup sûr – plutôt agréable, le plafond s'éclaira de nouveau et la porte de la cabine coulissa... sur Elysia. Qui la franchit en marchant tout à fait normalement, sur ses deux pieds chaussés de bottines à semelle épaisse.

Elle en tenait une paire dans la main. Elle sourit en découvrant Jasmin flottant au ras du plafond, fermement agrippé à une poignée.

– Je t'ai apporté des bottes à semelle magnétique, déclara-t-elle en

les lui montrant. Elles seront un peu grandes pour toi mais bon... le trajet est assez court, et le vaisseau mère est pressurisé. (Voyant Jasmin la fixer d'un œil vide, elle porta la main à sa bouche.) Oh, c'est vrai, j'avais oublié... Tu ne comprends rien à ce qui se passe, n'est-ce pas ? Pour toi, c'est de la sorcellerie, ou quelque chose comme ça ?

– Il y a de ça, avoua Jasmin.

– Rassure-toi, c'est complètement naturel : on ne ressent plus la pesanteur de la Terre, voilà tout, puisqu'on est en orbite. (Comme il n'avait toujours pas l'air de comprendre, elle crut bon d'ajouter :) Nous échappons à son pouvoir d'attraction, si tu préfères. Mais descends, que je t'enfile ces bottes, et viens avec moi dans le poste de pilotage, tu comprendras mieux.

Ce ne fut pas une mince affaire que de ramener Jasmin au niveau du sol : dès le départ, il se détacha du mur en donnant une impulsion trop forte et alla se cogner contre la porte à l'autre bout de la pièce, filant tel un météore au-dessus d'Elysia. Elle parvint à l'empoigner à son troisième rebond, l'attira à elle, lui enfila les bottes par-dessus ses mocassins. Aussitôt celles-ci tirèrent ses pieds vers le bas. Il se mit debout en vacillant, les pieds collés sur ce sol étrange, noir, souple et brillant. Encore une autre magie... Mais il ne devrait plus penser en termes de magie dorénavant.

– Pour marcher, regarde, tu décolles ton pied d'un petit coup sec, comme ça, lui expliqua Elysia, joignant le geste à la parole. (Elle prit la main de Jasmin pour l'aider à faire ses premiers pas en bottes magnétiques.) Ne lève pas tes genoux trop haut, ce n'est pas la peine, ni trop vivement, tu risques de perdre l'équilibre... Voilà, essaie tout seul maintenant.

Jasmin avait l'impression d'avoir chaussé les bottes que son père Méléze mettait pour aller à la pêche, dont on aurait fourré les semelles de plomb. Il se sentait aussi maladroit à clopiner avec ça qu'à flotter dans l'air sans contrôle.

Elysia le conduisit à travers un étroit boyau vertical où il éprouva l'étrange expérience de marcher sur le mur (mais il pouvait emprunter l'échelle s'il préférait), jusqu'à une salle ronde en forme de coupole, au plafond de verre au-delà duquel s'étendait une nuit abyssale... et

quelque chose d'immense et bleu qui roulait dans cette nuit sans fin.

De sa démarche gauche et claudicante, Jasmin s'approcha de la coupole, remarquant à peine toutes ces lumières et boutons qui en garnissaient le bord, ni les deux compagnons d'Elysia, assis chacun dans un fauteuil, un casque sur la tête, en train de s'adonner à des activités mystérieuses.

C'était sphérique et gigantesque, d'un bleu marbré de grandes taches blanches, parfois vertes ou brunes par endroits. Ça tournait lentement, clair et lumineux, dans la nuit infinie. Il sut ce que c'était avant qu'Elysia, qui l'avait rejoint, ne le lui dise :

– La Terre... Le monde d'où tu viens.

Il hocha la tête, fasciné, émerveillé et effrayé tout à la fois. Il éprouvait une sensation de déchirement, d'un lien qui se brisait, comme si on lui arrachait quelque chose du ventre... Son lien avec Mère-Nature que, d'après Genêt, chacun possédait en lui et ne pouvait rompre sans encourir l'anathème ?

Il se tourna vers Elysia, les yeux de nouveau mouillés de larmes, qui ne coulaient pas sur ses joues mais formaient de curieuses petites bulles flottant devant son visage. Apitoyée, elle lui caressa doucement la joue :

– Ça va, Jasmin ?

Il ravala ses larmes et redressa la tête. Il avait voulu partir, l'avait voulu au point d'abandonner Violette, il devait se montrer digne, fort et volontaire.

– Et... le monde où l'on va, il est où ?

– Eh bien... nous pouvons voir Mars d'ici, n'est-ce pas, Jarod ? demanda-t-elle à l'un des pilotes.

Celui-ci confirma en consultant un écran et en indiquant des coordonnées spatiales.

– Viens de ce côté, intima Elysia à Jasmin.

Elle lui prit de nouveau la main pour l'entraîner vers l'autre bord de la coupole, à l'opposé de la Terre. Elle leva les yeux vers le ciel d'encre, s'orienta brièvement, tendit le doigt en direction d'un point précis dans l'espace. Jasmin leva les yeux à son tour et, son regard s'habituant aux ténèbres, il distingua bientôt des myriades de points lumineux – les

étoiles.

– Tu vois ce petit astre rouge, là, au bout de mon doigt ?

Jasmin plissa les yeux pour scruter le ciel. Il discerna en effet un petit point luisant d'un rouge terne. Il acquiesça d'un bref hochement de tête.

– Voilà, c'est Mars. C'est là où l'on va.

– Mais c'est tout petit !

– Détrompe-toi, c'est une planète presque aussi grosse que la Terre. Elle est seulement très loin.

Jasmin ne pouvait imaginer pareille distance. Il fixa d'un air incrédule ce petit point rouge si lointain, puis son regard dériva parmi les étoiles, les constellations familières qu'il avait si souvent contemplées les nuits d'été avec Violette. (Violette... Quand la serrerait-il de nouveau dans ses bras ?)

Il leur trouvait quelque chose de bizarre.

Il comprit bientôt ce que c'était : les étoiles ne scintillaient pas comme lors des nuits d'été justement, où elles semblaient adresser au couple enlacé des clins d'œil complices.

Elles luisaient d'un éclat fixe et glacé.

Hostile, inhumain.

Elles ne lui souhaitaient pas du tout la bienvenue.

DEUXIÈME PARTIE

Des chemins divergents

Une utopie en marche

Le voyage durait trois mois, et Jasmin pensait qu'il allait s'ennuyer ferme, confiné dans une boîte de métal, aussi confortable soit-elle. Ce ne fut pas le cas.

Tout d'abord, le vaisseau qui l'emmenait vers Mars était immense, de la taille d'un village au moins, et n'était occupé que par douze personnes. Jasmin pouvait l'explorer à loisir, même si maints endroits lui étaient interdits, comme les « salles des machines » (il percevait derrière leurs portes d'inquiétants sifflements et trépidations), des sas affichant des symboles menaçants et annonçant « danger » (un des premiers mots qu'il apprit dans la langue martienne), ainsi que certains labos où il fallait revêtir une combinaison spéciale pour y entrer (il n'y en avait pas à sa taille). Mais il pouvait visiter les serres, où poussaient des plantes étranges d'une façon bizarre, ou des plantes « normales » mais soumises à d'étranges traitements ; d'autres labos où des machines bourdonnaient et clignotaient, des écrans affichaient des images incompréhensibles, des hommes et des femmes affairés n'avaient pas le temps de lui expliquer ; les cabines des uns ou des autres, du moins ceux qui acceptaient de l'accueillir, c'est-à-dire surtout Elysia ; les salles de sport et de détente, où il y avait tout ce qu'il fallait pour le divertir (il apprit vite à effectuer les gestes ou à prononcer les paroles magiques – non, pas les paroles magiques : les « commandes vocales ») ; et enfin le poste de pilotage et son grand dôme translucide, où il passait beaucoup de ses moments de spleen ou de nostalgie à contempler les étoiles, ces étoiles qui n'étaient plus complices des amoureux, ni promesse d'une belle nuit, ni même prétexte à rêveries, mais juste des points immensément lointains de lumière corrosive, cruelle et magnifique, qui n'avaient pour les humains aucun égard ni sympathie.

Si Mère-Nature se souciait des actions des hommes, il était clair, à cette vision sidérante, que son influence se limitait à la Terre et que les

étoiles n'avaient rien à voir avec les humains, n'étaient en aucun cas les yeux de la Déesse comme le prétendait Genêt. Les étoiles se soucient peu de la lumière qu'elles apportent aux mondes, de la vie qu'elles font éclore : elles brûlent féroceement, telle est leur destinée, et peuvent détruire, en une seule explosion géante, ce qu'une planète a mis des millions d'années à construire. Les étoiles sont les dieux de leurs petits univers, de leurs systèmes planétaires : elles ont pouvoir de vie et de mort, de création et de destruction – n'est-ce pas là les attributs d'un dieu ?

C'était ce que Jasmin avait déduit des cours d'astronomie de base que lui avait prodigués Elysia, lors des rares moments qu'elle passait avec lui dans le poste de pilotage à contempler les étoiles. Ses croyances et convictions, déjà bien ébranlées par sa rencontre avec Kruger et Biloba, étaient cette fois totalement sapées par ce que lui racontaient Elysia et les autres, du moins ceux qui arrivaient à lui parler dans sa langue. Ils faisaient des manipulations hérétiques (génétiques ?) sur des plantes, et Mère-Nature ne se vengeait pas en les empoisonnant ou en leur envoyant des nuées de parasites. Ils transformaient totalement la planète Mars, modifiaient sa nature en profondeur, et celle-ci ne se vengeait pas en détruisant leurs cités. Ils construisaient quantité de machines (ou, pire, ces machines se construisaient *d'elles-mêmes*) destinées à accroître leur force, leur puissance, leur pouvoir mortel, et aucun doigt divin et accusateur ne se pointait sur eux pour les précipiter en Enfer. Ils étudiaient les Âges Sombres pour en tirer un enseignement, ne les rejetaient pas dans les brumes de l'hérésie. Selon eux, Mère-Nature n'avait rien d'une Déesse toute-puissante surveillant, punissant ou récompensant les actions des hommes ; c'était juste un système complexe d'interactions biologiques, où les humains n'étaient qu'un maillon de la chaîne, pas plus important ni insignifiant que le loup, l'hirondelle ou le ver de terre.

Jarod, le second d'Elysia, lui brossa un tout autre tableau des Âges Sombres que les bribes de légendes que Jasmin avait pu glaner ça et là. Il lui parla de surpopulation, de surexploitation des ressources, de pollution, de destructions irréversibles. Il lui parla de réchauffement du climat dû aux industries humaines, de bouleversements des

interactions biologiques, d'extinction massive des espèces, des pénuries, famines et catastrophes qui en découlèrent. Il lui parla d'exodes, d'invasions, de guerres acharnées pour l'eau, la nourriture, un coin de terre vivable, pour la survie ; de chutes de gouvernements, d'écroulements de civilisations ; de catastrophes technologiques, chimiques, nucléaires ; de maladies, d'épidémies, de morts par millions ; de sécheresses, d'inondations, de tempêtes géantes, de la montée du niveau de la mer, de la fonte des glaces, de soubresauts climatiques qui décimèrent encore ce qui restait de l'humanité. Puis il lui raconta la lente, très lente et très patiente reconstruction de la biosphère terrestre, sous un climat tendant peu à peu à se stabiliser, et la lente, très lente et tâtonnante reconstruction de l'humain, qui redécouvrait les lois de la vie. Pas de Grande Colère, ni de Profanateurs, ni de Dragons, ni de Machines Folles. Juste des humains tels des parasites dans un arbre, croissant et proliférant jusqu'à détruire l'arbre et se détruire eux-mêmes.

Mais tout ça, c'était le passé. L'avenir les attendait, droit devant eux, à des millions de kilomètres de vide mortel. L'avenir, c'était Mars, pour Elysia et les siens. La Terre, on n'y touchait plus, c'était un sanctuaire. Tout au plus se permettait-on de prélever quelques échantillons – d'où les serres – en espérant les adapter au rude climat martien, et de veiller à ce que les humains qui la peuplaient ne parviennent pas à un niveau technologique inquiétant. Une société pastorale comme celle de Jasmin convenait parfaitement. Quant au culte de Mère-Nature, nul ne savait d'où il venait, qui l'avait instauré, mais il rendait bien service : pas de danger qu'on réinvente les armes à feu ou le moteur à explosion.

Quant à Mars... Ah, Mars, c'était une autre histoire. Jasmin voyait les yeux d'Elysia s'illuminer quand elle en parlait. Tandis que la Terre était malade et que l'humanité se mourait, Mars, elle, ressuscitait, reprenait vie. Lentement, patiemment, opiniâtement.

La première mission MAARS (Mission Autonome d'Analyse Ressources et Survie, un nom conservé jusqu'à ce jour) avait été, selon Elysia, la dernière entreprise porteuse d'avenir de l'humanité. Elle s'était déroulée au moment où ça craquait déjà de toutes parts, les

gouvernements, l'économie, les sociétés, les peuples, le climat, tout. Cette première équipe devait demeurer six mois sur la planète rouge, afin d'y bâtir un embryon de base et d'y effectuer (comme le stipulait le titre de la mission) un inventaire des ressources et des possibilités de survie d'une colonie permanente.

Elle n'était jamais revenue sur Terre.

Quatre siècles plus tard, cet équipage de pionniers était entré dans les légendes martiennes, et les raisons de son non-retour aussi : il n'y avait plus sur Terre de civilisation pour l'accueillir ; ou le carburant avait été calculé trop juste ; ou une avarie du vaisseau mère l'avait empêché de repartir ; ou encore – l'histoire que les Martiens préféraient – l'équipage avait *décidé* de ne pas revenir, de fonder sur place, avec les moyens du bord, les prémices d'une nouvelle Humanité.

Quatre siècles plus tard, ces quelques dômes d'altuglas frileusement blottis au creux d'un cratère sous les grands vents martiens étaient devenus quinze cités abritant entre mille et cinq mille âmes chacune, des routes, des serres, des mines, des usines à gaz, d'immenses champs d'algues et de lichens, des lacs, des rivières (encore d'humbles ruisseaux) et même un embryon de mer, une surface d'eau salée d'une centaine de kilomètres carrés pompeusement baptisée *Oceanus Borealis*. Il n'y avait pas encore assez d'oxygène pour respirer sans masque, mais la pression de l'atmosphère avait été multipliée par cinq et il faisait assez doux, l'été, pour sortir sans combinaison spéciale. Ce qui se rapprochait le plus d'une végétation était un lichen bleuâtre et spongieux d'un millimètre d'épaisseur, mais un coucher de soleil sur le lac Tharsis était tout à fait apte à combler les âmes romantiques. Le réchauffement de l'atmosphère provoquait des tempêtes de sable avec des vents dépassant les 300 kilomètres à l'heure, mais la première pluie qui tombait au printemps était source d'allégresse et de réjouissances.

Quatre siècles plus tard, les conditions de vie étaient toujours très dures, pénibles et dangereuses, mais Mars était désormais la planète des hommes, qui la modelaient selon leurs besoins ; et la Terre était devenue un sanctuaire invivable pour les Martiens : trop riche, trop foisonnante, trop pleine de vie.

Bref, à force de discussions, d'explications, de cours et de documents, Elysia avait presque réussi à convaincre Jasmin que la Terre n'était qu'un enfer vert et Mars un paradis en construction, une utopie en marche. Et, au terme du voyage, Jasmin était devenu familier des machines, appareils et autres robots à « commandes vocales », il ne pensait plus « magie » ou « hérésie » devant ce qu'il ne comprenait pas ou ce qui lui paraissait miraculeux. La nature lui manquait, certes, mais il y avait les serres, et c'était touchant de voir comment chacun chérissait sa plante personnelle qu'il avait rapportée de la Terre pour orner son « modulhome » martien – ça lui rappelait les ondes d'amour que Violette envoyait aux animaux.

Violette...

Jasmin fut surpris de découvrir qu'il y pensait de moins en moins à mesure que le temps passait, que la mission 713-B s'éloignait de la Terre. Au début, elle occupait toutes ses pensées, envahissait ses rêves et ses nuits, lui tirait des larmes de nostalgie. Il s'était même fâché avec Elysia, quand il avait compris qu'elle aurait parfaitement pu les équiper, Violette et lui, d'un appareil à capter la parole comme celui qu'avait Kruger et qu'ainsi ils seraient restés en contact. Elysia avait eu beaucoup de mal à lui expliquer que ce n'était pas une bonne idée : d'abord ces gadgets avaient une portée limitée, le contact aurait été coupé assez vite, et puis si Jasmin ne revenait *jamais* ? Il comprit alors que son retour sur Terre n'était pas nécessairement inscrit au programme, et cela l'effraya plus que tout. Il voulait juste voir, savoir, comprendre ; il ne voulait pas devenir martien pour toujours !

Mais au fil du temps, Elysia, Jarod et les autres lui farcirent tellement la tête de trucs à justement voir, savoir et comprendre (en plus d'apprendre à lire le martien, lui qui n'avait jamais rien lu de sa vie) que l'espace qu'occupait Violette dans son esprit se réduisit peu à peu à un petit coin de rêverie au moment de s'endormir, à quelques pensées éparses, confuses et coupables, quand quelque chose lui rappelait son existence. Où était-elle maintenant ? Que faisait-elle ? Avait-elle retrouvé la mémoire ? Se souvenait-elle de lui ?... Or bien vite la vie reprenait son cours, d'autres questions accaparaient son esprit, d'autres merveilles restaient à découvrir, d'autres idées ou concepts à

assimiler...

Sous le dôme translucide du poste de pilotage, Jasmin voyait grossir progressivement le petit point rouge dans l'espace, devenir un petit cercle, puis une petite boule, puis une jolie sphère, puis une vaste planète qui roulait dans les ténèbres éternelles, puis une immense surface courbe, d'un ocre rouge tacheté de blanc, parsemé çà et là de vert et de bleu, qui emplissait le champ de vision...

Puis, s'extirpant peu à peu des ténèbres infinies, apparut une sorte d'énorme rocher gris-brun en forme de patate géante, tavelé de cratères, scintillant de mille et une lumières.

– Phobos, annonça Jarod. Terminus, tout le monde descend.

– C'est un des deux satellites de Mars, expliqua Elysia à Jasmin. Le plus proche de la planète. C'est pourquoi nous l'avons transformé en aéroport, pour y construire et y lancer des vaisseaux comme celui-ci. De là, une navette nous amènera sur Mars. (Elysia adressa à Jasmin un sourire mystérieux, puis ajouta :) Du reste, la navette est déjà arrivée, et elle a amené quelqu'un qui est très impatient de te rencontrer.

Jasmin leva les yeux sur elle, et son cœur bondit dans sa poitrine. À qui faisait-elle allusion ? Violette ? Mais comment... ?

Non, hélas, ce n'était pas Violette :

– Il s'agit d'un ingénieur psychotronicien, poursuivit Elysia. Il s'appelle Kashmeer et il sera chargé de te torturer la cervelle. (Devant l'air horrifié de Jasmin, elle éclata de rire, puis reprit :) Rassure-toi, je plaisantais ! Mais il va réellement sonder ton esprit. D'abord pour en extirper tout ce que tu aurais pu oublier au sujet de Kruger, la vision que tu en avais, etc. Tout ça nous intéresse énormément. Ensuite, pour... euh... comment dire...

– Est-ce qu'il ne serait pas barbu ? demanda Jasmin. Grand et barbu ?

– Si, en effet, reconnut Elysia, l'air étonné. Comment le sais-tu ?

– J'ai rêvé de lui.

– Ah oui, ton fameux « talent », n'est-ce pas ? Tu fais des rêves prémonitoires, c'est ça ? (Jasmin hocha la tête avec circonspection : il sentait bien, au son de sa voix, qu'elle n'y croyait guère.) Eh bien, ça aussi, ça l'intéresse beaucoup. C'est même, dirais-je, sur son insistance

que nous avons décidé de te ramener avec nous.

Elysia en resta là de son explication, laissant à Jasmin l'impression bizarre et déconcertante qu'elle ne lui avait pas tout dit.

CHAPITRE 14

La patte de lapin

Violette s'éveilla, se redressa d'un coup, repoussa la couverture miteuse qui la couvrait. Où donc avait-elle dormi ? Que faisait-elle ici ?

Les oiseaux s'égosillaient dans les frondaisons, saluant ce nouveau jour. Les insectes bourdonnaient, déjà affairés, pourchassés par des volées d'étourneaux. L'herbe de la clairière scintillait, emperlée de rosée. Toutefois la couche de Violette était sèche, composée d'un épais lit de fougères, protégée par les branches touffues d'un if.

Son esprit était assailli par les images décousues d'un rêve fort étrange : un amalgame confus d'immondes créatures, de ruines, d'une énorme chose noire, de silhouettes orange... Un homme couvert d'argent et un garçon... Son cœur se serra à cette évocation sans qu'elle sache pourquoi.

Tournant la tête, elle découvrit qu'elle avait dormi près d'une masure délabrée, aux murs lézardés. Devant, le jardin était à l'abandon, envahi de mauvaises herbes. À cet instant, la porte de guingois s'ouvrit en grinçant, et un vieil homme en guenilles sortit, boiteux et voûté, la figure dévorée de poils gris. Ses gros yeux globuleux se posèrent sur Violette, un sourire se dessina dans sa barbe.

– Oh oh ! La jeune fille est réveillée ! Bien dormi ? Pas eu trop froid ?

Violette considéra le vieil homme, en qui elle ne décela aucune méchanceté, ce qui la rassura. Mais c'était curieux, elle avait l'impression de l'avoir déjà rencontré...

– Où suis-je ? Pourquoi j'ai dormi là ?

– Parce que c'est là que je t'ai trouvée endormie cette nuit, répondit-il. Je n'ai pas osé te réveiller, mais je t'ai apporté une couverture. Tu n'as pas eu froid ?

– Non, non. Qui es-tu ?

– Oh oh ! Tu ne me reconnais pas ? Je m'appelle Biloba, se présenta-t-il en s'inclinant gauchement.

– Heu... Violette, marmonna-t-elle.

Elle avait hésité, pas très sûre de son nom. Que s'était-il passé ? Avait-elle été droguée, lui avait-on jeté un sort ? Elle promena un regard éperdu dans la clairière ensoleillée, puis sur la mesure, et enfin sur Biloba, si vieux et si vilain.

– Je sais que tu t'appelles Violette, lui dit-il. On n'oublie pas un si joli nom.

Elle fronça les sourcils. Qu'est-ce que ça signifiait ? Où voulait-il en venir ?

– On s'est déjà rencontrés ?

– Il y a huit jours, tu es passée par ici, en compagnie de tes amis : un charmant garçon et un homme, heu... plutôt bizarre. Ça ne te dit rien ?

Violette secoua la tête, désespérée.

– Je ne comprends pas, grimaça-t-elle. Comment suis-je arrivée ici ?

– Oh oh ! Tu ne t'en souviens pas non plus ?

Elle secoua de nouveau la tête. Ce faisant, elle sentit quelque chose qui lui frottait le cou. Elle y porta la main, toucha une lanière de cuir. C'était bizarre, car Violette ne portait jamais de collier, rien d'autre que sa flûte en roseau. Elle tira sur la lanière... et sortit de sous son pourpoint une patte de lapin. Elle la contempla, déconcertée, voire un peu horrifiée : ce lapin avait certainement été tué, or Mère-Nature interdit aux humains de tuer des animaux ! Qui lui avait enseigné cela, déjà ? Elle avait le nom sur le bout de la langue, mais ne parvenait pas à le sortir.

Elle montra la patte de lapin à Biloba, qui la contemplait de ses yeux ronds et placides.

– Qu'est-ce que c'est ?

– On dirait bien une patte de lapin, répondit le vieil homme, en se penchant légèrement pour l'examiner.

– C'est toi qui me l'as donnée ?

– Je n'ai pas eu cet honneur. Elle ne t'appartient pas ?

Violette fit encore non de la tête. Elle ne se souvenait pas d'avoir jamais possédé une patte de lapin. Mais il y avait tant de choses qu'elle semblait avoir oubliées ce matin... à commencer par la façon dont elle

était arrivée ici, en ce lieu inconnu.

Pourtant, cette patte de lapin lui rappelait vaguement quelque chose. Elle l'examina plus attentivement. Oui... elle était sûre de l'avoir déjà vue quelque part. Enfin, dans la mesure où elle pouvait être sûre de quoi que ce soit dans son esprit embrouillé – ou plutôt trop vide.

– Tu ne te souviens pas de grand-chose, hein ? grimaça Biloba en grattant les crins rêches et gris de son crâne.

– Je ne sais pas ce que je fais ici, ni comment j'y suis arrivée ! s'écria Violette, en proie à un total désarroi. Je veux rentrer chez moi, ajouta-t-elle, au bord des larmes.

– Où est-ce, chez toi ? interrogea Biloba d'une voix douce.

– C'est...

Elle s'interrompit. Elle fixait l'orée du bois, au fond de la clairière, mais son regard se perdait dans le vague. Un vertige immense tourbillonnait en elle, une panique semblable à celle d'un naufragé qui se noie. Elle ne se souvenait pas de sa maison, de son village. Aucun nom, aucun visage... même pas ses parents. Sa mémoire s'effilochait...

Les larmes coulèrent, inondèrent ses joues. Ses épaules s'affaissèrent. Biloba vint la soutenir de son bras courtaud, la releva doucement, l'entraîna vers sa maison.

– Viens donc manger un morceau. Ça te remettra les idées en place.

Violette en doutait fort. Elle le suivit malgré tout, car elle lui faisait confiance, il était sa seule planche de salut dans le maelström qu'était devenu son esprit. La main gauche dans celle, calleuse et tavelée, du vieil homme, elle serra de la droite la patte de lapin, avec l'espoir qu'elle éveille en elle quelques souvenirs.

Le contact de cette fourrure soyeuse n'éveilla en elle aucun souvenir, mais un sentiment étrange, une nostalgie poignante, qui lui serra le cœur. Comme si elle avait aimé – et perdu – quelqu'un de très cher... dont elle avait tout oublié.

*
* *

Dans la pièce unique de la mesure, Violette éprouva un bizarre sentiment de déjà-vu : il lui semblait reconnaître cet endroit sale, en

désordre, rempli d'objets hétéroclites, avec sa grande cheminée dans laquelle mijotait un chaudron pendu à une crémaillère. Même l'odeur qui s'en dégageait – mélange de fumée, de vieille poussière et de nourriture rance – lui paraissait familière. Normal, songea-t-elle, si elle était déjà venue il y avait huit jours... Avec qui, déjà ? Et qu'était-elle venue faire dans un gourbi pareil ?

Biloba dégagea d'un revers du bras un coin de la table (plusieurs choses tombèrent par terre, dont un pot qui se brisa, mais il ne parut pas s'en soucier), débarrassa un banc de la même façon (d'autres chutes et bris d'objets), invita Violette à s'asseoir. Tandis qu'il nettoyait sommairement une écuelle contenant des résidus douteux, Violette inspectait la pièce du regard : ses murs lépreux, ses grosses poutres noircies d'où pendaient des bouquets d'herbes indéfinissables, le lit couvert de vieilles peaux perdant leur fourrure, les meubles et coffres grossiers et branlants, d'où débordait tout un bric-à-brac...

Essentiellement des objets tabous, des vestiges des Âges Sombres, remarqua-t-elle avec effroi. Chez qui avait-elle atterri ?

Elle observa la cheminée devant laquelle était penché Biloba, remplissant l'écuelle d'une espèce de brouet peu ragoûtant puisé dans son chaudron. Des bocalx de verre trouble s'alignaient sur le manteau, dans lesquels croupissaient des liquides et des formes floues qui défiaient l'imagination : crapauds, serpents ou monstres mort-nés... Mais qui donc était Biloba ?

Il posa devant elle l'écuelle dans laquelle il avait planté une cuillère en bois fendillée. Ça ne sentait pas bon, et il valait mieux s'abstenir d'en deviner les ingrédients. Violette y goûta du bout des lèvres, ça lui souleva le cœur, mais elle se rendit compte en même temps qu'elle mourait de faim. Aussi se mit-elle à manger. Au bout d'un moment, elle parvint à se faire au goût, si elle évitait de trop renifler l'odeur. Installé en face d'elle, Biloba s'était servi également et engloutissait sa mixture de bon appétit.

– Ça ne va pas un peu mieux, le ventre plein ? s'enquit-il en souriant et en postillonnant.

Violette répondit par une autre question :

– Tu m'as bien dit que je suis déjà venue ici ?

Biloba la dévisagea, la cuillère à mi-hauteur de sa bouche. Il la reposa dans son écuelle, soupira, se gratta de nouveau la tête en grimaçant.

– Oui, il y a un peu plus d'une semaine.

– Tu me connais, alors ? ! s'écria Violette, saisie d'un fol espoir : si elle était déjà venue chez ce vieux bonhomme, peut-être lui avait-elle raconté des choses dont *lui* se souviendrait.

– Un petit peu en effet, sourit Biloba, qui se remit à manger.

– Est-ce que je t'ai dit d'où je venais ?

Il réfléchit, puis secoua la tête :

– Je n'en ai pas souvenir. Et pourtant j'ai une très bonne mémoire.

On ne peut pas en dire autant de la tienne, oh oh !

Elle ne sut s'il se moquait d'elle ou compatissait. C'était difficile de lire les émotions qui traversaient ce visage simiesque. Elle esquissa une moue dépitée. Mais peut-être se souvenait-il d'autre chose.

– Parle-moi de ceux qui m'accompagnaient, reprit-elle. Comment étaient-ils ?

– Eh bien, il y avait ce garçon gentil et très curieux. Vous paraissiez fort liés tous les deux... Il t'a abandonnée ?

Qu'en savait-elle ? Violette serra les lèvres, afin d'empêcher les larmes de perler à nouveau. Il y avait eu quelqu'un en effet. Quelqu'un qu'elle avait aimé. Et perdu. Elle serra encore la patte de lapin entre ses seins. Était-ce ce garçon qui la lui avait donnée ? L'aurait-il... ensorcelée, afin qu'elle perde la mémoire ? Elle écarta sa main, soudain méfiante. Fut à deux doigts d'arracher la patte de son cou et de la jeter dans la cheminée. Mais peut-être était-ce l'inverse, était-elle censée la protéger... d'elle ne savait quoi. Dans le doute, il valait mieux la garder.

– Comment s'appelait-il ?

– Oh oh ! Même ça, tu l'as oublié ? (Biloba hochait la tête, cette fois vraiment compatissant, lui sembla-t-il.) Son nom est Jasmin.

Jasmin... Jasmin... Elle fit rouler ce nom sur sa langue, dans son esprit. Il lui faisait battre le cœur, voilà tout... Non, il éveillait aussi en elle une douleur profonde. Mais impossible de mettre un visage dessus, d'y attacher le moindre souvenir.

– Il y avait aussi cet homme, reprit Biloba. Plus âgé, tout vêtu

d'argent. Il parlait mal, avec un accent bizarre, et prétendait venir des étoiles. Il se nommait Kruger. Lui non plus ne te dit rien ?

Sur le coup, Violette fit non de la tête, mais ce nom de Kruger lui procura une sensation étrange, lui évoqua des pensées dérangeantes, voire impies : un carnivore, un tueur d'oiseaux et de lapins. Un blasphémateur de Mère-Nature. Était-ce lui qui lui avait donné ce fétiche ? Ou qui avait effacé sa mémoire ?

– J'ignore d'où vous veniez, poursuivit Biloba, mais je me rappelle bien où vous vouliez aller : au Pays de la Malemort.

– Au Pays de la Malemort ? ! frissonna Violette. C'est un lieu tabou, un endroit maudit. Qu'est-ce qu'on serait allés faire là-bas ?

– Kruger voulait retrouver sa machine volante, déclara le vieil homme, sur un ton très sérieux.

Violette le scruta, les yeux écarquillés. Que signifiait cette histoire abracadabrante ? Ça avait tout l'air d'un mauvais rêve... Oui, c'était ça, elle devait être en train de rêver. Elle se pinça le bras, mais cela ne changea rien.

– Non, tu ne rêves pas, confirma Biloba. (Il se leva non sans mal.) J'ai par là quelque chose qui pourra peut-être t'aider à retrouver la mémoire...

Il fouilla dans un vieux coffre d'osier avachi, en sortit une boîte en bois rongée par les vers et l'humidité. Il tourna quelque chose sur le fond de la boîte, qui émit un grincement de métal rouillé, puis l'ouvrit et la posa sur la table devant Violette. Deux petits personnages tournaient à l'intérieur, l'un portait un habit blanc à gros boutons noirs, et l'autre, une jeune fille, était assise un peu en hauteur sur ce qui évoquait un croissant de lune. Tous deux évoluaient selon la musique aigrette et métallique qui s'échappait de la boîte. Violette écoutait et regardait, fascinée et horrifiée à la fois : c'était une magie impie, sans doute issue des Âges Sombres. Alors Biloba ne pouvait être qu'un sorcier !

Elle se recula, de peur que la musique et ce mouvement tournant ne l'hypnotisent. En riant, Biloba referma la boîte : les petits personnages se replièrent sous le couvercle et la musique se tut.

– Oh oh ! Ça t'a fait peur, on dirait. Pourtant ce n'est qu'une vieille boîte à musique... Elle n'a absolument rien de magique. Tu l'avais

adorée la première fois ; tu l'avais même remise en marche toute seule. Tu ne te rappelles pas ?

Violette grimaça. Comment avait-elle osé manipuler un objet tabou ? C'était peut-être ça qui l'avait contaminée, avait effacé sa mémoire. Qui sait quel pouvoir insidieux recelaient les objets des Âges Sombres. Genêt lui disait toujours...

Genêt.

Ce nom lui était revenu. Elle ne voyait pas encore qui il était, mais c'était déjà bon signe : peut-être le reste allait-il peu à peu émerger.

– Genêt, ce nom te dit quelque chose ? demanda-t-elle à Biloba.

– Pas du tout. C'est quelqu'un de ta famille, de ton village ?

– Je ne sais pas. Possible...

Violette hésitait à poser la question qui lui brûlait les lèvres, scrutant de nouveau Biloba qui remettait la boîte dans son coffre. Pour un sorcier, il avait l'air bonhomme et gentil, émettait des ondes calmes et apaisantes. Oserait-elle... ? Pouvait-elle se permettre... ? Elle n'avait guère d'autre choix de toute façon. Elle prit son souffle et se lança :

– Biloba, peux-tu m'aider à retrouver mon village ?

Phobos

Quand Jasmin fut enfin autorisé à sortir du vaisseau avec les autres membres de l'équipage – après deux heures de rayons, douche désinfectante, sas ionisant, scans, prise de sang et contrôles de tous poils, afin d'être bien certain qu'il ne ramenait de la Terre aucun germe ou virus infectieux susceptible de décimer les Martiens –, il ne vit pas tout de suite l'homme qui l'attendait au bout du boyau reliant l'astronef au domaine « humain » de l'astroport de Phobos.

Car ce boyau était translucide, et Jasmin n'avait pas assez d'yeux pour tout regarder.

Le vaisseau était posé dans un grand berceau aux mâchoires d'acier noir, au fond d'un immense cratère tapissé de machines et d'infrastructures métalliques, vivement éclairé par des batteries de projecteurs malgré la lumière crue du soleil. Vers le bord opposé du cratère s'étendait un autre berceau métallique, bien plus vaste, où Jasmin devinait, sous la jungle de tours et d'échafaudages, la construction d'un autre vaisseau spatial au moins deux fois plus grand que celui qu'il venait de quitter. Plissant les yeux dans la vive lumière et les ombres intenses, il distinguait un essaim de minuscules insectes blancs qui flottaient autour : des hommes en scaphandre, en train de travailler. Au-delà, les falaises anthracite du cratère, saupoudrées de la poussière ocre rouge de Mars, se découpaient dans le ciel d'un noir d'encre.

Le boyau translucide menait à un autre cratère plus petit, enchâssé dans le grand, au centre duquel s'élevait une rotonde également transparente, d'où d'autres boyaux s'enfonçaient dans les flancs de la cavité.

– La plupart des lieux de vie et de travail sont souterrains, commenta Elysia tandis qu'ils se dirigeaient vers la rotonde, d'un pas que leurs semelles magnétiques rendaient saccadé. Ainsi on peut y établir une pesanteur artificielle, ce qui est tout de même plus

confortable. À l'extérieur (vaste geste du bras englobant tout le cratère) se trouvent seulement le berceau de réception de notre vaisseau, l'aire de décollage de la navette et, bien sûr, cet énorme chantier que tu vois là-bas : la construction de l'*Argonaute*, qui un jour nous emmènera dans les étoiles... Ah ! Ton hôte est venu t'accueillir, Jasmin.

Il dut focaliser son attention sur ce qui se trouvait devant lui : la rotonde, où attendait l'homme nommé Kashmeer, l'« ingénieur psychotronicien » chargé de lui explorer le cerveau – ce que Jasmin redoutait fort, bien qu'Elysia lui ait affirmé que ce n'était pas douloureux. Malgré tout, livrer ainsi toutes ses pensées lui semblait bien pire que se mettre tout nu – ce qui l'avait déjà assez dérangé devant Violette, lors de ce fameux bain chez Pétunia. (*Violette... non, pas le moment.*)

L'homme était grand, maigre et barbu, tout comme dans son rêve. Il avait aussi d'incroyables yeux bleus, vifs et pénétrants, qui ne firent qu'effleurer Jasmin, mais il eut l'impression que l'autre lui fouillait déjà la cervelle.

Kashmeer salua tout d'abord Elysia et ses seconds, avec qui il échangea quelques mots dans cette langue martienne complexe que Jasmin avait toujours du mal à comprendre, malgré trois mois passés à l'entendre. Ils semblaient contents de se revoir, même s'ils ne le montraient guère. Puis il se tourna vers Jasmin qui lui tendit la main – geste de salut universel –, mais Kashmeer ne la serra pas ; il se contenta d'une légère courbette.

– Voilà donc Jasmin, lui sourit-il. Le compagnon d'aventures de Kruger. Et quelles aventures ! Tu vas me raconter tout ça, mon garçon. Mais avant...

– Tu parles drôlement bien ma langue, releva Jasmin. Mieux que Kruger.

– Oui, je l'ai apprise sitôt que j'ai su que tu venais. Depuis le temps que nous vous observons, vous autres Terriens, nous en avons acquis quelques rudiments... Mais Kruger ne connaissait pas ta langue ? Ça, c'est étonnant et intéressant. Dommage qu'il soit mort. (Coup d'œil en biais à Elysia, qui fit semblant de ne pas le remarquer.) Nous en aurions tellement appris sur l'état d'esprit de cet homme du passé... (Soupir.)

– Nous sommes arrivés trop tard, répondit Elysia en martien à Kashmeer. Tu le sais, alors ne remue pas le couteau dans la plaie, s'il te plaît.

– N'empêche, la proverbiale précision martienne... (Kashmeer haussa ses épaules osseuses.) Disons que la logique militaire et la logique scientifique ne sont pas toujours compatibles, hélas.

Jasmin ne comprenait pas ce qu'ils disaient, mais il percevait la tension sous-jacente entre ces deux-là, qui apparemment ne datait pas d'hier et avait vite resurgi, passé le moment des retrouvailles. Violette aurait su les apaiser...

Violette. Son cœur se serra à nouveau. Il était bien loin d'elle à présent, et tellement loin de Mère-Nature, dans cet environnement totalement artificiel.

Le petit groupe avait franchi l'un des boyaux qui rayonnaient de la rotonde centrale, et attendait dans un sas creusé dans la paroi du cratère que la gravité augmente jusqu'au niveau nominal. Lequel était bien plus bas que sur la Terre, Jasmin l'avait déjà remarqué dans le vaisseau, où il était toujours surpris, chaque « matin », de se trouver si léger au réveil : il pesait trois fois moins que son poids normal. Pas étonnant qu'Elysia se soit sentie si lourde et essoufflée au Pays de la Malemort.

Au-delà du sas s'étendait une ville souterraine faite de couloirs, places, salles de réunion, lieux de travail, de loisirs et de repos, labos, réfectoires, cafétérias, entrepôts, usines, ateliers... où s'activait toute une population portant globalement la même combinaison orange, qui saluait au passage Elysia et ses subordonnés, et jetait des regards intrigués à Jasmin, toujours dans ses vêtements naturels et grossiers de Terrien. (Elysia lui avait promis qu'elle lui trouverait sur Mars une tenue plus adaptée.)

Elysia s'arrêta sur une place aux parois garnies de plantes inconnues de Jasmin, tellement vertes qu'elles paraissaient aussi artificielles que le reste ; elle posa une main sur l'épaule du garçon et le poussa doucement vers Kashmeer.

– Je te le confie, lui dit-elle en martien. Prends soin de lui et ne lui bourre pas trop la tête, d'accord ? Sa petite cervelle a encore du mal à

tout assimiler. (À Jasmin, dans sa langue :) J'ai quelques formalités à accomplir, des rapports, tout ça... La navette pour Mars part dans deux heures. On se retrouve sur l'aire de décollage. Kashmeer t'y conduira. Rappelle-le-lui, car ce grand... scientifique est bien fichu d'oublier et vous seriez coincés ici pour un mois.

Jasmin acquiesça. Il se sentait toujours un peu perdu sans Elysia, qui savait lui expliquer les choses avec patience, mais ce Kashmeer lui paraissait tout aussi sympathique, à première vue.

Il l'entraîna par des couloirs et coursives à l'éclairage uniforme jusqu'à une autre place également ornée de plantes d'un vert presque fluorescent. Dans une des parois s'ouvrait une espèce de caverne pénombreuse, à l'éclairage tamisé, surmontée d'une enseigne lumineuse affichant : *Bar*. Jasmin ne comprit pas le mot et n'osa pas en demander le sens à Kashmeer, qui s'y dirigeait d'un pas résolu.

C'était une grande salle au plafond bas, garnie de tables, chaises et fauteuils, et d'un comptoir. De petites lumières éclairaient chaque table, une musique étrange flottait en sourdine. Quelques personnes, debout au comptoir ou assises autour des tables, conversaient à mi-voix. Jasmin comprit que c'était un genre de taverne, comme il en existait dans certains villages accueillant des marchés importants. Kashmeer choisit une table dans un coin sombre, où ils s'assirent.

– Je vais te faire goûter une spécialité martienne, déclara-t-il avec un clin d'œil à l'adresse de Jasmin. Je parie que tu n'as jamais bu ça dans le vaisseau de la Commandante.

– La Commandante ?

– Elysia. Elle n'aime pas que je l'appelle ainsi. Mais c'est madame Règlement, si tu vois ce que je veux dire. Une âme féminine dans un esprit militaire, ça fait un mélange bizarre, je trouve. (Il se leva.) Je vais chercher les boissons.

Il se dirigea vers le comptoir et revint peu après, portant deux grands verres remplis d'une substance trouble et bleuâtre, dans laquelle trempait une paille. Ça sentait un peu la vase. Jasmin y goûta prudemment. Ça avait un aspect glaireux et un goût infect, qui ne lui évoquèrent rien de connu ni de plaisant. Kashmeer, lui, semblait siroter le sien avec délices.

– Alors ? lança-t-il, désignant du menton le verre que Jasmin avait repoussé.

– Heu... Eh bien... c'est...

– Surprenant, n'est-ce pas ? Mais on s'y fait, tu verras. C'est fabriqué à partir d'algues fermentées, et c'est la principale boisson sur Mars, alors...

Haussement d'épaules, qui ne dit rien qui vaille à Jasmin : si la nourriture locale était du même acabit... Puis Kashmeer se pencha vers lui avec un air à la fois gourmand et conspirateur. Il posa sur la table un petit cylindre argenté, assez semblable à celui que Kruger lui avait confié... dans une autre vie.

– Bon, parle-moi de ce Kruger que tu as connu. De cet homme unique, extraordinaire, que ces enfoirés de militaires ont bêtement laissé mourir. Enfin bref, parle-moi de lui. Je veux tout savoir.

– C'est avec ça que tu vas sonder mon cerveau ? demanda Jasmin, désignant le petit cylindre.

– Non. Dans un premier temps, je vais juste enregistrer tes paroles. Vas-y.

Alors Jasmin lui raconta.

*
* *

Ils faillirent rater la navette.

Kashmeer lui posait tant de questions et Jasmin avait tant à dire qu'ils ne virent pas le temps passer. Apparemment, ce qui intéressait le scientifique, ce n'était pas tant les mœurs des Terriens, qu'il semblait relativement bien connaître, que celles de Kruger : comment se débrouillait-il pour vivre, comment réagissait-il à telle ou telle situation, quelles relations avait-il avec les gens qu'il rencontrait, et surtout, surtout, qu'avait-il raconté de son passé, de son voyage... Malheureusement, Jasmin n'avait pas tout compris et ne savait pas très bien exprimer ce qu'il pensait avoir compris, ce qui décevait quelque peu Kashmeer, il le sentait bien. Néanmoins, il remarqua chez lui un vif regain d'intérêt quand il lui raconta que Kruger croyait être sur une autre planète et qu'il avait réalisé chez Biloba qu'il se trouvait sur la

Terre.

– Il n’a pas parlé d’une étoile nommée Gliese ? demanda Kashmeer.

– Si, je crois que c’est le nom qu’il lui a donné, opina Jasmin. Mais en fait, il n’est pas allé là-bas. D’après lui, il s’est contenté de tourner autour de la Terre.

– Intéressant, marmonna Kashmeer en se frottant pensivement la barbe. Ça veut dire que déjà, à son époque... (Il se reprit, revint à Jasmin :) Tu as sans doute remarqué que, là-dehors, nous construisons un vaisseau qui doit nous emmener justement vers *cette* étoile : Gliese 581, située à vingt années-lumière du Soleil, dont une des planètes recèle de la vie. Ce voyage va durer un siècle au bas mot – sans parler du retour. Nous devons par conséquent former un équipage psychologiquement très stable pour supporter un si long voyage, dans un espace si confiné, si loin du monde natal. Néanmoins, cet équipage ne va pas rester éveillé durant tout un siècle, à se tourner les pouces dans sa boîte en métal : n’importe qui deviendrait fou bien avant l’arrivée. Nous allons donc le cryogéniser. Tout comme l’a été Kruger. Nous préparons une expérience dans ce sens... mais évidemment, étudier l’esprit de Kruger, savoir dans quel état il s’est réveillé au bout de *quatre siècles et demi* à tourner dans l’espace – tu te rends compte, Jasmin – nous auraient fait faire un grand pas, un pas de géant, plein de pas de géant ! (Soupir.) Ah, l’incurie des militaires, qui ne se rendent pas compte des trésors qu’ils gaspillent...

Bref, tout à leur passionnante conversation, ils ne virent pas le temps passer, et ce fut dix minutes avant l’heure du décollage que Jasmin se souvint tout à coup qu’il devait le rappeler à Kashmeer.

Ils foncèrent comme des dératés dans les couloirs et arrivèrent hors d’haleine dans la zone réservée à la navette, juste à temps : les techniciens s’apprêtaient à en fermer l’accès pour vider le boyau d’embarquement de son air et le replier. L’irruption de Kashmeer et Jasmin à la dernière minute causa un léger retard, qui leur fut vertement reproché par Elysia quand ils gagnèrent leurs sièges, toujours vacants dans une navette pourtant bondée. Hormis les douze membres d’équipage du vaisseau, elle ramenait sur Mars une cinquantaine d’ouvriers et de techniciens de Phobos, ainsi qu’une

poignée de spécialistes ou de scientifiques venus y accomplir un travail spécifique.

Les remarques acerbes d'Elysia sur leur retard relancèrent la discussion entre elle et Kashmeer, discussion qui tourna bientôt à la dispute. Comme elle se déroulait en martien, Jasmin n'y comprenait rien, néanmoins il remarqua que le mot « cryo » revenait souvent – il n'y avait pas d'équivalent terrien pour ce mot-là. Il remarqua également qu'Elysia lui lançait parfois des regards à la dérobée.

Il cessa bientôt d'y prêter attention, car il y avait bien plus intéressant à voir – par chance il était assis près d'un hublot : c'était la surface rougeâtre de Mars qui se déroulait sous la navette, grossissait et s'approchait peu à peu, révélant de plus en plus de détails : de hautes montagnes couronnées de glace et de nuages ; des lacs brillants, entourés de taches de végétation bleuâtres ; d'immenses plaines nues, constellées de cratères, balayées par des tempêtes de sable ; l'étendue blanche de la calotte polaire et l'embryon d'océan qu'elle semblait enfanter ; des réseaux de failles profondes, au fond desquelles scintillaient de minces cours d'eau ; de vastes régions parsemées de grands cercles d'un vert brunâtre...

Puis sa vision se brouilla, la navette se mit à vibrer et trépider, des flammes coururent sur ses flancs, et un rugissement naquit, s'accrut et noya bientôt les conversations. En même temps, Jasmin se sentit écrasé sur son siège par une pression croissante.

– Qu'est-ce qui se passe ? s'écria-t-il. On prend feu !

Le plus étrange, c'était que personne à bord ne semblait s'inquiéter, tous supportaient ce vacarme, cette pression, ces trépидations et cette chaleur avec stoïcisme. Kashmeer lui tapota doucement le bras :

– Tout va bien, Jasmin. On entre simplement dans l'atmosphère. Ça provoque juste un peu de frottement.

Ce « peu de frottement » parut à Jasmin telle une descente aux enfers dans un vaisseau en flammes. Il crut à chaque seconde que la navette allait exploser, se désintégrer en plein ciel. Il crut que son sang allait bouillir, jaillir de ses oreilles, que ses côtes allaient comprimer son cœur dans sa poitrine. Il crut mourir à chaque instant... Mais il survécut, comme tous les autres passagers. Vacarme, chaleur et

pression décreurent, les flammes au-dehors s'évaporèrent, les trépidations se fondirent en un sifflement régulier. Jasmin reprit son souffle et des couleurs, osa se décoller de son siège, risquer un œil par le hublot.

La navette survolait des montagnes désertiques et descendait vers une plaine au loin, en partie couverte d'une immense surface scintillante et miroitante – un lac ? Au milieu de cette surface s'élevait comme un entassement d'énormes bulles de savon.

Ce n'était pas un lac, découvrit Jasmin quand la navette eut encore descendu. C'était des serres. Et les bulles de savon au milieu, c'était une ville.

Kashmeer se pencha à son tour vers le hublot :

– Ville d'Argyre, annonça-t-il. Notre capitale. C'est beau, n'est-ce pas ?

Jasmin ne sut quoi répondre.

Réminiscences

Le départ fut décidé pour le jour même.

Violette ne voulait pas rester une journée de plus chez ce sorcier, dans cette mesure infâme, emplie de reliques impies des Âges Sombres. Bien qu'elle ait appris à craindre les sorciers et à se méfier d'eux, elle trouvait Biloba plutôt serviable et gentil, quoiqu'un brin excentrique et malodorant, mais bon, personne n'est parfait. En tout cas, il voulait vraiment l'aider, n'était animé que de bonnes intentions à son égard : ça, c'était quelque chose qu'elle savait deviner chez les humains et les animaux. Quoi qu'on ait fait à sa mémoire, on ne lui avait pas ôté ce talent.

Biloba eut tôt fait de fourrer quelques affaires dans un havresac de jute grossier ; Violette, elle, ne possédait que ce qu'elle portait sur elle. Mais avant de partir, le vieil homme se livra à un étrange cérémonial :

– Regarde-moi bien dans les yeux, demanda-t-il à Violette, en se penchant légèrement sur elle.

Étonnée, elle fixa ses yeux globuleux, le blanc veiné de rouge, légèrement jauni sur les bords. Mais le plus surprenant, c'était les iris, d'un bleu vif, brillant, quasi lumineux... Fascinée, elle ne pouvait en détacher son regard. Elle plongeait en eux comme en un lac de lumière bleue, au milieu duquel son esprit se mit à tourbillonner... Elle voulut se rétracter, se détourner, ne le put. Cette lumière était *tellement* attirante ! Et avec elle venait comme une caresse, un léger attouchement de son esprit, tel un papillon voletant parmi les fleurs de ses souvenirs...

Cette étrange impression cessa brusquement quand Biloba se redressa. Violette cligna des yeux, abasourdie. Elle avait encore, sous les paupières, la rémanence de cette lueur bleue si douce, si accueillante.

– Qu'est-ce que tu m'as fait, sorcier ? s'enquit-elle d'un ton néanmoins méfiant.

– Oh oh ! sourit Biloba. Ce n'était pas désagréable, hein ? J'ai juste sondé ton esprit, afin de voir s'il ne restait pas quelque trace de ton précédent voyage... Hélas, tout est effacé.

– Tu sais faire ça ? Lire dans les esprits ?

– Oui, et y écrire aussi, y semer des pensées. C'est ainsi que j'ai indiqué à Kruger le chemin du Pays de la Malemort, tu ne t'en souviens pas ? (Il se frappa le front.) Oh oh, suis-je bête, bien sûr que tu ne t'en souviens pas...

– Moi je sais ressentir les émotions et sentiments des autres, déclara fièrement Violette. Avec ma flûte, je peux aussi calmer les esprits courroucés.

– Je sais. (Gros clin d'œil de Biloba.) J'ai vu ça en toi. Ça fait que nous sommes collègues, d'une certaine manière...

Violette ne l'écoutait plus. Elle avait pris sa flûte en roseau, la considérait avec appréhension. Savait-elle toujours en jouer ? Ou cela faisait-il partie des choses qu'elle avait oubliées ? D'un geste hésitant, elle la porta à ses lèvres... et eut la satisfaction de voir que ses doigts se plaçaient d'eux-mêmes sur les trous. Elle se mit à souffler, doucement d'abord, produisant un son un peu aigrelet, puis avec plus d'assurance à mesure que revenaient le jeu, les notes.

Elle enchaîna quelques trilles et arpèges improvisés, sans chercher à reproduire une mélodie particulière. Bientôt, un étourneau descendit se percher sur son épaule, puis un lapin vint se blottir entre ses jambes. Elle arrêta quand un crapaud jaillit des mauvaises herbes du jardin et sauta directement sur ses pieds. Violette n'avait rien perdu, elle se sentait à nouveau elle-même. Enfin, à peu près.

Biloba l'avait écoutée avec ravissement, il en avait presque la larme à l'œil.

– Oh oh ! s'exclama-t-il quand elle laissa retomber sa flûte entre ses seins. Ceci, jeune fille, je ne sais pas le faire. Pourtant ça m'aiderait bien pour garnir ma marmite... La chasse, c'est dur à mon âge.

– Ça ne marchera pas si tu songes à garnir ta marmite, déclara Violette d'un ton un brin sentencieux, contente de savoir quelque chose que le sorcier ignorait. Les animaux peuvent sentir la différence, si tu les attires parce que tu les aimes... ou si c'est pour les manger.

– Tu ne manges pas d’animaux, alors ?

– Jamais, grimaça-t-elle. (Elle ne s’en souvenait pas, bien sûr, mais son estomac se révoltait à cette idée.) Bon, on y va ? lança-t-elle en se dirigeant d’un pas résolu vers l’entrée du jardin.

– Où ? demanda Biloba.

Cette question doucha l’enthousiasme de la jeune fille.

– Ben... je ne sais pas, marmonna-t-elle en baissant la tête.

– Voyons, faisons preuve de discernement. (Il la rejoignit à l’entrée du jardin, promena son regard bleu sur la clairière, sur le sentier qui partait de sa maison et s’enfonçait dans la forêt.) Au départ, il n’y a qu’un seul chemin, c’est facile. Mais nous allons bientôt en croiser d’autres, et il s’agira de prendre la bonne direction. C’est-à-dire, *a priori*, celle opposée au Pays de la Malemort... Et puis nous avons un nom : *Genêt*. Celui qui chez toi enseigne les lois de Mère-Nature, donc sans doute le chaman de ton village. Les chamans se connaissent, d’un village à l’autre. Si ce Genêt a quelque notoriété, nous ne tarderons pas à être fixés... Alors, en route.

D’un geste théâtral, il écarta le portillon du jardin, tout pourri et délabré, qui ne fermait plus de toute façon, pour laisser sortir Violette, en lui adressant au passage une manière de courbette, ce qui la fit sourire. Puis il repoussa soigneusement le battant derrière lui, en forçant un peu. Il entendit un craquement mou, et le portillon s’effondra dans l’herbe.

Il haussa les épaules et rattrapa Violette sur le chemin, de son pas gauche et claudicant.

*
* *

Au premier croisement qu’ils rencontrèrent, Biloba suggéra de partir vers le nord. C’était au sud que s’étendait le Pays de la Malemort, et il n’avait aucune envie d’aller dans cette direction. Violette non plus, du reste. La peur qui lui serrait les entrailles n’était pas seulement due aux horreurs qu’elle avait entendues sur cette région : elle était trop physique, trop *vécue* pour n’être qu’une crainte vague et théorique. Mais si, comme le disait Biloba, elle était bien allée là-bas avec ce Kruger et

ce Jasmin, alors ils avaient dû les affronter, ces horreurs. Que s'était-il passé ensuite ? Comment et pourquoi avait-elle tout oublié ? Était-ce épouvantable à un point tel que son esprit refusait de s'en souvenir ? Ou bien... lui avait-on fait quelque chose ?

Un énorme crapaud noir... Deux créatures orange qui en sortaient...

Non, c'était ridicule. Ça n'avait aucun sens. C'était juste une rémanence d'un rêve idiot.

Au second croisement, Violette insista pour prendre le chemin de l'ouest. Biloba pensa qu'elle était attirée dans cette direction seulement par la lumière du soleil, qui paraît d'ors et de couleurs les frondaisons de la Grande Forêt, et mouchetait le sentier d'ombres fraîches. Mais elle affirma qu'elle captait des signes – un vol d'hirondelles, le frou-frou d'un lapin, des empreintes de pattes dans la terre du sentier... – qui lui disaient d'aller par là, que Mère-Nature allait l'aider, la guider à sa manière.

Biloba en doutait, mais il n'avait rien contre l'ouest, qui valait bien n'importe quelle autre direction.

Au premier village qu'ils traversèrent, nul n'avait jamais entendu parler de Genêt. Quand Biloba expliqua que Violette avait perdu la mémoire et cherchait à retrouver sa maison, il y eut des réactions mitigées parmi les villageois qui se rassemblaient autour de ces deux étrangers : certains – surtout des femmes – prirent en pitié cette pauvre fille qui n'avait plus toute sa tête ; d'autres – dans l'entourage du chaman local – virent dans ce handicap une malédiction, ce qui voulait dire que Violette avait certainement commis quelque hérésie pour mériter un tel châtement. Ces derniers, malheureusement, avaient plus de poids et de pouvoir, et craignant que cette malédiction ne contamine le village d'une façon ou d'une autre, ils exhortèrent les deux étrangers à partir au plus vite.

– Voilà où ça mène, l'obscurantisme, maugréa Biloba, tandis qu'ils laissaient derrière eux les dernières maisons et, passé quelques champs cultivés, s'enfonçaient de nouveau dans la Grande Forêt.

– Le quoi ? demanda Violette.

– L'obscurantisme. Ça veut dire avoir les yeux bouchés et l'esprit

rôdant dans les ténèbres.

Au second village, on ne connaissait pas Genêt non plus, mais des marchands avaient colporté l'histoire abracadabrante d'un garçon sauvé des griffes d'un loup, ou d'un tigre, par une espèce de démon vêtu de lumière, dont les mains projetaient des rayons de feu. À l'écoute de cette histoire, Violette et Biloba échangèrent des regards entendus : était-ce là une allusion à Kruger ? Bien que le vieux sorcier n'eût guère qualifié Kruger comme étant « vêtu de lumière », tant son habit argenté était terni, maculé, déchiré. Quant aux « rayons de feu », il portait certes une arme, terrifiante et taboue, héritée des Âges Sombres, mais qui n'avait rien de démoniaque ni de magique.

Tout cela évoqua de très, très vagues images à Violette, le garçon attaqué par un tigre ou un loup notamment.

– N'était-ce pas plutôt une panthère ? s'enquit-elle, saisie d'une soudaine inspiration.

Panthère, lion, dragon, on n'en savait rien, mais en tout cas cette histoire, si elle était vraie, prouvait que les démons des Âges Sombres n'étaient pas tous éradiqués et qu'il fallait redoubler de vigilance et de sacrifices à Mère-Nature.

Le jour déclinant, on leur offrit l'hospitalité pour la nuit (Biloba s'était bien gardé cette fois de raconter que Violette avait perdu la mémoire), mais Violette voulait reprendre la route. Elle avoua en aparté à Biloba qu'elle n'avait pas tellement confiance. Il lui semblait avoir rêvé – ou était-ce une nouvelle bribe de souvenir ? – d'une sombre et trouble histoire d'enlèvement d'enfants... N'empêche que ce mot de « sacrifices », prononcé par cette femme chaman qui la regardait bizarrement, ne lui disait rien qui vaille.

Ils quittèrent donc le village avant que le jour ait trop décliné, par la seule route praticable et fréquentée, qui bientôt se ramifia en quatre chemins. Biloba n'ayant aucune idée de la direction à prendre, là encore ce fut Violette qui interpréta les « signes » que Mère-Nature lui envoyait pour choisir le bon chemin : des traces « amies » qui partaient droit devant elle ; un frisson d'ailes dans un nid au creux d'un aulne, juste après le pont sur la rivière ; un mouvement furtif là-bas dans le sous-bois, une invite plutôt qu'une fuite...

Ils empruntèrent ce sentier qui s'enfonçait dans la Grande Forêt et dans les rousseurs du crépuscule, qui étirait derrière eux des ombres de plus en plus longues... Ce sentier qui s'étrécissait, sinuait entre de hautes futaies où la lumière du soir avait bien du mal à s'infiltrer, s'enfonçait dans les profondeurs de plus en plus obscures de la forêt... et qui, peu à peu, devenait une piste animale à peine tracée...

– Oh oh ! Tu es sûre qu'on est sur le bon chemin, Violette ? demanda Biloba, avec un petit sourire en coin.

– Je... le pense, répondit-elle d'un ton plus hésitant qu'elle ne l'aurait souhaité. Les signes m'ont paru clairs...

– Tant mieux, opina le vieil homme. Parce que moi, je n'ai vu aucun signe.

Le sentier n'était plus qu'une vague trace dans la végétation du sous-bois, indistincte dans la pénombre bleue de la nuit tombante... qui déboucha finalement dans une petite clairière cernée de toutes parts par la forêt, sans issue discernable au milieu des broussailles.

Violette tournait en rond dans la clairière, ne voulant pas s'avouer vaincue, cherchant un chemin malgré l'évidence, que Biloba exprima de son ton placide :

– Je crois que nous sommes perdus, Violette.

Elle esquaissa une moue exaspérée, scrutant les ténèbres du sous-bois qui s'épaississaient, les silhouettes noires des arbres s'élançant sous le ciel d'un bleu profond, où de petits nuages pâles reflétaient encore les ultimes lueurs du couchant.

– Pourtant j'étais *sûre*, grommela-t-elle. Mère-Nature ne peut tout de même pas se tromper, ni me mentir !

– Te mentir, sûrement pas, mais t'avalier toute crue, ça elle sait faire, répondit Biloba du même ton égal. Regarde par ici.

Elle tourna la tête dans la direction qu'il indiquait discrètement du menton... et son cœur manqua un battement, son sang se glaça dans ses veines.

Là-bas, à l'orée de la forêt, émergeant des ténèbres, deux yeux jaunes les fixaient.

Le Grand Projet de l'Humanité

Du sable. Du sable rouge et de la rocaille, à perte de vue. Pas un arbre, pas un buisson, pas le moindre brin d'herbe. De mornes ondulations caillouteuses, jusqu'à l'horizon où se devinaient les premiers contreforts de montagnes tout aussi désertiques. Un ciel beigeasse, glauque, diffus. Un vent lugubre, gémissant, soulevant ça et là quelques volutes de poussière.

Jasmin était déjà venu ici. Pas physiquement, bien sûr ; ce n'était pas non plus juste une impression de déjà-vu. C'était au cours d'un rêve – un rêve qu'il avait fait il y avait bien longtemps, il ne savait plus trop quand, d'ailleurs ; sans doute lors de son périple vers le Pays de la Malemort, avec Violette et Kruger...

Kashmeer se trouvait à ses côtés, vêtu comme lui d'une combinaison à capuche orange, légère mais chaude, protégeant bien du vent et du froid, chaussé de bottes à semelles larges pour marcher dans le sable, équipé d'un masque respiratoire relié à une bouteille fixée dans son dos. L'air martien serait respirable sans masque dans deux siècles, avait-il fièrement annoncé, comme si c'était une avancée majeure du progrès humain.

Comme Jasmin s'y attendait (il se souvenait toujours très bien de ses rêves prémonitoires), un bourdonnement se fit entendre peu à peu, en contrepoint du lugubre gémissement du vent, qui n'avait rien de commun avec celui, souvent agaçant, des insectes terrestres. (Aucun insecte sur Mars, il en était presque à les regretter parfois.) La chose qui émettait ce bourdonnement apparut au sommet d'une éminence. Elle évoquait justement un insecte géant, dardant des antennes gigantesques, mais ce n'était qu'une machine. Ses six pattes étaient munies de roues, et ses antennes étaient en fait d'immenses bras articulés, qui vaporisaient vers le sol, sur toute leur longueur, une fine bruine bleuâtre.

La machine stoppa dans la pente, scruta Kashmeer et Jasmin de ses

yeux électroniques, puis déclara sur un ton morne et métallique : « Vous êtes sur une zone d'épandage. Veuillez dégager, s'il vous plaît. »

– C'était ça que tu voulais me montrer ? demanda Jasmin à Kashmeer, qui acquiesça. C'est quoi, un épandage ? ajouta-t-il.

– Une semence, répondit Kashmeer. Ici, Jasmin, nous semons l'avenir.

C'était dit d'un ton emphatique qui n'échappa pas au garçon. Dès qu'ils parlaient de « leur » planète (et ils en parlaient souvent), les Martiens devenaient lyriques, la bouche remplie de mots grandioses et de phrases ronflantes qu'ils semblaient connaître par cœur. Selon eux, la terraformation de Mars était le Grand Projet de l'Humanité, auquel il fallait se consacrer corps et âme, jour et nuit, sans trêve ni repos, qui ne tolérerait aucun doute, ne souffrait aucune critique. Kashmeer n'échappait pas à la règle. La seule différence, c'était que lui acceptait volontiers de parler de la Terre. Pas les autres. La Terre, c'était un sujet tabou.

– Ce sont des algues, précisa-t-il, tandis qu'ils battaient en retraite devant le robot qui avait repris sa lente progression. Des sortes de lichens microscopiques, qui vont se fixer dans le sol martien et interagir avec lui pour produire de l'oxygène, d'une part, et de l'humus, d'autre part, en mourant et se décomposant. Par la suite viendront des spores, puis des mousses, des fougères, des fleurs, des arbres... Regarde ce paysage avec les yeux d'un Martien, Jasmin. Imagine que d'ici deux, trois siècles, sur ces collines, s'érigera une forêt. Ou peut-être un parc avec des jets d'eau et des jeux d'enfants...

– Tu ne seras plus là pour le voir, releva le garçon.

– Non. Mais mes descendants le verront. C'est ça qui compte.

Jasmin haussa les épaules. Il ne comprenait pas encore très bien cette volonté qu'ils avaient tous de travailler d'arrache-pied pour un avenir lointain, des résultats qu'ils ne verraient jamais. Au village, l'avenir se limitait aux prochaines récoltes, à une naissance ou un décès attendus... Demain était un autre jour, et le quotidien suffisait amplement à occuper la journée.

Ils regagnèrent rapidement leur véhicule – Jasmin résistant à l'envie de sauter comme un cabri, tant il se sentait léger dans la faible

pesanteur martienne – car le ciel s'assombrissait au-dessus des montagnes et le vent se mettait à forcer, signes qu'une tempête de sable approchait. Depuis un mois que Jasmin vivait chez Kashmeer à Ville d'Argyre, il en avait vu, des tempêtes de sable : elles étaient énormes, cinglantes et *mortelles*. Il n'existait sûrement rien d'équivalent sur Terre, même lors des pires colères de Mère-Nature.

Derrière eux, la machine d'épandage poursuivait inlassablement son travail monotone, indifférente au cataclysme qui se préparait dans le ciel.

*
* *

De retour dans la cité, Jasmin n'avait pas envie de rester chez Kashmeer à le regarder travailler ou à s'abîmer dans quelque monde virtuel diffusé par tel ou tel réseau. Il désirait de l'espace, de la verdure, de la solitude – toutes choses qui manquaient cruellement à Ville d'Argyre.

Malgré l'immensité des déserts martiens, l'espace dans les villes était très limité, très confiné, très rationnel : pas de lieu pour flâner, pour rêver, pour se perdre. Chaque modulhome était d'un format et d'un agencement standard, conçu pour un couple avec deux enfants ; il était disposé d'une façon logique, afin de réduire les déplacements au minimum ; le moindre espace était exploité, pas de place pour le désordre, les coins perdus, les entassements inutiles. Tout devait être utilisé rationnellement, depuis la toilette du matin à l'eau recyclée jusqu'au couchage du soir dans un lit escamotable.

Côté verdure, si chacun ou presque possédait des plantes « antistress » importées de la Terre, le seul endroit où Jasmin pouvait en voir *beaucoup* était les serres, qui s'étendaient sur des kilomètres carrés autour de Ville d'Argyre. Mais impossible de croire, même avec beaucoup d'imagination, qu'il se trouvait là dans un endroit « naturel » : ce n'étaient qu'interminables alignements de végétaux tous pareils, aux formes bizarres et aux couleurs malsaines, qui poussaient dans de longs bacs hydroponiques à un mètre du sol ; ou alors des cultures industrielles de variétés terrestres à l'origine, mais si mutantes que

Jasmin avait du mal à les reconnaître ; ou encore de vastes piscines garnies de tuyaux où glougloutaient des composés organiques nauséabonds. Bref, pas un lieu pour rêver, pas une sente où errer.

Pour ce qui était de la solitude, Ville d'Argyre souffrant de surpopulation (la fabrication des modulhomes allait moins vite que celle des enfants, malgré une procréation là aussi des plus planifiées), il y avait foule partout, toujours, à tout moment du jour ou de la nuit, car cette fourmilière ne s'arrêtait jamais. Et dans la plupart des modulhomes, c'était deux voire trois couples avec ou sans enfants qui s'entassaient, du coup les notions d'isolement et d'intimité étaient totalement étrangères aux Martiens – d'ailleurs la plupart supprimaient les portes chez eux, qui n'étaient que des obstacles. Pour Jasmin qui était pudique, habitué à une maison aux murs épais, à un rideau devant son lit, à un lieu isolé pour faire sa toilette, c'était parfois bien difficile, voire humiliant. Or il était seul malgré tout, trop souvent seul au milieu de cette foule anonyme, car les filles et les garçons de son âge qu'il rencontrait avaient peur de lui, le regardaient comme un extraterrestre, une sorte d'enfant sauvage, un grain de sable dans leurs engrenages bien huilés.

Bref, au bout d'un mois passé à Ville d'Argyre, après avoir visité et exploré tout ce qui, selon Kashmeer, valait la peine d'être visité et exploré, Jasmin commençait sérieusement à se morfondre et à éprouver beaucoup plus de regret que de joie, d'indifférence que de curiosité. Kashmeer l'emmenait bien dehors aussi souvent qu'il pouvait se le permettre, Jasmin n'ayant pas le droit de sortir seul ; mais la vue des grandioses (et désertiques) paysages martiens ou des non moins grandioses (mais rationnelles) réalisations humaines au sein desdits déserts avait aussi fini par le lasser : il ne pouvait s'empêcher de les comparer avec la Grande Forêt, les rivières pleines de poissons, de libellules et d'araignées d'eau, les vertes collines de la Terre sillonnées de lapins...

Trop souvent, il retenait ses larmes, au point d'en venir à se demander ce qu'il fichait là au juste, pourquoi Elysia l'avait embarqué dans cette aventure. Certes, elle lui avait donné le choix (*leur* avait donné le choix, et Violette avait refusé, elle...) et il était dévoré de

curiosité, mais on n'embarque pas comme ça un « enfant sauvage » pour un monde hypertechnologique sans avoir quelque dessein ou arrière-pensée en tête. Qu'attendait-elle de lui exactement ?

Certes, Kashmeer avait sondé son esprit – et, comme promis, ça n'avait pas été douloureux, juste... énervant. On lui avait fourré la tête dans une grosse machine, il avait vu des rayons, senti de la chaleur, et il avait dû rester comme ça, immobile, durant deux heures. L'opération s'était répétée à plusieurs reprises, assortie ou non de pilules qui le rendaient tout bizarre, mais à chaque fois Kashmeer paraissait déçu, voire frustré. Et quand Jasmin lui demandait s'il avait trouvé quelque chose d'intéressant, il haussait les épaules ou éludait le sujet. Pourtant il en avait parlé avec Elysia, *via* ses appareils à communiquer : Jasmin l'avait bien deviné, même s'ils s'exprimaient en martien. Depuis, plus rien : on lui fichait une paix royale, sinon *mortelle*. Alors, qu'attendait-on de lui ?

Il s'en était ouvert à Kashmeer – la seule personne dont il se sente proche dans ce monde de gens froids tout dévoués à leurs tâches – qui avait affiché une moue d'ignorance :

– Comment veux-tu que je le sache ? Je ne suis pas le confident de la Commandante, tu sais, ni dans les projets secrets du staff de MAARS. Je suis même assez peu au courant de ce qui se trame en ce moment.

– Pourtant tu en fais partie, non ? C'est bien toi qui as demandé à Elysia de m'amener sur Mars ?

– Oui, c'est justement là le problème : je pensais trouver dans ton esprit des informations capitales sur Kruger, or soit il ne t'a pratiquement rien dit, soit tu n'as rien retenu. Et le peu de souvenirs que tu en as sont trop imprécis, trop entachés de « magie ». À ce propos, j'ai aussi essayé d'étudier ton don de prémonition. Mais je n'ai même pas réussi à voir dans quelle zone de ton cerveau il se nichait. Et comme il se manifeste rarement... Bref, je n'ai pas pu tirer grand-chose de toi, mon garçon. Et si Elysia a d'autres projets te concernant, elle ne m'en a pas fait part.

Jasmin avait senti que, sur ce point, Kashmeer ne lui disait pas la vérité. Avait-il quelque chose d'inquiétant à cacher, ou bien n'était-ce qu'une impression fausse ?

– Alors en ce cas, il vaut mieux que j’aille lui demander moi-même...

– Si tu y arrives, mon garçon. Mais je doute qu’elle te réponde.

Naïvement, Jasmin se rendit au siège de MAARS, sous le dôme le plus élevé de Ville d’Argyre, pour demander à parler à la commandante Elysia. C’est ainsi qu’il aurait procédé au village, s’il avait voulu parler à Genêt par exemple : il serait tout bonnement allé frapper à sa porte. Ici, non. Il fallait obtenir un rendez-vous. Et pour cela, passer par les réseaux et suivre une voie hiérarchique complexe en fournissant tout un tas de références et d’explications, où Jasmin fut vite largué. Kashmeer tenta bien de l’aider – d’autant plus que tout était en martien, évidemment –, mais l’« enfant sauvage » n’entrait pas dans les cases et sa requête était automatiquement rejetée.

Ce qui ne le découragea pas pour autant. *Je trouverai une solution*, se promit-il.

Au moins, ça lui faisait un objectif, un but dans la vie, plutôt que d’errer comme une âme en peine dans ce monde où il n’avait manifestement pas sa place. Déjà, trouver comment s’introduire dans le siège de MAARS qui, sous son apparence de bloc de verre noir, paraissait être un bunker inexpugnable.

Ce ne fut pas la logique si chère aux Martiens qui lui dicta la solution.

Ce fut un rêve.

*
* *

Une salle. Rouge. Non, baignant dans une lumière rouge. Une pièce en fait. Ovoïde, basse de plafond, d’un rouge palpitant. Un peu comme un ventre. Un ventre technologique, hérissé d’écrans, d’appareils, de machines aux fonctions obscures.

Au milieu de la pièce, sur une sorte de piédestal, gît un cercueil. Non, pas un cercueil en fait. Plutôt un sarcophage, ou une sorte de couffin, dont le couvercle est en verre. Un verre un peu embué, luisant doucement sous cet éclairage incarnat, diffus, pulsant. Cette lueur rouge est accompagnée d’un son, d’un hululement qui oscille au même

rythme, montant et décroissant, sous-tendu par un bourdonnement grave et trépidant, celui de machines à l'œuvre, ailleurs, dans quelque tréfonds. Rien ne bouge dans la pièce.

Il s'avance lentement vers le couffin-sarcophage ; il glisse sans à-coups, sans friction, sans poids, comme s'il était désincarné, n'était qu'un regard. Il se penche très doucement au-dessus du couvercle. Distingue, dans la pénombre pourpre, une forme rendue floue par le verre embrumé – la forme d'un corps bien sûr, d'un corps humain.

Son regard immatériel remonte peu à peu vers le visage. Il ne sait pourquoi, il a peur de le regarder, de le reconnaître peut-être.

Il n'a pas tort, car il le reconnaît, tout flou qu'il est.

C'est le sien.

Stupéfait, il se recule vivement – soudain le bourdonnement se transforme en un sourd mais puissant grondement, et tout se met en mouvement dans la pièce : le sol tremble, les murs vibrent, l'éclairage rouge vacille, une alarme orange vif se met à tourner dans la pièce, le hululement monte en puissance et de plusieurs tons. Le sarcophage tremble également, son couvercle de verre se voile davantage puis soudain s'ouvre, laissant échapper une vapeur glacée.

Il se voit renaître à la vie, lentement, trop lentement : ses paupières papillotent, sa poitrine se soulève par à-coups, péniblement, ses doigts sont parcourus de contractions. Des fils, des tubes, des drains s'arrachent de son corps, se rétractent dans le sarcophage. Il s'éveille à la vie, trop lentement – or il y a urgence. L'alarme tournoie féroce dans l'habitable, tout vibre et tout tremble, les machines des tréfonds s'emballent et s'affolent, et lui – le corps dans le sarcophage – ne peut rien faire, il est trop faible pour seulement lever une main.

Et lui – regard désincarné, conscience d'un autre temps qui observe cette scène – voit sur un écran des chiffres qui s'égrènent à rebours, et ces chiffres sont des minutes, des secondes.

Qui filent à toute vitesse vers zéro.

Le loup gris

– Oh oh ! fit Biloba. C'est là que j'aimerais bien avoir une arme.

– Une arme ? ! frémit Violette.

Elle se souvint que Genêt interdisait que quiconque possède une arme au village, ou quoi que ce soit servant clairement à tuer. Seule Mère-Nature pouvait prendre et donner la vie, l'homme n'avait pas le droit de s'arroger ce pouvoir, même si une bête sauvage l'attaquait. Cela rappela quelque chose à Violette, mais l'heure n'était pas à creuser ses souvenirs : l'animal aux yeux jaunes sortait lentement du sous-bois, à pas très circonspects.

C'était un loup. Un vieux loup gris efflanqué, apparemment solitaire.

Il scrutait Violette et Biloba tour à tour, grognant sourdement, mais sans montrer les crocs.

Juste de la méfiance, ressentit Violette. *Pas de colère, ni de peur, ni de méchanceté.*

– Si j'avais pris ma peau de léopard... murmura Biloba. Quoique je doute que mes illusions fonctionnent avec un loup.

L'animal fixait surtout Violette à présent, les oreilles dressées. Il s'assit dans l'herbe, émit un bizarre petit jappement. Pas du tout l'attitude d'un loup en maraude. Elle fronça les sourcils. Ça aussi, ça lui évoquait quelque chose...

Il s'avança de quelques pas, s'assit de nouveau, laissa échapper un gémissement. Sans le quitter des yeux, Biloba cherchait dans son havresac quelque chose pouvant servir à les défendre.

– Pas besoin d'arme ni d'illusions, marmonna Violette. Laisse-moi faire.

À gestes mesurés, elle saisit sa flûte, la porta à ses lèvres, se mit à souffler dedans, tout en se dirigeant vers le loup à pas lents. Elle ne cherchait pas à jouer un air, ni à composer une mélodie, juste à produire des sons doux et apaisants. Le loup écoutait, tête penchée,

remuant les oreilles.

– Violette ! s'écria Biloba à mi-voix. Reviens ! C'est dangereux !

Elle ne l'écoutait pas. Il constata qu'il parlait pour ne rien dire, car il ne ressentait aucun danger en vérité. Alors il se tut et observa.

Le loup se mit à « chanter » plus ou moins à l'unisson avec la flûte, émettant des hululements modulés. En même temps, il claquait des mâchoires, oreilles couchées, et rampait dans l'herbe vers Violette en remuant la queue.

Lorsqu'il fut à un pas d'elle, la jeune fille lâcha sa flûte, s'accroupit, tendit la main. Le loup allongea le cou pour la lécher. Il finit par venir se coucher à ses pieds. Elle lui caressa la tête, fourragea dans sa fourrure crasseuse, rêche et pelée. Le loup se retourna carrément sur le dos pour qu'elle lui gratte le ventre. Puis il se releva et se frotta contre elle.

Violette sourit à Biloba qui la contemplait, un peu plus loin dans la clairière. La nuit était presque complètement tombée à présent, mais elle distinguait quand même son expression médusée, ses gros yeux ronds plus écarquillés que jamais. Elle éclata de rire.

– Faire le crapaud, ça ne va pas l'impressionner non plus, se moqua-t-elle. En tout cas, on peut bivouaquer ici pour la nuit : nous avons une protection.

Ce disant, elle posa la main sur la tête du loup gris, qui leva le museau en remuant la queue.

– Tu en es sûre, Violette ? Tu penses qu'il va rester comme ça ?

Biloba hésitait encore à s'approcher.

– Tu es un sorcier, non ? Tu dois bien voir qu'il n'y a aucun risque. Sentir que Mère-Nature nous protège.

– Euh... Oui, bien sûr... Vu sous cet angle...

Ils s'installèrent donc pour la nuit. Biloba alluma un feu, Violette dégagea un espace dans les hautes herbes, ils partagèrent le peu de nourriture que Biloba avait négociée au dernier village qu'ils avaient traversé. Violette donna la moitié de sa part au loup, qui la dévora avec reconnaissance : sans doute trop vieux pour chasser efficacement, plus assez de dents pour déchiqueter ses proies...

– Jeune fille, ce n'est pas bien, la morigéna Biloba. Tu auras besoin de toutes tes forces pour reprendre la route demain, alors que cet

animal peut sauter sur le premier lapin venu.

– Lui aussi aura besoin de toutes ses forces, rétorqua Violette. Parce que j'espère bien qu'il va nous accompagner.

Biloba resta un instant bouche bée, puis il se mit à rire.

– Oh oh ! J'imagine les réactions au prochain village que nous aborderons : un vieux sorcier, une jeune sauvageonne et un loup gris. Nul doute que nous serons immortalisés par une nouvelle légende, mais je ne garantis pas que nous en sortirons vivants.

Violette n'avait pas songé à ça. Elle était en train de se dire qu'elle *connaissait* ce loup gris, qu'elle l'avait déjà rencontré. Très certainement – elle en mettrait sa main au feu – lors du voyage d'aller, avec ce Jasmin et ce Kruger. Ça signifiait qu'elle était déjà passée dans ce coin et qu'ils étaient donc dans la bonne direction.

– Et pourquoi veux-tu qu'il nous accompagne ? ajouta Biloba.

Elle lui raconta ce nouveau souvenir qui venait de resurgir. Oui, elle l'avait rencontré, l'avait même sauvé d'une mort certaine, se rappelait-elle. Sans doute Kruger l'aurait-il tué, comme il avait tué la panthère. Maintenant, si Mère-Nature était juste, le loup pouvait à son tour leur rendre un service, comme les aider à retrouver le village...

Biloba afficha une moue dubitative.

– Tu sais, jeune fille, les loups se mêlent peu des affaires des hommes, et pour eux tous les villages se ressemblent : des endroits risqués mais bons à razzier, les nuits d'hiver et de disette.

– Je n'en suis pas si sûre, rétorqua Violette. Pour les loups, tous les hommes sont pareils et réciproquement, mais maintenant que je connais celui-ci, il est unique pour moi et je suis unique pour lui. Donc ma maison devient unique elle aussi. Les vêtements que je porte viennent bien de chez moi, non ? Ce n'est pas toi qui me les as donnés ? (Biloba fit non de la tête, essayant de deviner où elle voulait en venir.) Demain matin, je les lui ferai sentir et je lui expliquerai. Je pense qu'il pourra nous guider.

Couché dans l'herbe à ses côtés, le loup levait la tête vers elle et semblait l'écouter, comme s'il comprenait ce qu'elle attendait de lui. Biloba le dévisagea – la lumière dansante du feu roussissait le vieux pelage de l'animal et allumait des reflets mordorés dans ses yeux – puis

il se tourna de nouveau vers le foyer.

– Ah, l’optimisme de la jeunesse... ! soupira-t-il.

– Tu verras, minauda Violette, en grattant le loup derrière l’oreille.

– Ce que je vois maintenant, c’est qu’il se fait tard, et que demain, quoi qu’il en soit, une longue route nous attend.

Ils déroulèrent les peaux et couvertures qu’ils avaient emportées, se blottirent dedans le plus près possible des braises. Un peu à l’écart – car il craignait le feu –, le loup gris était allongé, tête dressée, flairant et scrutant les ténèbres.

Il veilla ainsi toute la nuit sur le vieil homme et la jeune fille, car telle était sa mission.

*
* *

Quand ils s’éveillèrent à l’aube, saluée par des myriades de chants d’oiseaux, le vieux loup gris était toujours là, endormi dans l’herbe aux côtés de Violette. Son fumet âcre et sauvage fut la première chose qu’elle sentit, qui lui fit froncer le nez. De quoi couper l’appétit, mais ça ne l’empêcha pas de finir de bon cœur les restes de pain et de fromage que Biloba lui tendait, et qu’elle partagea bien entendu avec son nouveau compagnon.

– Oh oh ! Ce n’est pas avec seulement ça dans le ventre que tu vas tenir toute la journée, s’inquiéta le vieux sorcier. Il nous faudra nous sustenter en chemin, et si ton projet d’emmener cette bestiole tient toujours, le problème reste entier concernant la traversée des villages.

– Bah, on trouvera bien une solution, éluda Violette, pressée de partir.

Comme prévu, elle fit sentir au loup ses vêtements, sa flûte, tout ce qu’elle portait sur elle, même la patte de lapin de Jasmin, en lui expliquant posément, avec des mots simples et distincts, que tout ça provenait de sa tanière à elle, qu’elle voulait y retourner mais avait oublié où c’était, que s’il savait d’où venaient ces odeurs, il devait les emmener là-bas. Un peu à l’écart, Biloba observait la scène avec une moue dubitative. Au mieux, se disait-il, cette bête allait leur courser un lapin, ça leur ferait toujours leur casse-croûte de midi...

Mais après avoir bien flairé et bien écouté Violette, le loup se mit à humer l'air frais du petit matin, tourna en rond quelque temps dans la prairie, la truffe au ras du sol, puis s'engagea résolument dans le sous-bois, vers le nord-ouest. Violette et Biloba le suivaient tant bien que mal, car il n'y avait pas de sentier, les fourrés étaient denses, le sol malaisé, jonché de branches mortes ou empêtré de ronces, et des obstacles que l'animal franchissait sans mal, tels un ruisseau ou un arbre abattu, étaient parfois difficiles à négocier pour les deux humains. Le loup progressait plus vite qu'eux, mais comme il cherchait la piste, il n'avancait jamais en droite ligne, il flairait de-ci de-là, partait dans un sens, revenait sur ses pas, en essayait un autre, tournait et virait mais suivait toujours globalement le nord-ouest. Deux ou trois fois, ils croisèrent un chemin, voire une route creusée d'ornières, et Biloba voulut s'y engager, prétextant que crapahuter dans les sous-bois n'était plus de son âge, trop fatigant pour ses vieilles jambes, mais le loup ne voulut rien savoir, poursuivant obstinément sa direction.

Autour de midi, l'estomac du sorcier se mit à crier famine : lui n'avait rien mangé ce matin, ayant donné tout ce qui restait à Violette (et donc au loup). Or ils étaient totalement perdus au milieu de la Grande Forêt, sans doute à mille lieues de tout village habité, le loup devant par instinct les éviter. Trébuchant et clopinant, il rattrapa Violette qui marchait devant, lui tapa sur l'épaule.

– Dis-moi, jeune fille, haleta-t-il, puisque ton ami à quatre pattes te comprend si bien, tu pourrais peut-être lui demander s'il ne nous dénicherait pas quelque chose à nous mettre sous la dent...

Violette fronça les sourcils.

– Un animal ?

– Dans ce goût-là, oui, sourit Biloba, à moins qu'il ne nous mène à un arbre à pain ou une fontaine à fromage... Après tout, ça doit être un loup magique !

Violette haussa les épaules, mais appela le loup néanmoins, d'un joyeux trille de sa flûte. Abattre un animal pour se nourrir était interdit par Mère-Nature, ou plutôt par Genêt, se rappelait-elle, mais rien n'empêchait de manger une bête déjà morte, tuée par un prédateur par exemple. Cependant, cela répugnait bon nombre de familles du village,

qui de fait étaient devenues végétariennes – tout comme elle – ou se rabattaient sur le poisson qui, lui, était toléré, bizarrement. Sans doute parce qu'il ne criait pas au moment de mourir.

Le loup sortit d'un buisson et se dirigea vers Violette en remuant la queue, haletant, langue baveuse et pendante. Elle lui fit renifler de nouveau la patte de lapin en lui demandant de chasser quelque chose de semblable. Le loup partit comme une flèche sous les frondaisons. Ils l'entendirent fureter, cavalier, fureter de nouveau, cavalier encore... jusqu'à ce qu'ils le perdent de vue et d'ouïe.

Il fut de retour une demi-heure plus tard, tenant dans sa gueule ensanglantée un lapin à moitié dévoré déjà. Tout frétilant, il le posa aux pieds de Violette qui jeta un regard dégoûté sur cette dépouille sanglante, mais n'oublia pas de remercier son compagnon d'une caresse.

Ce fut Biloba qui dépeça, vida et prépara le demi-lapin, au bord d'une petite rivière qu'il avait repérée non loin, tandis qu'ils attendaient le loup. Il trouva même quelques herbes aromatiques pour agrémenter sa cuisson, sur une broche faite avec des branchages. Il le mangea presque en entier, malgré son insistance pour que Violette y goûte au moins : il jugeait que les fruits, baies et racines qu'elle avait récoltés en attendant le loup ne la nourriraient pas suffisamment, bien que la jeune fille affirmât le contraire. En effet, ils ne calmèrent pas sa faim, mais il aurait fallu que Violette soit mourante pour consentir à mordre dans une cuisse de lapin.

Après ce repas frugal, ils se remirent en route. Biloba aurait bien fait une petite sieste digestive, bercé par le gazouillis de la rivière, mais le loup était pressé de repartir, et Violette également.

Vers la fin de l'après-midi, ils émergèrent enfin de la Grande Forêt, abordèrent une région de collines herbues. Elles évoquaient vaguement quelque chose à Violette, mais c'était plus une impression de déjà-vu qu'un réel souvenir. Toutefois cette sensation se précisa lorsqu'ils s'engagèrent dans une vallée bordée par un coteau envahi de ronces et de fourrés. Le loup, qui jusque-là avait toujours progressé sans la moindre inquiétude, semblait hésiter à présent, nez au vent, babines retroussées, grondant sourdement, assis sur son derrière. Violette et

Biloba le dépassèrent, il les suivit à contrecœur, s'arrêta de nouveau quelques pas plus loin, au pied d'un buisson qu'il flaira avec crainte et dégoût.

Ce buisson avait brûlé. Il n'était plus que branches et moignons noirs.

En scrutant les alentours, Violette en découvrit d'autres, plus ou moins carbonisés, ainsi que des parcelles d'herbe calcinée. À mesure de ses découvertes, son cœur s'accélérait, battait la chamade. Elle leva les yeux vers le coteau, fouillant les fourrés du regard. Elle repéra la caverne, bouche sombre à peine visible entre les rochers.

– Lierre, fit-elle d'une voix blanche. Nénuphar. Jasmin.

– Tu reconnais cet endroit ? s'enquit Biloba, qui voyait les traits de la jeune fille se décomposer.

– Oui, soupira-t-elle. C'est... c'est la caverne. La grotte secrète où l'on se retrouvait avec les copains du village... Des noms me reviennent. Pervenche, ma mère. Le vieux Chêne. Marguerite, la maman de Jasmin...

– Oh oh, sourit Biloba, on dirait que nous sommes tout proches du but ! Tu peux remercier ton ami le loup.

Violette le chercha des yeux, l'appela – il n'était plus là. Il avait disparu, s'était discrètement enfui dans les hautes herbes et le crépuscule, devinant sans doute que sa maîtresse avait atteint son but et pouvait se débrouiller seule à présent. Elle sentit les larmes lui monter aux yeux. Elle aurait tant aimé le caresser une dernière fois, même le prendre dans ses bras malgré sa crasse et sa puanteur, le remercier comme il fallait...

Elle décrocha de son cou la patte de lapin de Jasmin et la posa par terre, dans une de ses traces, en guise d'offrande. Peut-être que le premier rat venu allait la boulotter sitôt qu'ils auraient tourné le dos, mais peut-être pas. Peut-être que le loup reviendrait, comprendrait, saurait l'attendre.

En explorant un peu les environs, elle retrouva sans trop de mal le petit sentier de son enfance, à peine tracé, qui partait de la « grotte secrète » et menait au village. Elle s'y engagea tête basse, le cœur gros, Biloba clopinant sur ses talons.

Lorsqu'un peu plus tard, elle aperçut dans les rayons dorés du soleil couchant, nichés près de la rivière au creux de la vallée, les toits de chaume des premières maisons, son cœur ne bondit pas dans sa poitrine comme elle s'y attendait, elle ne se mit pas à courir en poussant des cris de joie. Au contraire, son pas ralentit, devint hésitant, circonspect.

Elle pressentait – sans pouvoir s'expliquer pourquoi – qu'elle ne serait pas vraiment bien accueillie au village.

Erreur humaine

– Voilà ce dont je me souviens, conclut Jasmin. Ça se termine ainsi, je crois : cet endroit tout rempli d’alarmes, le sarcophage qui s’ouvre avec moi dedans, qui ne peux rien faire.

Kashmeer hocha la tête avec une moue dubitative. Tous deux se trouvaient dans le petit salon-bureau-chambre de son modulhome, l’espace cuisine étant bien trop minuscule pour y tenir à deux. La pièce n’avait qu’une seule fenêtre haut perchée, façon hublot, qui ne s’ouvrait pas et donnait sur le ciel beige rosé au petit jour, parcouru de fins cirrus blancs. Jasmin se sentait à l’étroit dans cette pièce et, guetté par la claustrophobie, il s’efforçait d’y demeurer le moins possible. Mais où aller ?...

Pour le moment, c’était l’heure du petit déjeuner, ou ce qui en tenait lieu sur Mars : un liquide brunâtre au goût de brûlé, abusivement dénommé « café », et une espèce de pâte énergétique indéfinissable que les Martiens appelaient d’un tas de noms plus ou moins péjoratifs, mais consommaient tous régulièrement. Et Jasmin venait de raconter son rêve à Kashmeer.

– Tu dis que c’est un rêve prémonitoire, releva ce dernier. Qu’est-ce qui te permet de l’affirmer ? En quoi est-il différent d’un rêve normal ?

Jasmin haussa les épaules.

– Je ne sais pas. Ça a l’air plus précis que les rêves ordinaires... Il ne s’y passe pas n’importe quoi. Et je m’en souviens très bien au réveil.

Kashmeer hocha de nouveau la tête. Ces « dons » ou « talents » qu’avaient développés les Terriens l’étonnaient toujours. Elysia lui avait demandé d’étudier les possibilités de les reproduire, en bon psychotronicien qu’il était : les Martiens en auraient été d’autant plus performants... Mais Kashmeer ne voyait pas comment : il avait eu beau sonder le cerveau du garçon de long en large, il n’y avait pas trouvé de « siège » de la prémonition, comme il existe des zones réservées au langage, à la mémoire ou à la peur, par exemple. De plus, ces pouvoirs,

développés surtout par les enfants, disparaissaient généralement à l'âge adulte... Il aurait bien aimé observer l'esprit de Jasmin pendant qu'il faisait ce type de rêves, mais un rêve prémonitoire, justement, ça ne se prévoyait pas à l'avance. Il pouvait toujours le sonder maintenant, au réveil, mais il doutait que ça serve à quelque chose. Quant à le brancher chaque nuit dans son labo, en attendant le prochain rêve, c'était tout bonnement irréalisable.

– Tu as une idée de ce que c'était ? demanda-t-il au garçon. Tu as déjà vu un endroit comme ça ? (Jasmin fit non de la tête.) Tu as vu des images, alors ? insista-t-il. Tu as eu accès à des dossiers secrets ?

Jasmin secoua de nouveau la tête.

– Jamais vu nulle part, précisa-t-il. Et toi, ça t'évoque quelque chose ?

– Mmm... hésita Kashmeer. Ça se pourrait bien.

– Alors, c'est quoi ?

L'ingénieur hésita de nouveau, soupira, eut un geste vague qui pouvait signifier n'importe quoi et finalement se lança :

– C'est un module de cryo. Il s'avère qu'il est *exactement* comme ça, Jasmin. Tel que tu l'as décrit. Il n'existe pour le moment qu'à l'état de prototype, et de plus c'est un projet secret. Ça ne circule pas vraiment dans les réseaux, tu vois. C'est justement ce qui m'incite à te croire. Or l'ambiance que tu as indiquée, les alarmes, le compte à rebours et tout ça, m'évoque un accident, une anomalie. Tu as une idée de quand ça doit se produire ?

– Non. (Jasmin serra les lèvres.) Mes rêves n'indiquent jamais de date. Je *sais* que ça se produira, mais quand ? Demain, la semaine prochaine, dans un an... je ne peux pas dire.

– Ça c'est dommage !

Kashmeer soupira, acheva son gobelet de « café » qui refroidissait dans sa main, le reposa à côté de son terminal qu'il considéra d'un air songeur. Jasmin, qui avait suivi son regard, osa lui poser la question qui lui brûlait les lèvres :

– Tu crois que ça peut suffire pour obtenir un rendez-vous avec Elysia ?

Kashmeer fit la grimace, soupira encore, alluma finalement son

terminal d'un claquement de doigts.

– On peut toujours essayer. Mais comme tu n'es pas dans la base de données, je suis obligé de le prendre sous ma responsabilité. J'espère que tu dis vrai, Jasmin. Je suis assez mal vu comme ça de la clique d'Elysia.

Il effectua quelques manipulations dans le champ holographique de son terminal, entra des codes, obtint assez rapidement le responsable de la sécurité du projet MAARS, un grand type chauve à l'air revêché et au nez proéminent.

– *Alors, citoyen Kashmeer ?* lança celui-ci d'un ton bougon. *Quel type de faille de sécurité voulez-vous déclarer ? « Autres problèmes », ce n'est pas une case que j'aime voir cochée, vous savez.*

– Il s'agirait d'un accident relatif au projet cryo, avança Kashmeer.

Le grand chauve le dévisagea de ses petits yeux plissés.

– *Vous n'êtes pas accrédité sur ce projet, citoyen Kashmeer. Comment avez-vous eu connaissance de cet accident ?*

Kashmeer jeta un regard dérobé à Jasmin.

– Je préfère en parler directement avec la commandante, répondit-il. C'est une question de... un secret d'État.

Le chef de la sécurité le scruta d'un œil chafouin.

– *J'espère que vous avez des preuves solides de ce que vous avancez,* prévint-il.

Kashmeer biaisa un nouveau coup d'œil à Jasmin, qui se tassait sur sa chaise et se faisait tout petit. Il savait qu'il était hors champ, pourtant il avait l'impression que Gros-nez le voyait ou du moins ressentait sa présence.

– Ce sera à la commandante d'en juger, déclara Kashmeer d'un ton plus ferme qu'il ne l'aurait cru.

– *Comme vous voulez.* (Le responsable haussa les épaules.) *Vous savez qu'elle déteste être dérangée pour rien.*

Il mit l'écran en attente, qui montra des vues de Mars en 3D sur une musique languide et monotone. Il revint cinq minutes plus tard.

– *Voilà, citoyen Kashmeer. Vous avez rendez-vous avec la commandante Elysia demain, 8 h 23, en priorité rouge. Vous avez intérêt à être à l'heure.*

– Merci, sourit Kashmeer. Je savais que je pouvais compter sur vous.

– *Ce n'est pas réciproque*, grogna le chef de la sécurité.

Là-dessus, il coupa la communication.

*
* *

– Un rêve *prémonitoire* ? ! explosa Elysia le lendemain matin. Et vous osez me déranger pour *ça* ?

Jasmin ne l'avait pas revue depuis qu'il avait atterri sur Mars. Elle avait bien changé. Disparue, la souriante et gentille Elysia qui répondait patiemment à ses questions, lui ouvrait les yeux et l'esprit sur le monde et l'infini. Envolée, la commandante de vaisseau rêveuse et exaltée, qui lui parlait de Mars comme d'une Terre promise. Il avait devant lui une femme dure, pressée, stressée, qui le considérait comme un virus dans son ordinateur. Du coup, il n'avait plus envie de lui dire quoi que ce soit.

– C'est là son talent, son pouvoir, argumenta Kashmeer. Tu m'as bien demandé de l'étudier, non ? Eh bien voilà, je t'en apporte une preuve. Du moins je suppose que c'en est une.

– Je croyais que tes recherches n'aboutissaient à rien ? répliqua Elysia d'un ton sarcastique. Qu'il n'y avait pas de « centre de la prémonition » dans le cerveau ? Et tout à coup, tu prétends avoir une *preuve* ? (Kashmeer ouvrit la bouche pour répondre, mais elle ne lui en laissa pas le temps :) Enfin bon, raconte, soupira-t-elle. Et sois bref, je n'ai pas beaucoup de temps.

Kashmeer s'exécuta, demandant parfois des précisions à Jasmin sur certains détails. Elysia écouta attentivement, fronçant les sourcils de plus en plus. Manifestement, ce qu'elle entendait ne lui plaisait pas.

– Que sais-tu du projet cryo, Kashmeer ? demanda-t-elle d'un ton brusque, quand il eut fini. Qui t'en a parlé ?

– Personne. Je ne suis au courant de rien, vu que je ne suis pas accrédité, comme on me l'a fait remarquer. Je n'ai donc rien pu dire à Jasmin, si c'est ce que tu sous-entends.

– Je sous-entends qu'il y a eu une fuite, grogna-t-elle. Mais je vais faire mon enquête et je saurai bien d'où ça vient.

– Et ces alarmes, cette anomalie ? On dirait que tu n’y accordes aucune importance, reprocha Kashmeer.

– J’y accorde l’importance que ça mérite : celle d’un souvenir inconscient resurgi dans un rêve. Ce que tu m’as décrit là, c’est l’accident de Kruger. Qu’il a certainement narré à ce garçon, d’une façon ou d’une autre. Je m’étonne que *toi*, psychotronicien de haut niveau, tu n’y aies même pas songé !

Elle parlait de Jasmin comme s’il n’était pas là, ce qui le troubla et l’agaça. Pour qui le prenait-elle ? Quant à Kashmeer, il voyait bien que les propos d’Elysia l’avaient vexé.

– Tu refuses de voir la réalité en face, commandante, répliqua ce dernier. Jasmin *sait*. À nous d’interpréter son savoir.

– Je refuse de prendre un rêve pour une réalité, c’est tout, se renfroigna Elysia. (Elle se leva de derrière son bureau.) Tu as fini, ou tu as d’autres révélations fracassantes à me faire ?

Kashmeer se leva à son tour, Jasmin fit de même, tous deux sortirent du bureau sans un mot ni un salut pour Elysia qui les ignorait de toute façon, déjà occupée à autre chose.

Une fois « dehors », au pied du cube de verre noir, sous le dôme le plus élevé de Ville d’Argyre, Kashmeer baissa les yeux sur Jasmin et lui posa la main sur l’épaule en soupirant :

– Cette fois on est bien grillés, mon garçon. Et je dois reconnaître, en mon for intérieur, que les arguments d’Elysia ne sont pas totalement dénués de bon sens. Par ailleurs, je me demande bien ce que tu ferais dans un module de cryo. À moins que...

Jasmin comprit que Kashmeer essayait de lui dire que lui aussi éprouvait quelque doute. Il haussa les épaules à son tour, imitant l’expression désabusée de la commandante :

– Qui vivra verra, conclut-il. C’est un vieux proverbe terrien.

Le feu bleu

Le soleil se couchait quand Violette et Biloba pénétrèrent dans le village. C'était l'heure rousse où l'on trayait les vaches, ramenait les moutons à la bergerie, récoltait les légumes pour la soupe du soir, ramassait le linge mis à sécher sur le talus près du lavoir ; où les poules rentraient au poulailler, où les chiens partaient en chasse (eux en avaient le droit), où les enfants prolongeaient les dernières minutes de jeux à l'extérieur. C'est dire qu'il y avait du monde dehors : l'arrivée de la jeune fille et du vieux sorcier ne passa pas inaperçue.

Ce fut d'abord des gamins, jouant au bord de la rivière, qui les virent traverser le pont, d'un pas incertain pour Violette, fatigué pour Biloba. Les plus jeunes s'enfuirent en criant, et la plus âgée, une fillette tavelée de taches de rousseur, scruta Violette en fronçant le nez et les sourcils.

– Violette ? émit-elle d'un ton peu assuré.

Celle-ci lui sourit. Elle avait son nom sur le bout de la langue, mais il ne voulait pas sortir. La gamine écarquilla les yeux, partit elle aussi en courant et criant à la cantonade :

– C'est Violette ! Violette est ici ! Violette est revenue !

... *Airelle. La petite sœur de... Jasmin.*

À mesure que Violette et Biloba s'avançaient entre les maisons (il n'y avait pas vraiment de rues dans le village, juste une place et des bâtisses pêle-mêle tout autour), les gens alertés par la rumeur abandonnaient leurs activités pour converger vers eux, à pas prudents et intrigués tout d'abord, puis de plus en plus curieux et assurés. Avant qu'ils n'aient atteint la place centrale, une petite foule les entourait, parcourue de sentiments mitigés : incrédulité, surprise et joie, mais aussi inquiétude, peur, voire colère. Les enfants venaient la toucher, lui prendre la main, s'assurer de sa réalité, mais les adultes n'osaient trop s'approcher encore, car ils se souvenaient que, sur elle, Genêt avait jeté l'anathème : elle était maudite, proscrite, condamnée par Mère-Nature.

Et qui était ce vieux bonhomme tout gris avec elle, à l'air bizarre et inquiétant ?

De son côté, Violette détaillait les visages qui lui faisaient face : elle les reconnaissait presque tous et des noms lui revenaient en pagaille, mais elle n'arrivait pas toujours à placer le bon nom sur la bonne tête, c'était encore confus dans sa mémoire trop fortement sollicitée tout à coup.

Deux personnes se détachèrent de la foule pour se précipiter vers elle. L'une d'elles était une femme encore jeune mais bien rondelette et qui sentait fort le poisson : elle s'appelait Pervenche et c'était sa mère. L'autre, qui tentait de la retenir de se jeter dans ses bras, était un homme bourru et moustachu, aux petits yeux et aux gros sourcils : c'était Buis, son père.

– Mais laisse-moi l'embrasser ! s'écriait Pervenche en se débattant dans la poigne d'acier qui enserrait son bras. C'est notre fille, quand même !

– Elle est maudite, rappela Buis d'un ton bougon. Il ne faut pas la toucher.

Une autre femme eut moins de scrupules : Marguerite, la mère de Jasmin, prit Violette à la volée dans ses bras et la souleva presque de terre en la couvrant de baisers.

– Ma chérie, balbutiait-elle, est-ce que tu vas bien ? Tu n'es pas blessée, malade ? Tu as faim ? Qui est ce monsieur ? Et où est Jasmin ? Il n'est pas avec toi ?

Violette ne sut que dire, prise dans ce tourbillon de questions et de baisers. Ce fut Biloba qui répondit à sa place :

– Nous allons bien, nous ne sommes ni blessés ni malades, je m'appelle Biloba, et Jasmin a disparu.

– *Quoi ? !* (Marguerite reposa Violette à terre, dévisagea le vieil homme, grimaçant devant ses gros yeux globuleux.) Tu veux dire que... qu'il est... mort ?

– Oh oh ! Pas du tout, se rétracta Biloba en levant les mains. Je suppose qu'il va aussi bien que nous. Je veux dire qu'il a simplement disparu. Mais comme il a laissé sa patte de lapin à Violette, peut-être reviendra-t-il... À moins que Kruger, l'homme d'argent, ne l'ait emmené

avec lui dans les étoiles.

– Comment ça ? Que veux-tu dire, vieil homme ? insista Marguerite.
Où est Jasmin ?

– Oui, renchérit Buis, je trouve ton langage bien obscur et ton intérêt pour un hérétique bien suspect ! Tu m’as tout l’air d’être un genre de sorcier !

À ce mot, la foule recula en murmurant craintivement. Violette regarda Biloba avec appréhension : comment allait-il se sortir de cette situation ? Elle-même ne savait ni n’aimait mentir, elle ne lui serait d’aucun secours. Sauf, peut-être, en tentant de calmer les esprits...

Elle ferma les yeux et commença à étendre les mains devant elle, mais fut interrompue par un nouveau mouvement dans la foule : plusieurs personnes la fendaient à grands pas en criant : « Place ! Place ! »

Violette reconnut l’une d’elles à son air torve et ses traits émaciés : c’était Genêt, le chaman du village. Les deux autres étaient ses acolytes, dont un jeune qu’elle reconnut également : il s’appelait Lierre. Jadis – dans une autre vie –, ils allaient jouer souvent ensemble à la grotte secrète. Il la dévorait d’un regard fiévreux, en retrait derrière Genêt qui se campa devant elle, les poings sur les hanches.

– Alors tu es revenue, Violette ! Damnée, proscrire, hérétique... et tu oses revenir ! Tu sais ce que méritent ceux de ton espèce ? (Il se tourna brièvement vers les villageois, quêtant leur soutien du regard, puis proféra entre ses dents serrées :) Ils méritent la *mort* !

*
* *

Brusquement, tout lui revint. À ces mots, mais plus encore à la vue de la face haineuse, de la bouche tordue qui les lui crachait au visage. La même qui hurlait après l’homme vêtu d’argent, là-bas à l’orée du bois, ce voyageur perdu qui tenait Jasmin blessé dans ses bras, au pied de la panthère morte. La même qui couinait qu’on lui livre Jasmin, devant la grotte secrète, avant que Nénuphar soit tué et que Kruger enflamme les buissons... Genêt, la voix de Mère-Nature soi-disant, qui avait condamné Jasmin à mort et banni Violette du village.

Une bouffée de rage brûlante l'envahit, qu'elle s'efforça de maîtriser, refouler : elle n'arriverait à rien avec la colère. Au contraire, il fallait calmer les esprits... calmer les esprits...

– Saisissez-vous d'elle ! ordonna Genêt à ses deux acolytes.

Lierre hésita – c'est sans doute ce qui le sauva. L'autre – un grand costaud au cou de taureau et aux yeux porcins, nommé Peuplier – s'avança résolument sur Violette, mais Biloba s'interposa. Ça fit ricaner le colosse : il allait faire valdinguer ce vieux débris d'une simple claque... Mais alors il rencontra son regard : deux lacs de feu bleu qui tournoyaient. Et qui *brûlaient*.

Peuplier se rétracta avec un cri, portant les mains à ses yeux – trop tard. Il s'affaissa sur lui-même, parut se recroqueviller sur le sol, puis finalement se lova en chien de fusil et se mit à sucer son pouce.

Tous contemplaient la scène, horrifiés, tandis que Lierre reculait prudemment dans la foule. Genêt décocha à Biloba, par-dessous ses sourcils, un regard enflammé de haine et de crainte.

– C'est un sorcier ! Je le savais ! glapit-il de sa voix stridente. Emparez-vous de lui ! Tuez-le ! Lierre, où es-tu ?

Son regard de serpent fouillait la foule, qui avait également reculé de quelques pas devant cette magie soudaine et terrifiante. Personne n'osait bouger. Lierre, tout au fond, se faisait tout petit. Devant Violette, Peuplier avait roulé sur le dos, agitait les mains et les pieds en vagissant comme un bébé, avec un air parfaitement idiot. La jeune fille étendit ses bras, s'efforça d'émettre des ondes apaisantes en direction de cette assemblée apeurée, serrant les lèvres et plissant les yeux sous l'effort, mais elle avait du mal à se concentrer, tant ses propres émotions la submergeaient.

Genêt avait beau être intolérant, haineux et teigneux comme une hyène, il fallait reconnaître qu'il ne manquait pas d'un certain cran. Il décrocha sa faucille de sa ceinture et, se protégeant les yeux du bras gauche, se rua en crabe sur Biloba, brandissant son arme improvisée.

Le vieux sorcier évita le coup sans mal – Genêt n'était pas très habile dans cette position – mais cet assaut solitaire suffit à redonner courage à quelques villageois. Le premier à venir prêter main-forte à Genêt fut Buis, le père de Violette, très vite suivi de quelques autres.

Biloba se débattit, tenta de darder de nouveau son feu bleu qui grillait la cervelle, mais ses assaillants étaient trop nombreux et la plupart étaient armés : les coups ne tardèrent pas à pleuvoir, le sang à gicler. Violette voulut aider Biloba, mais son père l'écarta d'une bourrade, oubliant qu'il ne fallait pas la toucher. Alors elle se concentra avec l'énergie du désespoir pour émettre ses ondes apaisantes, et peut-être y parvint-elle en partie, car le reste de l'attroupement hésitait, ne savait quel parti prendre, s'il fallait vraiment en venir aux mains...

– Sauve-toi, Violette, sauve-toi ! l'exhortait Biloba, qui se défendait et se protégeait comme il pouvait, la figure et les mains en sang.

Sa voix rompit la concentration de Violette qui le vit tomber à terre, vit se lever machettes et couteaux, vit également que Biloba s'était agrippé à Genêt, l'entraînant dans sa chute, et qu'il maintenait fermement le visage émacié du chaman à deux doigts du sien, le fixant de ses yeux bleus exorbités, injectés de sang, tourbillonnant follement.

Puis quelqu'un saisit le bras de Violette et l'entraîna en arrière, sans violence mais avec détermination, au-delà de la bataille, du cercle des spectateurs, de la place centrale, dans la pénombre calme des maisons les plus proches.

C'était Lierre.

– Lâche-moi ! cria Violette en se débattant. Laisse-moi ! Je dois aider Biloba !

– C'est trop tard pour lui, chuchota Lierre. Mais il est encore temps pour toi. Temps de fuir, de te cacher.

– Tiens ? Tu ne vas pas me livrer à Genêt ? releva-t-elle d'un ton sarcastique.

– Heu... je crois que c'est trop tard pour Genêt aussi. Mais toi, Violette, tu peux vivre... tu *dois* vivre.

Elle se demanda un instant pourquoi Lierre se souciait tant d'elle, mais cette question fut vite chassée de son esprit par ce qui se déroulait sur la place.

L'assemblée s'était encore écartée, poussant des exclamations, et les valeureux combattants qui s'étaient jetés sur le vieillard se relevaient et s'écartaient également, laissant à terre le corps sanguinolent de Biloba, dans ses hardes rougies et déchirées, le

contenu de son havresac répandu autour de lui. Sous lui, Genêt s'agitait faiblement.

D'un coup de pied, Buis écarta le cadavre du vieil homme qui s'affala sur le dos. Ses yeux n'étaient plus que deux globes grisâtres, éteints, sans vie. Buis tendit la main à Genêt pour l'aider à se relever, mais le chaman ne la prit pas.

Il ne voyait pas Buis. Au-dessus de ses pommettes saillantes, au fond de leurs orbites étrécies, ses yeux formaient deux billes blanches qui fixaient un point invisible au commun des mortels.

– Genêt ? s'inquiéta Buis. Est-ce que ça va ?

Le chaman ne répondit pas. Il se releva en chancelant, flageolant sur ses jambes. Ses mains tâtonnaient autour de lui, comme s'il y voyait mal.

– Feu, éructa-t-il. Feu !

– Qu'est-ce qu'il y a, Genêt ? s'enquit un autre assaillant. Où ça te brûle ?

– Feu ! cria encore Genêt.

Il bouscula sans le voir l'homme qui avait parlé et s'éloigna d'une démarche titubante, ses bras battant l'air devant lui comme les antennes d'un insecte. La foule s'écarta sur son passage.

– FEU !! hurla-t-il. FEUEUEUEU !!!

Il se mit à courir, zigzaguant et trébuchant tel un poulet décapité, traversa le village ainsi, butant, tombant, se relevant, se remettant à courir de-ci de-là. Il emprunta par miracle le pont sur la rivière où il divagua d'un bord à l'autre, se cognant aux parapets, et, parvenu de l'autre côté, dédaignant le chemin, il s'enfonça droit dans la Grande Forêt. On l'entendit longuement se heurter aux arbres et se débattre dans les buissons en hurlant « feueu ! feueu ! feueu ! » – un cri purement animal.

Personne ne tenta de le suivre ou de le rattraper.

– Sauve-toi *maintenant*, souffla Lierre à l'oreille de Violette, qu'il tenait toujours contre lui. Les esprits sont trop chauds pour toi ici.

Il la lâcha enfin. Elle jugea plus sage d'obéir.

Quand elle atteignit l'orée du bois, filant par une autre sortie plus discrète du village, elle aperçut, sous les frondaisons, deux yeux jaunes

phosphorescents qui la fixaient dans la pénombre.

Son cœur manqua un battement – Genêt, revenu par ici ? –, mais la lueur qui brillait dans ces yeux était emplie d’amour. Violette se détendit : allons, elle ne serait pas seule dans son malheur et sa peine.

Esquissant un sourire, elle hâta le pas vers le loup gris.

Un statut de VIP

Kashmeer se grattait la tête, perplexe, devant la convocation qui venait de tomber sur son terminal. Elle émanait de MAARS, était signée de la commandante en personne et concernait uniquement Jasmin.

– Je ne comprends pas, dit-il. Vu l'accueil qu'elle nous a réservé la dernière fois...

– Peut-être qu'elle veut s'excuser, suggéra Jasmin.

– Ça m'étonnerait fort de sa part. Et même si elle avait pris la peine de le faire, elle t'aurait juste envoyé un petit mot, elle n'aurait pas gaspillé son précieux temps à te faire venir. En plus, ajouta Kashmeer en étudiant le message, c'est une convocation *permanente*. Tu n'as pas rendez-vous à une heure fixe, tu peux y aller quand tu veux, elle trouvera toujours un moment pour toi. Tu as un statut de VIP, en somme.

Jasmin ne lui demanda pas ce qu'était un « statut de VIP ». Il pensait qu'Elysia avait dû se rendre compte à quel point elle l'avait blessé et ignoré, et voulait faire la paix avec lui.

– J'irai cet après-midi, décida-t-il.

– Méfie-toi d'elle, Jasmin, l'avertit Kashmeer. Je subodore un coup fourré. Dommage que je ne puisse pas t'accompagner.

– Je crois que tu te fais des idées...

– Je la connais mieux que toi, c'est tout. Depuis des années qu'on travaille ensemble... *travaillait* ensemble. Écoute bien tout ce qu'elle te dit et rapporte-le-moi en détail, d'accord ? Ne dis oui à rien, ne te laisse embarquer nulle part. Quoi qu'elle te propose, réponds simplement que tu vas y réfléchir. D'accord ?

Jasmin hocha la tête. Mais, en son for intérieur, il songeait que si Elysia lui proposait de le ramener sur Terre, il n'allait pas réfléchir bien longtemps.

Et c'est exactement ce qu'elle fit.

Tout d'abord, Elysia s'excusa (comme Jasmin l'avait pensé) de sa « conduite inacceptable » lors de leur dernière entrevue, il y avait plus d'un mois, qu'elle justifia par un « boulot dingue » et « psychophage ».

– Mais ce n'est pas seulement pour me faire pardonner que je t'ai demandé de venir, conclut-elle avec un sourire avenant. C'est pour te faire une proposition qui, je pense, va t'intéresser.

– Me renvoyer sur Terre ? s'écria Jasmin.

Le sourire d'Elysia s'estompa, son regard se fit suspicieux un bref instant. Puis elle cligna des yeux, se recomposa une figure sympathique.

– En effet, oui, opina-t-elle. J'ai décidé – enfin, nous, le projet MAARS, avons décidé – de te renvoyer sur Terre.

Jasmin resta bouche bée, les yeux écarquillés. Il avait lancé ce cri du cœur sans trop y croire. Sa stupéfaction fit de nouveau sourire Elysia.

– C'est toi qui vas me ramener ? articula-t-il enfin. Dans ton grand vaisseau ?

– Non, avoua-t-elle. J'ai des choses importantes à faire ici, et mon grand vaisseau, comme tu dis, n'est pas prêt à repartir. On va t'expédier tout seul, dans un module automatique.

– Tout seul ? Mais... comment j'atterrirai ? Et s'il se passe quelque chose ?

– C'est un module automatique, répéta Elysia. Tu n'auras strictement rien à faire. Et pour que tu ne trouves pas le temps trop long durant les trois mois du voyage, on va te cryogéniser, afin que tu n'aies besoin de rien, ni soif ni faim. Tout comme Kruger dans son module. Et quand tu te réveilleras, tu seras arrivé. Ça te convient ?

Jasmin eut envie de crier « oui » à Elysia et de lui sauter au cou, mais il se rappela la recommandation de Kashmeer. Il chercha donc à obtenir plus de détails :

– Ça veut dire quoi au juste, me cryo... chose ?

– Ça veut dire abaisser la température de ton corps, ce qui réduira ses fonctions vitales au minimum. Bien sûr, ça nécessite quelques examens médicaux préalables, pour s'assurer que tu es en bonne santé.

Tu es d'accord ?

– Euh, oui, enfin, je... je dois y réfléchir.

– Bien sûr. Mais décide-toi vite quand même, car la prochaine fenêtre de lancement favorable est dans dix jours et, comme je l'ai dit, il faut un temps de préparation.

– Je te donne la réponse avant demain. Merci, Elysia !

Cette fois, il ne résista pas à l'impulsion de se jeter à son cou pour l'embrasser. Elle eut un geste de recul, mais se laissa faire quand même. Quand il la lâcha, elle lui demanda d'un ton un brin narquois :

– Pourquoi tu ne dis pas oui tout de suite ?

*
* *

– C'est du pipeau, déclara d'emblée Kashmeer, quand Jasmin lui eut raconté son entrevue avec Elysia. Du bidon. Elle ne va pas te renvoyer sur Terre, mais seulement en orbite. Oui, je vois clair dans son jeu à présent.

– Pourtant elle m'avait l'air sincère, se rappela Jasmin. J'ai un peu retrouvé l'Elysia que je connaissais... Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

– Parce qu'elle veut refaire sur toi l'expérience de Kruger, Jasmin. C'est aussi simple que ça. Tu vas aller dormir pendant des années en orbite, dans ton cercueil gelé, relié à un tas d'appareils qui transmettront toutes sortes de données utiles.

– Tu es sûr ? pâlit Jasmin. C'est vraiment ça qu'elle veut faire ?

– Il faut que tu comprennes qu'Elysia a une vision, pour laquelle elle est prête à tout sacrifier. Sa vision, c'est cette planète qui tourne autour de l'étoile Gliese, à vingt années-lumière d'ici. Une planète de type terrestre, potentiellement habitable. Outre la construction du vaisseau que tu as aperçu sur Phobos, l'autre élément clé de ce très long voyage est bien sûr l'équipage, et son intégrité physique et psychique au moment de l'arrivée, après un siècle de cryogénisation. L'expérience de tester un humain refroidi pendant des années est donc cruciale. Kruger aurait pu fournir des informations précieuses, si elle l'avait sauvé... Mais grâce à toi, Elysia n'a même pas besoin de chercher un volontaire, de briser la vie d'un homme ou d'une famille. Ta vie à toi, Jasmin, ne

compte pas pour elle. Tu n'es ici qu'un élément rapporté, inutile, un grain de sable dans l'engrenage, vu qu'apparemment ton « talent » n'est pas exploitable. Crois-moi, Elysia n'a aucun scrupule.

– Mais en ce cas, pourquoi ne se contente-t-elle pas de m'envoyer juste autour de Mars ? Ce serait plus facile !

– En effet, mais je pense que l'intérêt de l'expérience est d'étudier ton comportement *au réveil*. Voir, au bout d'un temps de cryo assez long, si tu n'as pas des neurones détruits, si tu n'es pas devenu fou ou débile, si tu saurais te débrouiller seul sur un monde à peu près sauvage... Elle veut refaire l'expérience de Kruger, je te dis. Donc tu atterriras effectivement sur la Terre... mais dans des dizaines d'années peut-être. Quand ta famille, tes amis seront morts ou devenus séniles.

Jasmin blêmit. Il en avait presque les larmes aux yeux.

– Je dois... je dois refuser, alors ?

– Il vaudrait mieux en effet. À moins... (Kashmeer se mit à réfléchir en dévisageant Jasmin, aux traits affaissés par la déception.) À moins, reprit-il, que tu ne désires *vraiment* retourner sur Terre. Je veux dire *maintenant*.

– Oh oui, plus que tout ! Tu vois bien que je n'ai pas ma place ici.

– Ça devrait peut-être pouvoir s'arranger. Ton rêve prémonitoire me donne une idée... Après tout, une prémonition, c'est censé se réaliser, non ?

Sa question n'appelait pas vraiment de réponse et d'ailleurs Kashmeer n'en attendait pas : il s'abîma durant plusieurs minutes dans une réflexion intense. Jasmin attendit, tout vibrant d'espoir. Enfin, Kashmeer releva la tête avec un sourire en coin. Il avait comme un petit air de triomphe ou du moins de vengeance.

– Jasmin, je vais m'absenter. La navette régulière pour Phobos part après-demain, je vais la prendre.

– Ah bon ? Qu'est-ce que tu vas faire là-haut ?

– Certaines choses. Rencontrer des gens. Tu sais – enfin non, tu ne sais pas –, quand j'étais plus jeune, avant de devenir ingénieur psychotronicien, je programmais des robots de chantier sur Phobos. J'y ai gardé quelques connaissances... (Il hochait la tête.) Oui, oui, ça devrait pouvoir s'arranger. Je vais devoir passer quelques appels, je préférerais

que tu ne les entendes pas. Il vaut mieux que tu ne saches pas trop de choses quand tu seras dans les pattes d'Elysia.

– Je fais quoi, alors ? Je lui dis oui ?

– Tout à fait. Tu retournes la voir, tu lui dis que tu acceptes, tu fais tout ce qu'elle te dit de faire. De toute façon, elle va te garder sous la main, car il y aura effectivement un tas d'examens à effectuer : cryogéniser un humain, c'est un peu plus délicat que congeler un poulet.

– Elle m'a dit que le départ était prévu pour dans dix jours... On se reverra avant ?

– Non, Jasmin. Je vais rester sur Phobos jusqu'à ton départ. Je n'aurai pas trop de temps... Mais ne t'inquiète pas, tu auras toutes les instructions nécessaires en temps utile.

Jasmin hocha lentement la tête. Il ne savait que penser de tout cela. Il sentait bien que Kashmeer l'utilisait pour exercer une vengeance à l'encontre d'Elysia, contre qui il s'était rebellé et qui du coup l'avait évincé du projet. Mais s'il disait vrai concernant les intentions réelles de la commandante, alors Kashmeer était son unique voie de salut. Il suffisait juste de lui faire confiance...

Mais Jasmin pouvait-il encore faire confiance à ces Martiens retors ?

*
* *

Dès lors qu'il fut entré dans le cube de verre noir de MAARS pour donner son accord à Elysia, Jasmin n'en ressortit plus jusqu'au jour de son départ pour Phobos. Il se rendit compte que ce cube de verre noir n'était que la partie émergée de l'iceberg, qu'il existait de vastes et profondes installations souterraines. C'est là qu'il passa le plus clair de son temps, en compagnie d'hommes et de femmes en blouse blanche, à l'air sérieux, qui le regardaient comme un sujet d'expériences, une sorte de souris géante emprisonnée dans leurs appareils. Il subit une quantité impressionnante de tests et d'examens cliniques, certains douloureux, d'autres seulement pénibles ; on lui préleva son sang, sa salive, son urine, on lui injecta des produits et lui fit avaler des pilules, on le soumit

à des rayons bourdonnants, on lui fit faire divers exercices en le couvrant de capteurs... Bref, Jasmin avait l'impression qu'on allait le transformer en une de ces plantes martiennes aux formes et couleurs bizarres, qui n'avaient plus rien de naturel.

Elysia lui rendait visite assez souvent, pour voir comment il allait et s'informer des résultats des tests, et Jasmin en profitait pour essayer de la sonder, de percer ses intentions réelles. Mais elle demeurait évasive, se contentait de lui répéter qu'il n'avait pas la capacité de comprendre tous ces trucs scientifiques et qu'il devait juste lui faire confiance, il reverrait bientôt les vertes collines de la Terre... ceci dit avec un sourire si candide et chaleureux que Jasmin fut tenté de la croire, de penser que c'était Kashmeer qui avait tort, que sa colère contre Elysia l'aveuglait. Or, dans un cas comme dans l'autre, il n'avait rien à faire qu'à subir les événements... et espérer qu'il n'allait pas y perdre la vie. Mourir ou être transformé en glaçon pendant des années... Pour lui, c'était pareil.

Enfin le jour du départ arriva. MAARS avait affrété la navette spécialement pour lui : pas question de se mêler aux Martiens ordinaires et de choper un germe à la dernière minute, alors qu'il avait été si minutieusement préparé. Il avait compris ce que signifiait VIP – *Very Important Person* en langage martien : non plus un grain de sable dans l'engrenage, mais un rouage essentiel de la machine.

Sur Phobos, il fut directement transféré de la navette au module dans une espèce de cage en verre stérile, comme un avant-goût du cercueil cryo dans lequel il était censé passer un temps indéfini... ou seulement trois mois, si tout allait bien. Une petite foule de techniciens, d'ingénieurs et de gens du projet MAARS s'étaient rassemblés pour assister à son départ. Parmi eux, il vit Elysia – qui lui adressa un sourire et un signe de la main – mais pas Kashmeer.

Que devait-il en conclure ? Que son plan avait réussi ou bien échoué ? Avait-il été arrêté ? Préférerait-il ne pas se montrer ? Il avait dit qu'il lui donnerait des instructions... Quelles étaient-elles ? Où étaient-elles ?

Son cœur se serra quand la cage de verre, glissant sans heurt ni bruit sur son rail, fut introduite dans le module, une espèce de grosse

sphère noire accrochée au bout d'un long portique supportant les moteurs et réservoirs. Il eut une dernière vision des gens, dans le boyau d'embarquement, qui lui adressaient d'ultimes signes... et du grand sourire d'Elysia, découvrant toutes ses dents.

Un sourire de prédateur.

Des empreintes dans le sable

Violette passa une semaine dans la grotte secrète, en compagnie du vieux loup gris. Elle n'osait pas retourner au village, de crainte que Genêt n'y soit revenu ou qu'un autre fanatique n'ait décidé qu'elle devait *absolument* être sacrifiée à Mère-Nature. Elle pensait notamment à Buis, son père... qui ne voulait ni la toucher ni que sa mère la prenne dans ses bras, qui était prêt à la livrer à Genêt, lequel l'aurait tuée à coup sûr – comme si les décrets de ce fou furieux avaient plus de valeur à ses yeux que sa propre fille !

Les deux premiers jours, Violette n'avait même pas osé se réfugier dans la caverne ; elle s'était aménagé un nid dans la Grande Forêt, près de la rivière. Car elle se souvenait de tout à présent, ou presque tout : notamment comment Genêt, sans doute guidé par Lierre et Nénuphar, avait assiégé les fugitifs devant la caverne, avec le renfort de quelques villageois dévoués à sa cause (ou plutôt soumis à son pouvoir). Et comment Kruger, l'« homme d'argent », les avait sauvés de cette situation périlleuse à l'aide de son arme magique qui enflammait les buissons... Or Kruger n'était plus là maintenant (où était-il, d'ailleurs ? avec Jasmin ?), et Violette ne pouvait guère compter sur son propre talent, pas assez puissant pour contenir toute une troupe de gens galvanisés par la rage, la haine et une foi aveugle.

Cependant, la Grande Forêt n'était guère plus rassurante. Certes, le loup, par sa seule présence à ses côtés, la protégeait de la plupart des prédateurs, quoiqu'elle doutât qu'il fasse le poids devant une panthère affamée comme celle qui avait failli tuer Jasmin. Mais il n'était pas toujours là, il partait souvent en chasse, et Violette ne se sentait pas du tout à l'aise, isolée en pleine nature. De plus, elle craignait encore Genêt – bien davantage qu'une éventuelle panthère –, peut-être devenu fou, mais toujours en vie. Elle l'avait entendu au tréfonds de la forêt, dans les heures qui avaient suivi sa fuite, hurlant son *feueueu* ! d'une voix de moins en moins humaine. Si par malheur il revenait par ici et tombait

sur elle... Le lendemain, après une nuit à ne dormir que d'un œil, elle ne l'avait plus perçu une seule fois : parti au loin, ou mort, ou devenu aphone à force de hurler... Néanmoins sa peur s'estompa quelque peu.

La nuit suivante, une pluie diluvienne inonda son nid de branchages et de fougères, la laissant transie et trempée devant son feu éteint, impossible à rallumer. C'est alors qu'elle se décida à prendre le risque d'aller s'abriter dans la grotte secrète.

Celle-ci était demeurée telle que dans ses souvenirs, elle recelait même encore des vestiges de la bataille : des empreintes dans le sable, quelques cailloux atterrés là, trois ou quatre flèches, un pieu. Le corps de Nénuphar – qui s'était écroulé contre cette paroi... – avait été enlevé, à son grand soulagement. Il y avait d'autres traces aussi, de pattes d'animaux ainsi que des excréments au fond de la grotte, qui intéressèrent le loup bien davantage que les traces humaines. Et l'inquiétèrent aussi, car son dos se hérissa en flairant cette espèce de grosse bouse. Vu la taille des empreintes griffues tout autour, Violette en déduisit que ça devait être au moins un ours ou quelque autre animal inconnu et fabuleux. En tout cas, le loup lui fit clairement comprendre qu'il n'avait pas envie de rester là, ne se sentait pas de taille à affronter cette créature. Violette dut beaucoup insister pour qu'il accepte de demeurer quand même auprès d'elle (qui avait trop besoin d'un endroit sec pour y faire du feu et sécher ses vêtements), mais il refusa de dormir avec elle dans la caverne, préférant se coucher à l'entrée, où il pouvait monter la garde et s'enfuir si besoin était.

Relativement efficace malgré son grand âge, Loup Gris (elle ne lui avait pas trouvé d'autre nom) lui rapportait le butin de ses chasses, ou plutôt ce qu'il en restait, ayant déjà prélevé sa part : lapin, oiseau, ragondin, morceau de chevreuil... sanguinolents et déchiquetés, auxquels Violette ne touchait pas, se contentant des quelques fruits, baies ou plantes sauvages qu'elle récoltait, mais qui malgré tout ne suffisaient pas à apaiser sa faim. Quant à aller faire une razzia nocturne au village... elle y avait bien songé, mais sa peur avait été plus forte que son désir d'œufs, de pain ou de fromage.

À part entretenir le feu et partir à la cueillette, Violette n'avait pas grand-chose à faire, du moins il lui restait bien assez de temps pour

faire le tri dans les souvenirs qui affluaient à présent dans sa mémoire. Elle se rappelait tout ou presque : pourquoi elle avait été bannie, pourquoi Jasmin avait été condamné à mort (mais l'origine de Kruger, cet homme tombé du ciel, restait floue). Elle se souvenait de Jasmin, de qui il était, comment il était, et sa gorge se nouait car elle se rappelait l'avoir aimé, car son cœur et son corps l'aimaient encore, désiraient sa présence, ses baisers, ses caresses. Elle se souvenait qu'ils étaient ensemble depuis leur plus tendre enfance, que leur amitié enfantine s'était naturellement changée en amour à l'adolescence, que Jasmin était bien plus qu'un frère pour elle, qu'il était... qu'il était... Elle pleurait en songeant à lui, car elle pensait qu'il était parti tellement loin à présent qu'elle ne le reverrait jamais plus. « ... À moins que Kruger ne l'ait emmené avec lui dans les étoiles », avait dit Biloba. Qu'est-ce que ça signifiait ? Biloba avait l'air de savoir des choses – il avait dû beaucoup parler avec Kruger –, malheureusement il avait péri avant de les lui révéler...

Elle abordait là la partie la plus trouble et obscure de ses souvenirs : le voyage au Pays de la Malemort et ce qui s'était ensuivi. Et, bien sûr, Biloba. Le très mystérieux Biloba, mort en voulant la défendre... Un sorcier assurément, rencontré au cours du voyage, ça c'était clair dans son esprit ; il avait même indiqué à Kruger le chemin du Pays de la Malemort. Qu'ils avaient atteint sans doute, bien qu'elle n'en eût aucune réminiscence, sinon comme d'un cauchemar affreux tapi au fond de son esprit, qu'elle ne *voulait pas* voir remonter à sa conscience. Et ensuite ? Elle s'était réveillée de nouveau chez Biloba, soit, d'après sa mémoire, à *plusieurs* jours de marche du Pays de la Malemort... Qui l'avait ramenée là-bas ? Et comment ? Biloba lui-même aurait sans doute pu le lui dire ou du moins la mettre sur une piste – il semblait connaître tant de secrets ! Dommage qu'elle n'ait pas eu le temps de mieux le connaître... Il était mort pour elle, et elle ne savait pratiquement rien de lui !

En cette fin du énième après-midi passé dans la grotte (elle n'avait pas compté les jours), Violette en était là de ses réflexions – dérivant bien trop souvent, bien trop longtemps sur les jours heureux passés avec Jasmin... – quand le loup, qui somnolait au pied du rocher devant

la caverne, releva soudain la tête, dressa les oreilles, se mit à humer l'air en grognant sourdement.

– Qu'y a-t-il, Loup Gris ? lui demanda Violette à voix basse. Une bête qui rôde ?

Il était déjà arrivé qu'une bestiole quelconque, sans flair ou tête en l'air, vienne baguenauder à proximité, et Loup Gris, tous ses sens en alerte, était aussitôt parti à sa poursuite, remuant la queue et gémissant d'excitation. Là, son attitude était toute différente : crainte et méfiance. Ce n'était pas une proie qu'il avait flairée, mais un prédateur. Ou du moins un ennemi.

Violette jeta un regard par-dessus son épaule, sur les larges empreintes au fond de la caverne, à présent presque entièrement effacées, et sur la grosse bouse qui finissait de sécher. Était-ce cette bête-là qui revenait ?

Elle rampa jusqu'au loup, assis maintenant, tête levée, narines frémissantes, et s'accroupit près de lui.

– Qu'est-ce que c'est, Loup Gris ? Un animal que tu n'aimes pas ? qui te fait peur ?

Il lui jeta un bref regard et reporta son attention sur la vallée, où l'odeur se précisait. Il grognait du fond de la gorge en montrant les crocs. Violette suivit son regard, ne vit rien qui bougeait dans la végétation touffue et endormie de cette fin d'après-midi estival.

Mais elle reconnut la direction : c'était globalement celle du village. Celle du sentier qui y menait.

Le loup était debout à présent, échine hérissée, babines retroussées, oreilles rabattues – prêt à attaquer. Soudain, dans le silence et la torpeur, Violette perçut un bruit de chute, de cailloux qui roulaient, suivi d'un juron.

Grondant de plus belle, le loup fit un pas en avant. Elle posa une main sur son col en murmurant :

– Calme, Loup Gris, calme... Ce n'est qu'un humain, il ne va rien te faire.

Au bout d'un moment, le fauve se recoucha à ses pieds, mais demeura sur le qui-vive. Pendant ce temps, d'autres bruits résonnaient, des branches cassées, des buissons écartés, des pierres qui roulaient :

l'arrivant ne cherchait pas à être discret. Tenant toujours Loup Gris par la peau du cou, Violette se redressa à moitié et cria à la cantonade :

– Qui que vous soyez, n'approchez pas ! J'ai un loup avec moi !

– Violette, c'est toi ? lui répondit une voix mâle en contrebass.

Elle la reconnut, se releva tout à fait, scruta le chemin qui s'enfouissait dans la broussaille.

– Lierre ?

Il ne tarda pas à apparaître au détour du sentier, avant l'empilement de rochers qui barrait l'entrée de la grotte. Il s'immobilisa à la vue du loup gris qui s'était de nouveau levé, grondant et bavant, dardant sur le garçon ses yeux jaunes phosphorescents.

– Calme, Loup, calme... murmura de nouveau Violette, lui caressant l'encolure, émettant ses ondes apaisantes. Lierre n'est pas méchant, il vient en ami.

Cela paraissait vrai, d'après ce qu'elle pouvait en ressentir : il était seul, sans armes et, hormis sa peur, elle ne percevait en lui aucune émotion négative. Le loup se détendit de nouveau, se recoucha à ses pieds, et Violette fit signe à Lierre qu'il pouvait monter. Celui-ci hésita, finit par se décider mais, une fois parvenu devant l'entrée de la caverne, demeura à distance prudente de l'animal qu'il observait avec crainte.

– Comment... as-tu réussi... à apprivoiser... un loup ? haleta-t-il, essoufflé par son ascension.

– Bah, c'est comme l'amitié, ça ne se commande pas, répondit Violette, un peu fière du regard admiratif qu'il lui portait. Certains vont s'entendre avec un vieux loup solitaire, d'autres avec un troupeau de hyènes...

L'allusion n'échappa pas à Lierre, qui grimaça. Il tenta un pas en avant – le loup se releva aussitôt, sans le quitter des yeux.

– Si c'est de Genêt que tu parles, tu seras sûrement heureuse d'apprendre qu'il est mort, dit-il. C'est mon oncle Sureau qui l'a découvert, pas très loin d'ici, enfin ce qu'il en restait : d'après lui, il aurait été attaqué par un ours.

Violette frémit, jetant un regard involontaire au fond de la caverne. C'était donc sur Genêt, le dévot, le fanatique, le zéléateur de Mère-Nature, que celle-ci avait exercé sa justice impitoyable en lui envoyant

l'ours – et non sur Violette, l'impie, l'hérétique, la renégate... Il y avait sûrement une leçon à tirer de cela.

– Un nouveau chaman a été désigné ? s'enquit-elle.

Au village, les chamans étaient « choisis » par Mère-Nature selon des signes obscurs et complexes qu'elle adressait aux humains et que seuls les Anciens comme le vieux Chêne savaient décrypter. Cela n'allait pas sans de longs palabres, parfois assortis de promesses et cadeaux des candidats potentiels...

– Pas encore, répondit Lierre. En attendant, c'est Buis qui assure les fonctions de chef du village.

– Mon père ? grimaça Violette. Alors je ne suis pas près de rentrer. Il est presque aussi fanatique que Genêt...

– Détrompe-toi, Violette. Tout ce qui s'est passé l'a bien changé. Ça lui a ouvert les yeux, pour ainsi dire. Il ne veut plus entendre parler de Genêt ni de ses anathèmes et sacrifices. Et... il pense à toi, Violette. Il voudrait que tu reviennes. Il m'a dit de te dire qu'il te demandait pardon. (Lierre sourit.) Tu imagines, Violette ? Buis demander pardon ?

– Pas très bien, non. (Elle fit la moue.) Il a vraiment changé, comme tu le dis ?

– Oui, je t'assure. Je pense que ta mère y a été pour beaucoup. Elle, Marguerite et quelques autres... Il y a eu comme une espèce de coalition, beaucoup de disputes et d'explications, et je pense qu'en vérité ce sont surtout les femmes qui ont poussé Buis à être chef du village. Enfin, la vie a pas mal changé là-bas, tu verras.

– En somme, tu me dis que je peux revenir, qu'il n'y a plus de danger pour moi.

– Voilà ! sourit Lierre en écartant les bras. On a tous hâte que tu reviennes. Surtout moi, ajouta-t-il un ton plus bas.

Violette ne releva pas cet aparté.

– Et Jasmin ? demanda-t-elle.

– Quoi, Jasmin ?

– S'il revient, est-ce qu'il sera bien accueilli lui aussi ?

– Heu... j'avais cru comprendre qu'il était mort...

– Il n'est pas mort, il est juste *parti*. Il reviendra.

Violette aurait bien aimé en être aussi certaine qu'elle l'affirmait.

– Alors, tu viens ? insista Lierre. La nuit va bientôt tomber, et puis... cette bête, là, ne m'inspire pas confiance.

– À moi, si, répliqua Violette.

– N'empêche, plus j'en serai loin, mieux je me...

– Parce que tu imagines que je vais l'abandonner ici ? Loup Gris est *mon ami*, donc il m'accompagne. Je lui dois bien ça.

– Violette, soupira Lierre, ne complique pas les choses. Avec lui, tu vas *vraiment* passer pour une sorcière.

Mais elle ne voulut pas en démordre, et c'est avec Loup Gris sur ses talons – et Lierre trotinant peureusement devant – qu'elle reprit le chemin du village.

Bienvenue sur la Terre

C'était une sorte de paradis.

Un paradis qui évoquait la Terre, mais qui n'était pas la Terre. Le ciel avait des nuances violettes et comportait trois lunes. Le soleil était plus rouge, plus gros, plus proche. Les trois quarts de la planète étaient couverts par des océans, dans lesquels s'ébrouaient pesamment les dos ronds d'animaux grands comme des îles. Les terres émergées étaient garnies d'épaisses forêts aux tons fauves, de vastes prairies où paissaient d'autres grands animaux qui se déplaçaient très lentement telles des collines en marche, de hautes montagnes enneigées, aux vallées survolées par d'immenses oiseaux chatoyants, de déserts roux ondulant de sable et de chaleur, de jungles foisonnantes de vie et de couleurs.

Depuis des temps immémoriaux, il survolait ces paysages enchanteurs. Il n'avait pas de nom, pas de corps, pas d'esprit, pas de pensée ; il n'était rien qu'un regard, un œil dans le ciel, qui observait, observait, observait, n'avait d'autre finalité que se repaître de cette vision, s'en délecter jusqu'aux moindres détails. Une âme perdue, cherchant le corps qui lui redonnerait vie ? Un dieu peut-être, contemplant sa propre création ?...

Non. Ce n'était pas sa création.

C'était la vision d'un autre.

D'une autre.

La vision d'Elysia.

Cette unique, première pensée résonna comme un coup de tonnerre dans le ciel serein de ce monde de rêve. Il réalisa que ce n'était que cela – un rêve. Il se souvint qu'il avait un nom, un esprit, un corps. Il s'appelait Jasmin, et son esprit désincarné divaguait au-dessus d'un monde qui n'était pas le sien. Quant à son corps... celui-ci, lui semblait-il, s'éveillait à la vie.

Une vie faite de chaleur, de douleurs, de brûlures, de picotements, de fourmillements ; d'un souffle chuintant et oppressé, d'un cœur qui peinait à pomper un sang transformé en gelée ; de sensations et d'émotions, qui déferlaient en bouillonnant dans un esprit jusque-là vacant, flottant sans pensée au sein de cette vision enchantée ; de souvenirs encore flous, entre rêve et réalité, entre angoisse et espérance. Il ressentait son corps, où tout n'était que gêne et douleur, mais n'arrivait pas à le bouger encore ; comme s'il avait été engoncé dans une gangue de glace qui fondait à présent, s'écoulait, s'évacuait, le laissant aussi flasque et mou qu'une méduse échouée sur une plage. Rien qu'ouvrir les yeux lui demandait un immense effort que les muscles de ses paupières n'étaient pas encore prêts à accomplir. Il sentait des aiguilles plantées dans ses veines, des capteurs collés sur sa peau, des rayons chauds qui traversaient son corps. Il entendait les bourdonnements, cliquetis, sifflements, *bip* et *ping* de toute une machinerie en activité autour de lui, occupée à le ramener d'urgence à la vie.

Car Jasmin pressentait, en effet, un caractère d'urgence.

Les machines, avait-il appris, n'ont pas d'états d'âme, ne ressentent ni la peur ni la colère, ni la fierté de la réussite ni la honte de l'échec. Elles accomplissent froidement ce pour quoi elles sont conçues et, si elles n'y arrivent pas, elles font ce qu'elles peuvent ou se mettent en panne, dans l'attente d'une intervention humaine. Jasmin se trouvait présentement aux mains d'une machine, qui certes accomplissait froidement ce pour quoi elle était conçue, néanmoins il percevait comme une sorte de précipitation, d'affolement électromécanique, d'obéissance empressée à un ordre supérieur. Un humain ?

Non, il ne ressentait pas de présence humaine. Ça se manifestait par d'autres signaux électroniques, qui étaient à l'origine de cette impression d'urgence : une pulsation régulière, dont le vif éclat orangé perçait à travers ses paupières closes ; un gémissement ténu, tout aussi ondulant et régulier, qui enflait lentement et noyait peu à peu tous les sons alentour. Non, rien d'humain là-dedans... Juste une machine soumise à une autre machine.

Brusquement Jasmin se rappela où il était – ce qui, par réflexe, lui

fit ouvrir les yeux.

Il revivait exactement son rêve prémonitoire.

Il était allongé dans un cercueil de verre, sur les parois duquel s'évaporaient les dernières traces de givre, à l'intérieur duquel tout un tas de fils, tubes, drains, sondes et capteurs lui réinsufflaient la vie, après trois mois (ou combien d'années ?) d'animation suspendue, d'état quasi congelé, d'esprit figé sur une unique vision paradisiaque – la planète d'Elysia.

Ce cercueil de verre était inséré dans un module, une sphère de métal noir qui, en principe, tournait maintenant autour de la Terre.

Le plan secret de Kashmeer avait-il fonctionné ? Ce fameux plan qui devait le ramener sur Terre... Comment le savoir ? Rien, apparemment, ne permettait de mesurer le temps parmi tout ce fatras d'appareils, d'écrans, de contrôles et de commandes qui tapissaient l'étroit habitacle renfermant son sarcophage, baignant dans une lumière rouge pulsante. Quoiqu'il ne voyait pas très bien à travers le couvercle de verre encore couvert de buée...

Celui-ci s'ouvrit brusquement, avec un ultime *ping* et une lueur verte, et l'alarme qui n'était jusqu'alors qu'un gémissement hulula, stridente, aux oreilles de Jasmin. L'éclat orange tourbillonnant lui agressa pareillement les rétines, car le verre du sarcophage était teinté. Il fallait qu'il arrête ça *tout de suite*, ou il allait devenir fou.

Il se rendit compte que, en même temps que s'ouvrait le couvercle, les sondes, aiguilles, palpeurs et capteurs s'étaient tous retirés de son corps, le laissant libre de sortir de son cercueil.

Sauf qu'il ne le pouvait pas.

Ses muscles étaient si faibles qu'il parvenait à peine à remuer les doigts... Si, peut-être... la main... lever un bras... Trop d'efforts. Il laissa retomber son bras – mais il ne tomba pas : il resta suspendu en l'air.

Pas de gravité dans le module.

Du coup, c'était beaucoup plus facile.

Ne pesant rien, il n'avait pas besoin de forcer pour bouger son corps. Une légère impulsion de départ suffisait. Il rabaissa son bras, tapa de la paume sur sa couchette. Il décolla, monta lentement en

tournoyant. Il repéra une poignée dans la paroi, parvint à s'y accrocher au troisième tour. Il avait beau être aussi léger qu'une plume, l'effort nécessaire pour s'agripper à la poignée le faisait trembler de tout son corps. Il avait le souffle court et son cœur battait la chamade. Pourtant, il fallait qu'il trouve le moyen d'arrêter cette alarme qui lui vrillait les oreilles et les yeux. Il repéra, devant le sarcophage, une espèce de siège de pilote trapu, muni de sangles, d'un casque, d'un masque à oxygène. Des mots clignotaient sur un écran, des mots martiens évidemment, mais il était trop loin pour parvenir à les déchiffrer.

Il se propulsa en direction du siège, qu'il heurta de plein fouet. Une vive douleur explosa dans sa poitrine. Il eut le réflexe d'attraper une sangle avant de rebondir, mais le choc en retour faillit néanmoins lui arracher le bras. Il se sentait aussi faible et anémié que s'il sortait d'une longue maladie, la peau aussi fragile qu'une aile de papillon.

En rampant et tâtonnant, il parvint finalement à s'installer dans le siège, un peu trop grand pour sa taille. Sur le tableau de bord devant lui, muni de tout un tas de boutons, manettes et voyants incompréhensibles, une grosse lumière rouge clignotait au même rythme que l'alarme. Jasmin passa sa main au-dessus. La lumière s'éteignit, ainsi que l'alarme – le silence l'envahit comme une lame de fond, et l'habitable s'enfonça dans les ténèbres.

Quand son ouïe et sa vue eurent accommodé, Jasmin se concentra pour déchiffrer ce que disait l'écran (il avait dû apprendre des rudiments d'écriture martienne à Ville d'Argyre, où tout était écrit, à l'inverse de la Terre où tout était oral) :

Attention – Attention

Décrochage d'orbite inopiné

Attention – Attention

Pénétration atmosphérique imminente

Procédure d'évacuation d'urgence

enclenchée

Enfilez votre harnais de sécurité

H – 00 :12 :47

La dernière ligne était un compteur, et le dernier nombre celui des secondes.

Jasmin ne comprit pas tous les mots, mais il en saisit suffisamment pour deviner qu'il lui restait douze minutes pour se préparer à être évacué d'urgence.

Manifestement c'était le plan de Kashmeer qui s'était déclenché : il avait dû soudoyer les programmeurs du module sur Phobos ou l'avait lui-même programmé pour que, à un instant T, celui-ci décroche de son orbite et aille s'écraser sur Terre, tout comme l'avait fait celui de Kruger. Fort heureusement, une procédure d'urgence permettait d'évacuer son occupant... Jasmin se doutait que ça n'allait pas se passer en douceur. Il gardait un souvenir cuisant de la rentrée dans l'atmosphère de la navette Phobos-Mars, un appareil pourtant étudié pour offrir un maximum de confort à ses passagers. Ici, il se trouvait dans un engin expérimental – et, de plus, saboté.

Le harnais de sécurité, supposait-il, était formé par tout ce harnachement qui se trouvait sur le siège où il était assis. Nu, naturellement : il n'avait pas été cryogénisé tout habillé. Il chercha autour de lui, affolé ; était-il prévu un scaphandre, une combinaison, quelque chose ?

Il découvrit finalement, soigneusement pliée sous le siège, une combinaison argentée à peu près semblable à celle qui habillait Kruger. Quand il fut parvenu à l'enfiler (elle était bien trop grande pour lui), le compteur sur l'écran affichait H – 00 :01 :03.

Une minute pour mettre le harnais de sécurité.

Pendant tout ce temps, un ronflement grave, montant peu à peu dans les aigus, enflait à l'intérieur de l'habitacle, semblant provenir de partout à la fois. La température augmentait, l'air se faisait plus lourd, la pesanteur qui croissait rendait les gestes et mouvements de Jasmin plus patauds, pénibles, maladroits. Il commençait en outre à avoir du mal à respirer, ses oreilles se bouchaient, une pression de plus en plus forte broyait son crâne et sa poitrine. Et le module commençait à vibrer. Comme la navette...

Il batailla avec toutes ces sangles, le casque et le masque qui refusaient de se dérouler et de s'appliquer, jusqu'à ce qu'il découvre un

bouton sur le côté d'un accoudoir qui déclencha la mise en place simultanée de tout l'appareillage. En quelques secondes à peine, il se retrouva sanglé, casqué, le masque à oxygène sur la figure, dans lequel fusait un air froid au goût de métal. Au-delà de la visière mercurisée de son casque, il distinguait le compteur qui égrenait les dernières secondes, rendues floues par les vibrations de plus en plus fortes du module.

Grimaçant, haletant, le cœur écrasé dans la poitrine, Jasmin s'apprêta à revivre l'enfer dont les signes avant-coureurs arrivaient au galop : la pression terrifiante, écrasante, son corps pesant des tonnes, son sang bouillant dans ses veines, la chaleur suffocante, le hurlement, les flammes, l'impression que tout allait se disloquer...

Tout se disloqua en effet.

Une partie du plafond disparut dans une espèce d'explosion.

Puis son siège lui-même sauta.

Jasmin fut propulsé dans les airs.

Les oreilles sifflantes, des éclairs dans les yeux, il entrevit sous lui une espèce de météore en feu qui s'abîmait dans un océan de nuages. Il sentit un vent glacé le pénétrer, malgré le revêtement thermostatique de sa combinaison. Il comprit qu'il se trouvait projeté en plein ciel, à bord de son fauteuil.

Lequel, à l'issue d'une gracieuse courbe balistique, commençait à tomber.

Non, se dit Jasmin, non, ça ne va pas finir comme ça. Forcément, ça a été prévu.

En effet : il y eut un déclic dans son dos, quelque chose se déploya derrière lui, et sa chute fut amortie par un choc violent qui claqua au-dessus de lui. Levant les yeux à l'intérieur du casque, il parvint à distinguer le bord vibrant d'une vaste corolle.

Dès lors, sa chute se transforma en un long vol plané, d'abord au-dessus des nuages, puis en leur sein humide et brumeux, puis au-dessus d'une mer gris sombre effrayante, puis au-dessus d'une terre couverte d'une immense forêt... dans les frondaisons de laquelle son siège et son parachute s'abîmèrent avec fracas.

À moitié assommé, écorché, contusionné, sa combinaison argent

lacérée et déchirée par les branches, Jasmin eut toutes les peines du monde à s'extraire du siège coincé au sommet d'un grand sycomore. Au-dessus de sa tête, le parachute en lambeaux formait dans la canopée comme d'immenses toiles d'araignée blanches. Il parvint non sans mal à descendre de l'arbre, tout son corps lui faisait mal, ses muscles trop sollicités étaient tétanisés par la douleur, la tension et l'adrénaline.

Quand, enfin, ses pieds touchèrent le sol tapissé de feuilles mortes, il s'y effondra, incapable de faire un geste de plus, et sombra dans l'inconscience.

Non loin, à pas très prudents, humant l'air embaumé d'effluves bizarres et jamais sentis, ses yeux aux pupilles fendues fixant le corps inerte au pied de l'arbre où avait chu cette chose étrange et effrayante, une panthère sortait doucement du sous-bois.

Bienvenue sur la Terre.

*
* *

La panthère tourna longuement autour de Jasmin, le flaira sous toutes les coutures, mais ne put se faire à l'odeur bizarre, inconnue, effrayante qui émanait de son corps. De plus, elle percevait bien au-dessus d'elle, là-haut dans le sycomore, la présence de cette chose blanche étrange, ni vivante ni morte, qui dégageait la même odeur. Quand une branche craqua et que le siège, déséquilibré, chuta de quelques mètres dans le feuillage, la panthère prit peur et s'enfuit.

D'autres, en revanche, firent moins les difficiles : les moustiques et les fourmis. Ce furent les démangeaisons et picotements qui sortirent Jasmin de sa torpeur. À peine eut-il repris conscience qu'il se sentit mal : chaud, trop chaud, trop humide, et lourd, pesant, oppressé – il avait perdu l'habitude de la gravité terrienne. Et l'air trop riche lui faisait tourner la tête. Et il mourait de faim et de soif, or ici, en pleine forêt, il n'y avait pas de distributeurs automatiques d'eau ou de nourriture, ni personne pour l'aider, le prendre en charge. Il devait se débrouiller seul, avait intérêt à retrouver dare-dare le Jasmin d'avant, le coureur des bois qu'il était, s'il voulait survivre.

Bienvenue sur la Terre.

Jasmin mit deux mois à regagner son village.

Heureusement, le programme d'atterrissage – sans doute légèrement modifié par Kashmeer ou les techniciens qu'il avait soudoyés – prévoyait qu'il atterrisse non seulement sur la terre ferme, mais également dans la contrée où il avait vécu. Le module aurait pu s'abîmer dans l'océan – qui occupe quand même plus des deux tiers de la surface de la planète – ou échouer aux antipodes ; ou sur une île vierge, à mille lieues de toute terre habitée ; ou en plein désert, à mille lieues du premier point d'eau ; ou au milieu des montagnes, dans la neige et le blizzard... Heureusement, la pensée, la *volonté* de bientôt retrouver Violette poussèrent Jasmin dans la bonne direction, lui firent surmonter la faim, la soif, la fatigue, la souffrance, le firent survivre quand il aurait dû mourir, le firent échapper aux prédateurs, aux insectes et serpents venimeux, aux infections et maladies.

Bienvenue sur la Terre.

Légendes

Violette attendit Jasmin pendant un an.

Malgré l'avis de tout le monde qui le croyait mort, malgré le deuil de ses parents Marguerite et Mélèze, malgré la « vision » du vieux Chêne qui disait que son âme était montée au ciel, malgré l'absence de toute nouvelle.

Malgré la cour assidue de Lierre, qui ne désespérait pas de la faire venir dans la nouvelle maison qu'il se construisait à la sortie du village, où il s'installerait dès qu'il aurait atteint l'âge adulte. Malgré l'assentiment des parents de Lierre, qui verraient d'un bon œil leur fils s'unir à la fille de Buis, pressenti pour devenir le nouveau chaman du village, si l'on en croyait les rumeurs que laissaient filtrer les Anciens. Une position avantageuse – et fort enviée – que d'être chaman : comme on voue sa vie à Mère-Nature, à l'écouter, intercéder auprès d'elle, interpréter ses signes, quérir sa bienveillance et sa générosité, on n'est pas obligé de travailler, on se fait entretenir par le village et, selon le pouvoir, la justesse et la justice dont on fait preuve, on peut devenir riche et honoré. Et naturellement, une fille de chaman jouissait d'un statut privilégié qui pouvait fort profiter à Lierre, du reste déjà apprenti acolyte du temps de Genêt. Bref, cette union serait tout à fait bénéfique pour Lierre et ses parents, d'autant plus que Pervenche et Buis ne s'y opposaient pas.

La seule à s'y opposer, c'était Violette.

Qui demeurait persuadée, envers et contre tout, que Jasmin allait revenir.

On avait beau lui seriner qu'il fallait qu'elle se fasse une raison, qu'il était mort ou parti pour toujours, qu'elle l'avait perdu et devait bien l'admettre, elle n'en démordait pas. Et n'arrêtait pas d'essayer de se souvenir... Mais rien à faire, l'essentiel lui manquait : le moment où elle avait été séparée de Jasmin.

À force de se creuser la cervelle, de questionner les uns et les

autres, de fouiller dans ses affaires et sa mémoire, elle était parvenue à reconstituer à peu près toute sa vie, jusqu'au voyage vers le Pays de la Malemort avec Jasmin et Kruger. C'était là que ses souvenirs tombaient dans un gouffre noir sans fond. Son ultime vision – qui s'apparentait à un rêve – était ce paysage de ruines qui s'étendait autour d'elle, envahi d'une végétation malsaine et délétère, dégageant des ondes corrosives et mortifères, et cette espèce de machine taboue, ternie et brûlée, échouée au fond de la place. Elle avait en outre une très vague réminiscence de créatures affreuses et difformes qui surgissaient des ruines, mais ça pouvait tout aussi bien être la rémanence d'un cauchemar – on racontait tant d'horreurs sur le Pays de la Malemort. Ensuite, son premier souvenir clair était de s'être réveillée sur une couche de fougères devant chez Biloba.

Dans cet intervalle de néant, dans ce trou noir, Jasmin avait disparu.

En lui laissant sa patte de lapin. Ce qui, selon elle, tendait à prouver qu'il n'était pas mort... même si Lierre prétendait qu'elle pouvait aussi bien l'avoir ramassée sur son cadavre. En guise de souvenir, justement... Absurde. Violette n'aurait jamais fait une chose pareille. De plus, elle n'aimait pas la patte de lapin de Jasmin, elle l'avait assez taquiné à ce sujet d'ailleurs, elle s'en souvenait très bien à présent.

Quoi qu'il en soit, Violette attendait. Elle résistait à la cour assidue que lui faisait Lierre, repoussait avec dédain les avances plus ou moins maladroites d'autres garçons du village, se contentait de vivre au jour le jour et d'attendre, telle une Pénélope attendant son Ulysse – sauf qu'elle ne savait pas tisser.

Sous le gouvernement prudent de Buis assisté de son « conseil » de femmes, et en l'absence d'un chaman « officiel » (plus ou moins remplacé par l'assemblée des Anciens), les désirs et volontés de Mère-Nature se faisaient beaucoup moins péremptoires et contraignants que du temps de Genêt, et la vie s'écoulait assez paisiblement au village, sans catastrophe ni tempête dévastatrice, sans mauvaises récoltes ni maladies surnaturelles, sans razzias d'animaux sauvages, bref, sous l'œil apparemment bienveillant de Mère-Nature. Oubliés, l'anathème et le bannissement de Violette et Jasmin, effacées, les accusations d'hérésie,

d'alliance avec les démons. Violette avait été pleinement réintégrée dans le village, nul ne venait l'importuner hormis ses prétendants, tout le monde la respectait comme avant. Malgré tout, on ne comprenait pas son obsession pour Jasmin, cette attente maladive que rien ne justifiait. Du coup, elle restait isolée, solitaire, n'avait pas d'amies, personne à qui se confier...

Sauf Loup Gris, qui demeurait son seul réconfort.

Il n'avait pas voulu la suivre au village – elle avait admis que les gens auraient eu beaucoup de mal à l'accepter, et plus encore leurs chiens –, mais il était demeuré à proximité et avait fait de la « grotte secrète » sa tanière. Il était bien vieux, n'y voyait plus très clair, son flair s'émoussait et il avait de plus en plus de mal à chasser, aussi Violette venait régulièrement lui apporter des restes ou des carcasses d'animaux morts. Elle passait de longues heures auprès de lui, à lui raconter sa vie, ses petites joies et ses petites peines, ses souvenirs qu'elle récapitulait, sa folle attente et son espoir, son inquiétude et son désespoir parfois, et le loup l'écoutait en ronflant doucement, les yeux clos sous ses caresses.

Elle avait bien songé, au début, à lui faire sentir des affaires de Jasmin et à repartir avec lui à sa recherche, mais elle eut pitié de son allure efflanquée, de ses pattes usées, de son pelage miteux et de son air fatigué, et ne voulut pas lui infliger un nouveau périple qui pouvait s'avérer interminable. Mais plus elle attendait, plus le temps passait, plus elle se disait qu'elle devrait l'accomplir, ce voyage, avec ou sans Loup Gris : retourner au Pays de la Malemort, y chercher des vestiges de sa mémoire défaillante, puisque c'était là qu'elle l'avait perdue.

Un voyage qu'elle n'appréhendait pas de gaieté de cœur et repoussait de jour en jour, de semaine en semaine... d'autant plus facilement que seul le vieux Chêne savait où se trouvait le Pays de la Malemort ; or le vieux Chêne n'avait plus toute sa tête, et ses marmonnements devenaient difficiles à comprendre.

Violette n'eut pas à effectuer ce pénible voyage car, par une belle et froide journée d'automne, Loup Gris l'avertit du retour de Jasmin.

Elle lui avait apporté une poule trouvée morte dans le poulailler de Lierre, que celui-ci n'avait pas voulu manger (ou, plutôt, avait préféré donner à Violette), et tandis que Loup Gris se repaissait de la volaille, elle avait ramassé quelques branchages pour faire un petit feu. Car cet après-midi d'octobre était plutôt frais, bien que le soleil brillât, une petite brise froide descendue des collines la faisait frissonner. Et puis elle avait l'intention de passer un bon moment avec Loup Gris, à lui faire part de son indécision – ou plutôt de la décision qu'elle devait prendre à présent. Il ne lui donnerait pas de réponse, bien sûr, mais au moins il l'écouterait, lui permettrait de clarifier ses pensées.

Car les Anciens avaient finalement tranché et, par la voix chevrotante et chenu de l'ancien Chêne, avaient donné leur verdict : Mère-Nature acceptait Buis pour chaman et, en corollaire, que Lierre épouse Violette.

Ses parents – son père en tête – la poussaient donc à s'unir à lui dans les plus brefs délais : elle n'allait pas de nouveau s'opposer à la volonté de Mère-Nature, n'est-ce pas ? Ceux de Lierre également, avec beaucoup plus de minauderies : où donc Violette trouverait-elle un garçon aussi gentil, aimable et prévenant que Lierre ? Qui pouvait prétendre l'aimer et la choyer autant que Lierre ? Qui avait une maison neuve à lui offrir, sinon Lierre ?

Devant tant d'empressement et de sollicitation, elle s'était enfuie – avec sa poule morte. Depuis, tandis que Loup Gris digérait en ronflant devant le feu, la main de Violette égarée dans sa fourrure crasseuse, elle ressassait à mi-voix son dilemme et son angoisse : soit elle s'unissait à Lierre, soit elle était sommée de quitter le village. Devait-elle se résigner, accepter ? Ou entreprendre enfin ce périple au Pays de la Maledort qu'elle avait tant repoussé ?...

Soudain le loup s'éveilla, huma le vent froid descendu des collines, se dressa sur ses pattes en grognant.

– Tu as senti quelque chose, Loup Gris ? Ou quelqu'un ? Sûrement Lierre qui s'inquiète et vient me chercher...

Or l'animal n'était pas tourné vers le sentier qui menait au village, mais à l'opposé, du côté de la colline couverte de broussailles et de fourrés.

En effet, ça remuait et s'agitait parmi ces buissons, ça se frayait un chemin. Violette bondit sur ses pieds, alarmée. Un animal ? Ce fameux ours qui avait tué Genêt, revenu hiberner dans la grotte ?

Le loup flairait et grognait sourdement, mais il ne retroussait pas les babines, les poils de son dos ne se hérissaient pas : il n'émanait de lui ni peur ni agressivité, juste de la curiosité, de l'indécision peut-être. Comme s'il n'était pas très sûr de la bonne façon d'accueillir l'arrivant.

Violette non plus, qui gardait la main crochée sur la nuque de l'animal et scrutait les buissons froissés et écartés en contrebas... Enfin il apparut – c'était un homme.

Que, tout d'abord, Violette ne reconnut pas.

Il avait grandi, forci, s'était musclé. Sa peau était tannée, ses cheveux avaient poussé, ainsi qu'un semblant de barbe et de moustache. Il portait de vieux habits rapiécés qui n'étaient pas de la région et s'aidait pour marcher d'un long bâton. Ce fut lui qui cria le premier :

– Violette !

– Qui... Jasmin ?

Elle aussi avait changé, grandi, pris des formes : elle était devenue une très belle jeune fille, évidemment la plus belle du village aux yeux de Lierre. Et de Jasmin.

Il s'arracha des broussailles et se précipita à sa rencontre. Elle lâcha Loup Gris et dévala les rochers pour se jeter dans ses bras. Ils s'étreignirent jusqu'à se faire mal, s'embrassèrent jusqu'à s'irriter les lèvres, rirent et pleurèrent jusqu'à se crispier les mâchoires et s'assécher les yeux. Le vieux loup, à leurs côtés, gambada un moment comme un jeune chiot, heureux de capter tant de bonheur, puis voyant qu'on ne s'intéressait pas à lui, finit par regagner la caverne pour se recoucher devant le feu.

Violette et Jasmin aussi, qui réussirent à se décoller pour se hisser l'un l'autre jusqu'à la grotte, où les flammes joyeuses et le sable doux les accueillirent.

Il y avait tant à dire, tant à raconter, que les mots ne vinrent pas tout de suite : d'abord, avant tout, les regards, les gestes, les caresses... et l'amour.

Le lendemain matin, quand Violette revint avec Jasmin au village, celui-ci n'y fut pas très bien accueilli. Hormis par ses parents bien sûr, qui tout d'abord n'en crurent pas leurs yeux, leurs sens, leur cœur, puis n'en finirent plus de remercier Mère-Nature de leur avoir miraculeusement rendu leur fils. Mais pas par ceux de Violette, qui voyaient d'un mauvais œil celui qui leur avait ravi leur fille toute la nuit, au point qu'ils avaient cru qu'elle s'était enfuie. Ni par ceux de Lierre, qui réalisaient que cette fois Violette, sa famille et sa fortune potentielle leur échappaient – au profit d'un renégat, en plus, d'un ancien proscrit, d'un hérétique ! Ni par Lierre lui-même évidemment, qui considérait Jasmin non plus comme un ancien copain, mais comme un concurrent contre lequel il ne ferait pas, n'avait jamais fait le poids. Ni, enfin, par les Anciens, pour qui le retour de Jasmin révélait que les fameux « signes » que leur aurait adressés Mère-Nature n'étaient qu'inventions et ratiocinations séniles : Mère-Nature se souciait peu de ce que pensaient les hommes, et encore moins de leurs jugements et décisions. Comment introniser un nouveau chaman dans ces conditions ?...

Du coup, sentant que l'ambiance au village n'était pas franchement bienveillante à leur égard, Violette et Jasmin prirent l'habitude d'aller passer de longues heures, voire des journées entières dans la « grotte secrète » en compagnie de Loup Gris qui vivait là ses derniers jours, dans le confort et l'amour de ses compagnons humains. Ils avaient tant besoin d'être ensemble, tant à se dire, tant à raconter...

Tant à se dire et raconter que bientôt la seule audience émerveillée de Violette ne suffit plus à Jasmin, qui voulut partager plus largement tout ce qu'il avait vu, vécu, compris. Ce furent d'abord les jeunes qui s'y intéressèrent, avides de tout ce qui était nouveau, étrange, sortait de l'ordinaire et de la vie du village. Puis peu à peu, entraînés par leurs enfants, des adultes vinrent aussi écouter les histoires de Jasmin, en frissonnant parfois d'effroi parce qu'elles parlaient de choses taboues. Puis des marchands ou voyageurs de passage entendirent parler de ce conteur étrange, qui vivait dans une grotte avec une belle sorcière et un vieux loup gris, et narrait des histoires extraordinaires.

Des histoires de machines volantes, d'un peuple vivant sur un autre monde qu'il voulait rendre semblable à la Terre, qui avait perpétué les machines taboues des Âges Sombres, qui avait envoyé des yeux dans le ciel de la Terre pour surveiller les Terriens, qui s'était affranchi des lois de Mère-Nature mais qui n'était pas divin pour autant – et qui, parfois, enlevait des enfants comme Jasmin pour pratiquer sur eux d'étranges expériences...

Toutes ces histoires se répandirent, enrobées, enjolivées, amplifiées, déformées, se transformèrent peu à peu en rumeurs puis en légendes, venues d'on ne sait où mais qu'on tenait toujours pour véridiques, qui enchantaient les enfants et effrayaient les adultes, leur faisaient parfois lever les yeux de leur carré de patates, lever les yeux jusqu'au ciel, contempler les myriades d'étoiles de la nuit infinie et songer que, si les légendes disaient vrai, alors chaque étoile était un soleil, là-bas tournaient d'autres mondes, vivaient d'autres gens, s'épanouissaient d'autres Mères-Nature...

À jamais inaccessibles.

Alors, à quoi bon ?

Sauf, bien sûr, si l'on croyait en ces contes absurdes de machines volantes et d'yeux dans le ciel. Mais Mère-Nature ne permettrait jamais cela, n'est-ce pas ?

L'auteur

Jean-Marc Ligny

Né à Paris en 1956, vivant actuellement dans la Loire avec une licorne et plein d'animaux, Jean-Marc Ligny est un des plus grands écrivains français actuels de science-fiction. Il publie son premier roman à 23 ans, *Temps Blancs*, ce qui lui vaut de passer à la fameuse émission littéraire de Bernard Pivot, « Apostrophes ». Il a écrit depuis plus de quarante romans, dont une quinzaine pour la jeunesse, dans les domaines de la science-fiction et du fantastique (parfois du polar). Lauréat de plusieurs prix littéraires dans les domaines de l'imaginaire, il a vu plusieurs de ses ouvrages publiés à l'étranger (Allemagne, Italie, Chine...). Derniers ouvrages parus en littérature jeunesse : *Mal-morts* (L'Atalante, 2010), *Green War* (Intervista, 2010) ; et en littérature adulte : *AquaTM* (L'Atalante, 2006).

Découvrez d'autres titres dans la même collection sur

www.syros.fr

